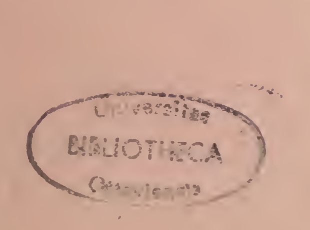




BIBLIOTHÈQUE
CATHOLIQUE,

DÉDIÉE A N. S. P. LE PAPE;

APPROUVÉE PAR UN GRAND NOMBRE D'ÉVÊQUES

Et publiée

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES.

IMPRIMERIE DE GUEFFIER,
Rue Guénégaud, n°. 31.

DES ABUS

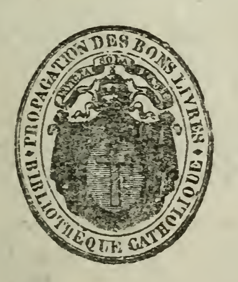
DE LA

LIBERTÉ DE LA PRESSE,

DEPUIS LA RESTAURATION;

OU

Considérations sur la propagation des mauvais livres.

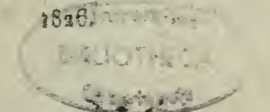


PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE,

rue Garancière, n. 10, près St.-Sulpice.

1826.



DES ABUS

DE LA

LIBERTÉ DE LA PRESSE,

OU

Considérations sur la propagation des mauvais livres.

INSTRUCTION PASTORALE

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE TROYES,

PAIR DE FRANCE,

Sur l'impression des mauvais livres, et notamment sur les nouvelles Œuvres complètes de Voltaire et de Rousseau.

Etienne-Antoine de Boulogne, par la Miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, Evêque de Troyes, Archevêque élu de Vienne, au Clergé et à tous les fidèles de notre diocèse, Salut et Bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

De tous les scandales, Nos très-chers Frères, qui aient affligé jusqu'ici la Re-

ligion et la vertu, il n'en est pas de plus alarmant par ses suites, et de plus fait pour compromettre le salut des âmes et attirer sur la France de nouvelles calamités, que l'impression de tant d'écrits impies, circulant aujourd'hui avec autant d'audace que d'impunité. Avec quelle douleur nous voyons notre Diocèse infesté de plus en plus de leurs annonces fastueuses, et leurs funestes *Prospectus* multipliés plus que jamais sous mille formes différentes! C'est donc dans un temps où les plaies faites à la patrie par l'impiété et la philosophie sont encore saignantes, où nous sommes revenus à peine de nos longues agitations et de nos cruelles infortunes, où le volcan à peine éteint fume encore et semble nous laisser dans la terrible incertitude qu'il soit jamais fermé; c'est, disons-nous, dans une position aussi triste et aussi critique, que l'on vient encore ouvrir parmi nous de nouvelles sources de corruption, semer de nouveaux fermens de dissension et de discorde, de nouvelles matières inflammables, propres uniquement à rallumer un incendie qui commence à peine à s'éteindre. Quoi donc! la France n'est-elle pas assez

pervertie, et faut-il la pervertir encore? N'est-elle pas assez malheureuse, et faut-il mettre encore de nouveaux obstacles à son retour à l'ordre et à la paix, à la vertu et à la Religion, qui peut seule guérir ses maux et fermer ses blessures? Il est donc vrai qu'il y a encore des hommes qu'aucune expérience ne corrige, et qu'aucun malheur ne détrompe. Grand Dieu! et quel coup faut-il donc que vous frappiez encore, si tous les fléaux que vous nous avez envoyés n'ont pu nous rendre ni plus avisés ni plus sages? Nous lisons bien, dans les livres saints, que le Seigneur enverra aux nations l'esprit de vertige et les livrera à leur propre démence; mais nos yeux nous donnent aujourd'hui la preuve la plus sensible et la plus littérale que nous pussions avoir de cette terrible prophétie. Hélas! qui nous eût dit, il y a trente ans, que ces mêmes auteurs, dont les personnes étaient flétries par les magistrats, et les ouvrages livrés aux flammes par la main du bourreau, seraient aujourd'hui réimprimés avec éclat, et reproduits, par la main des artistes, avec un luxe d'impiété dont il n'y a pas d'exemple, et que nous

verrions afficher jusqu'aux portes de nos Temples cette nouvelle bravade faite à la Religion et à ses Ministres? Qui nous eût dit, quand, pour répondre aux intentions pieuses de notre auguste Monarque, nous ordonnions des prières expiatoires et des réparations publiques pour les sanglants outrages qu'avait reçus notre religion sainte aux jours affreux de la révolution; qui nous eût dit que nous verrions aujourd'hui publier hautement les éditions de ces mêmes livres qui ont servi de catéchisme aux profanateurs et de symbole aux sacriléges? Mais que fait donc l'Etat, N. T. C. F., quand il s'adresse si souvent au Ciel pour l'invoquer dans ses besoins par l'organe de ses premiers pasteurs? Que signifient donc ces vœux publics, ces sacrifices solennels offerts au nom de la Nation et de la Puissance publique, toutes les fois que nous avons quelques bienfaits à demander, quelque calamité à éloigner, ou quelque action de grâces à rendre? Et ces vœux, et ces prières, et ce concours des deux autorités, qui démontrent si bien que la Religion et l'Etat ne font qu'un tout inséparable, ne seraient-ils que de vai-

nes formalités et des cérémonies sans conséquence ? Auraient-ils donc pour but d'apaiser le Ciel ou de l'irriter ? d'obtenir de lui la prospérité du royaume, ou d'attirer sur lui de nouvelles vengeances ? Et qui jamais nous expliquera cette étrange contradiction entre la Nation et la Nation, entre les lois et les lois, entre nos mœurs et nos mœurs, entre nous-mêmes et nous-mêmes ?

Nous nous abstiendrons, N. T. C. F., d'ouvrir sous vos yeux ces honteux dépôts d'impiété et de licence reproduits aujourd'hui par le vil intérêt et la cupidité, et dans lesquels se trouvent tant d'écrits dont les noms seuls souilleraient notre plume. Il suffit à notre devoir, autant qu'à notre instruction, de vous dire qu'aucune lecture ne peut vous être plus fatale, et comme Français et comme Chrétiens, et ne peut nuire davantage à vos mœurs et à votre foi, que celle de toutes ces œuvres de ténèbres, parmi lesquelles nous devons surtout signaler celles des deux plus grands ennemis qu'ait eus le christianisme, et des deux plus grands corrupteurs qu'ait jamais eus l'espèce humaine. Non, ce n'est point ici, comme vous le disent

certains hommes intéressés à se jouer de la crédulité des simples, et qui manquent en cela autant à l'évidence qu'à eux-mêmes ; ce ne sont point ici quelques taches légères, quelques points de doctrine plus ou moins erronés, quelques assertions plus ou moins téméraires échappées à une plume inconsidérée : c'est un plan d'attaque, suivi avec autant de perfidie que d'audace contre le trône et l'autel ; c'est l'impudence des mensonges, qui ne peut être surpassée que par celle des blasphèmes ; c'est la pudeur indignement bafouée, et la majesté du culte saint foulée aux pieds. D'une part, c'est le fanatisme philosophique dans tous les accès de sa fureur ; et de l'autre, le fanatisme politique dans tout son délire. Dans le philosophe de Ferney, quel révoltant cynisme ! quelle atroce causticité ! quel débordement de bile et de fiel ! quel mépris plus ouvert de toutes vérités, de toutes bienséances et de toute équité ! De qui se joue-t-il le plus, ou de ses lecteurs ou de son propre jugement ? et qu'a-t-il donc travesti davantage, ou les livres saints, ou l'histoire, ou lui-même ? Dans le citoyen de Genève, quel vil égoïsme !

quel dégoûtant mélange de feinte modestie et d'orgueil effréné ! quel talent déplorable de défendre avec la même dextérité, et le vrai et le faux, et le pour et le contre ! quel oubli de toutes les convenances ! Et où a-t-il donc mis plus de bizarrerie, d'incohérence et de désordre ? est-ce dans ses actions ou bien dans ses idées ? Le premier répond à tout par des sarcasmes, et nous donne ses épigrammes pour des démonstrations ; le second nous donne, pour les premiers principes des choses, les rêves de son imagination malade. Le premier, éminemment faux et vain, est le patron favori des littérateurs frivoles, des demi-savans et des esprits superficiels ; le second, éminemment sophiste et paradoxal, est le dieu chéri de tous les visionnaires, de tous les hommes à systèmes et de toutes les têtes ardentes. L'un a mis la vertu au rang des ridicules, et c'est le plus grand des crimes ; l'autre a mis les passions au rang des vertus et divinisé le vice, et c'est le dernier degré de l'immoralité : enfin, divisés tous les deux d'opinions et d'intérêts, et opposés par la trempe de leur esprit et de leur caractère, ils se sont réunis dans

la même ambition, celle de tout bouleverser, et par de voies diverses ont marché vers le même but, celui de tout corrompre et de tout détruire.

Et voilà donc ces deux héros de l'impiété que l'on vient aujourd'hui offrir encore à notre admiration, et qu'on ose nous proposer fastueusement pour nos modèles et nos oracles! Voilà les Œuvres complètes où vont se retremper les armes de tous les libertins, de tous les amateurs de nouveautés et de révolutions, et que l'on réimprime à moins de frais possibles, afin que la circulation en soit plus prompte et plus rapide, que leur venin s'insinue plus aisément dans toutes les veines du corps social, et que l'acquisition en soit également facile aux pauvres comme aux riches, aux petits comme aux grands, aux jeunes comme aux vieillards, et que tout le peuple français puisse boire à longs traits dans cette coupe de prostitution et de mensonge! Grand Dieu! et que peut donc faire le peuple de pareilles Œuvres, et quel profit peut-il donc en tirer pour son repos et son bonheur? Qu'en feront donc les pauvres, et quelles ressources y trouveront-

ils pour supporter leurs peines? Les vieillards, et quelles consolations y trouveront-ils au déclin de leur vie? Les jeunes gens, et quelles leçons y puiseront-ils pour s'avancer dans la sagesse? Quel sera donc le père honnête qui osera les procurer à ses enfans? quel sera l'instituteur qui osera les mettre entre les mains de ses élèves? et que sont donc des Œuvres qu'on ne pourrait lire sans honte dans aucune école, ni introduire sans danger dans aucune famille? Ah! loin de nous ces livres sur l'éducation où les instituteurs apprendraient à corrompre leurs élèves, et les élèves à mépriser leurs instituteurs; où les serviteurs ne peuvent que s'aguerrir dans l'infidélité envers les maîtres; où les enfans ne peuvent qu'y puiser des leçons de désobéissance et d'ingratitude envers leurs pères; les pères, des leçons d'indifférence et de dureté envers leurs enfans; les époux, des leçons d'adultère; les jeunes gens, des leçons de libertinage; les malheureux, des leçons de suicide; les sujets, des leçons d'insubordination et de révolte; les rois, des leçons d'inquiétude et de méfiance qui conduisent à la

tyrannie; et tous, de quelque âge et de quelque état qu'ils soient, des leçons d'impiété jusqu'au délire et d'irréligion jusqu'au fanatisme; et pour qui ces Œuvres complètes peuvent-elles donc être spécialement destinées, si ce n'est pour les écoles de prostitution, où Rousseau lui-même, et il nous le dit, veut qu'on conduise ses élèves pour les former à la vertu et faire un cours d'éducation et de morale? Exécrable conseil, et bien digne de l'insensé qui se disait par excellence l'*homme de la nature!*

Ah! les vrais amis de l'Etat et des mœurs, comme les zélateurs de la réputation de ces deux écrivains, ne nous auraient pas donné leurs Œuvres complètes; ils les auraient laissées dans les bibliothèques jouir de leur obscurité; ils auraient fait un choix dont les âmes honnêtes auraient pu leur savoir gré; ils auraient distingué les Œuvres que le bon goût et la décence peuvent avouer, de celles que la morale, la vérité et les bienséances repoussent. Ils auraient séparé avec soin l'or ou le clinquant qui se trouvent mêlés parmi tant d'immondices, quoique cet or ne

soit jamais sans alliage, et ils nous auraient fait grâce de ces funestes et déplorables productions qui ne peuvent que flétrir la mémoire des maîtres et corrompre l'esprit et le cœur des disciples. A moins qu'ils ne prétendent que les bonnes choses qui s'y trouvent peuvent faire oublier les mauvaises; que quelques maximes raisonnables peuvent servir de passe-port aux maximes criminelles ; que l'avantage de s'orner l'esprit peut balancer l'inconvenance de salir son imagination et de fausser son jugement; et qu'on peut compenser par la lecture de quelques beaux vers et de quelques pages brillantes la perte totale des mœurs, le mépris raisonné des choses les plus saintes, la dégradation de la religion de son pays, et la dépravation de cette jeunesse ardente et passionnée, qui peut bien aimer les beaux vers, mais qui aime bien mieux encore les romans licencieux et les contes obscènes.

D'ailleurs, N. T. C. F., qu'avions-nous donc à faire maintenant de toutes ces Œuvres complètes? qu'avions-nous donc besoin de ces trente volumes de dérisions impies et de sarcasmes sacri-

léges ? Faut-il donc, de toute nécessité, que les objets les plus vénérables soient éternellement voués au ridicule ? Serait-il vrai que cet esprit de persécution philosophique n'est point encore éteint, qu'il est encore plus comprimé que guéri, et qu'il n'attend, pour se montrer encore, que le moment et l'occasion ? A quoi bon ces honteux répertoires de bouffonneries cyniques et de facéties burlesques ? Et que ferons-nous de ces jeux folâtres et badins d'une plume légère ? Y a-t-il donc à plaisanter sur ce que nous avons vu, et à nous égayer sur ce que nous voyons ? Sommes-nous dans le temps de nous réjouir, ou dans celui de nous attrister ? dans le temps de nous égayer aux dépens des mœurs, ou dans celui de verser des larmes amères sur nos malheurs et sur nos crimes ? Que ferons-nous des utopies bizarres et de tous les rêves politiques du philosophe génevois ? Voudrions-nous revenir aux beaux jours de la liberté et de la république, ourdir contre l'Etat de nouvelles conspirations, et remettre de nouveau en question la civilisation française ? Faut-il donc encore recommencer à nouveaux frais, et

reprendre en sous-œuvre notre éducation civique, à nos risques et périls? Que ferons-nous, enfin, de toutes leurs homélies fastidieuses jusqu'au dégoût sur le fanatisme? Reste-t-il donc un autre fanatisme que celui de leurs disciples? Sur la tyrannie, y en a-t-il une autre que la leur? Sur la superstition, l'impiété n'en a-t-elle pas pris la place? Sur la tolérance, tout n'est-il pas toléré, jusqu'à leur doctrine séditieuse, jusqu'à leurs écrits sacriléges? Que ferons-nous de ces déclamations usées sur les disputes des théologiens, quand il n'y a plus de disputes qu'entre les philosophes, qui ne s'entendent plus, et qui se battront long-temps encore avant de s'entendre? et, enfin, de tous ces lieux communs, non moins contraires à la vérité qu'au bon goût, sur tous les maux qu'a causés la religion, quand nous ne voyons plus aujourd'hui que les maux effroyables qu'a produits la philosophie? Que veulent donc maintenant les partisans des Œuvres complètes, et même des Œuvres posthumes? Le vœu de leurs auteurs n'est-il pas accompli, et la religion n'a-t-elle pas été *écrasée?* Ils voulaient fermer les

cloîtres, n'ont-ils pas été fermés? Proscrire les moines, n'ont-ils pas été proscrits? Renverser les temples, n'ont-ils pas été renversés? Dépouiller les prêtres, n'ont-ils pas été dépouillés? Enfin, tout ce qu'ils ont voulu n'est-il pas arrivé au-delà même de leurs espérances? et, s'ils revenaient sur la terre, ne seraient-ils pas transportés en voyant qu'ils ont fait tout ce que nous avons vu? Les trois-quarts des Œuvres complètes ne sont donc plus de saison, et n'auront plus d'application et d'à-propos dans l'état actuel des choses; elles ne peuvent donc que perdre à être reproduites, à moins qu'on ne nous dise que tout ce qui favorise, ou de près ou de loin, l'esprit d'audace et de libertinage, vient toujours à propos; que les blasphèmes sont aussi anciens que le monde, et que rien de ce qui peut tendre à avilir la religion et ses ministres ne saurait être intempestif; à moins qu'on ne prétende que tout n'est pas fini, qu'il faut encore de nouvelles secousses, une plus grande épuration des hommes et des choses; à moins qu'on ne prétende que les intentions libérales de ces deux grands régénérateurs ne sont pas

encore entièrement remplies ; qu'ils nous ont légué de nouveaux malheurs, de nouveaux plans de destruction et de ruines, et qu'il faut se hâter d'exploiter encore ces mines fécondes de politique et de philosophie, où les peuples vont retrouver de nouveaux droits, les princes de nouvelles chaînes, et les uns et les autres de nouvelles leçons pour mieux organiser encore notre perfection sociale ?

Mais qui peut donc autoriser une pareille licence, et quel prétexte pourrait-on alléguer qui légitime ces scandaleuses éditions? Nous dira-t-on qu'elles sont une suite naturelle de la liberté de la presse? Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point on peut admettre cette conséquence ; nous discuterons encore moins la nature de cette liberté, sur laquelle nos grands esprits n'ont pu encore fixer un jugement certain, et qui jusqu'ici est encore mis au rang de nos plus grands problèmes politiques. Mais ce que nous n'hésiterons pas de dire, et ce qui ne peut pas faire une question pour quiconque n'a pas abjuré le bon sens, c'est que si l'impression de ces sortes d'ouvrages est une suite

de la liberté de la presse, il faut la regarder comme la plaie la plus funeste et la plus irrémédiable faite au corps social; c'est qu'un Etat qui tolérerait une semblable liberté, s'exposerait toujours aux plus grands malheurs, et les mériterait en devenant ainsi le complice de la corruption publique; c'est qu'on ne peut pas plus avoir la liberté d'imprimer et de colporter publiquement des ouvrages impies, que de colporter des drogues empoisonnées et de vendre de fausses clefs à l'usage des larrons; c'est que, s'il existe une liberté à chacun d'imprimer ses opinions, il ne s'ensuit pas qu'il existe une liberté d'imprimer ses opinions criminelles et immorales; de même que la liberté des consciences ne peut jamais s'étendre jusqu'à publier impunément et légalement ces doctrines épouvantables qui tuent les consciences.

Eh quoi! N. T. C. F., ce serait un crime, et sans doute c'en est un grand, que d'écrire contre le Roi; et ce n'en sera pas un que d'écrire contre celui par qui règnent les rois, le seul Roi auquel nous soyons obligés d'obéir, puisque, sans ses ordres, nous ne se-

rions pas obligés d'obéir au Roi ? On ne pourrait écrire contre la seconde majesté, et on pourrait écrire contre la première, d'où descendent toutes les autres ? Ce serait un crime d'outrager dans des écrits publics la personne du Monarque, et il serait permis d'outrager la personne adorable de Jésus-Christ ? Il serait défendu de décrier les Ministres du Prince, et il ne le serait pas de railler indécemment les Ministres du Dieu vivant, les Ministres de la morale, dépositaires nés des saintes vérités conservatrices des empires ? Ce serait un crime d'attaquer la Charte et de la livrer à la dérision des politiques, et il sera permis de livrer la Religion aux insultes des impies ? la Religion, qui est la Charte par excellence, le fondement de toutes les chartes, et sans laquelle aucune autre ne saurait subsister ; la Religion, dont l'état lui-même garantit et reconnaît l'existence, en même temps qu'elle protége et consolide l'existence de l'État. Fut-il jamais un pareil délire ? Jusques à quand ces scandales dureront-ils ? jusques à quand sera-t-il donc permis au premier misérable qui voudra se donner de la célébrité, de se

faire de Dieu et de sa Religion un affreux passe-temps ? Voudrions-nous devenir l'opprobre des nations et l'effroi de la terre ? Et qu'on nous en montre une seule, depuis la création, qui jamais ait séparé sa cause de celle de la Divinité, et qui ne se soit crue attaquée et déshonorée elle-même dans les attaques qu'on portait à la Religion reçue. Oui, N. T. C. F., parcourons tous les siècles; compulsons les archives des peuples les plus anciens; interrogeons toutes les lois des plus grands fondateurs des empires, toutes celles de Numa, de Lycurgue et de Solon, et nous verrons les attentats, ou par actions ou par écrits, contre le culte de l'État, punis comme les plus grands crimes. Telle fut surtout la morale et la politique de Rome aux beaux jours de sa gloire, et sa gloire ne s'éclipsa que quand l'impiété prévalut, et qu'avec la liberté de tout écrire naquit celle de tout oser. Alors la ville éternelle tomba. Elle avait résisté aux plus formidables armées, elle ne put résister aux assauts des novateurs et des sophistes. L'inondation des livres prépara celle des Barbares : le Capitole s'écroula, miné par l'athéisme impuni et

hardi; et la maîtresse des nations, qui, après avoir tout vaincu, ne put plus se vaincre elle-même, disparut de dessus la terre.

Et aujourd'hui même, N. T. C. F., qu'on nous montre une seule nation de l'Europe, toute malade qu'elle est de son philosophisme et de ses vices, où les écrits obscènes et blasphématoires soient publiquement autorisés! qu'on nous la montre! Qui ne connaît pas ce royaume du Nord, où les auteurs et imprimeurs de pareils ouvrages sont condamnés à un perpétuel bannissement? tant ce délit se confond avec la félonie et ressemble à la sédition! Qui ne connaît pas les prohibitions rigoureuses faites à ce sujet dans les codes récens de plusieurs Etats d'Allemagne? Ne voyons-nous pas l'Angleterre, que nous cherchons à imiter, d'accord ici avec la jurisprudence universelle? et la Suisse elle-même ne vient-elle pas de proscrire ces éditions fatales, qu'on ose parmi nous offrir au vice triomphant et à la vertu consternée? Les apôtres de la raison ont eu beau réclamer l'intérêt du commerce et de la librairie, on leur a répondu, comme nous répondrons

aux partisans des Œuvres complètes, que l'esprit monarchique et chrétien vaut encore bien mieux que l'esprit mercantille; qu'un peuple ne se sauve pas plus par son commerce que par ses armées, mais par sa religion et ses principes; que nous avons bien assez de nos spéculations philosophiques pour corrompre les mœurs et ébranler les trônes, sans y mêler encore nos spéculations commerciales; et qu'il importe beaucoup plus à un Etat que les bonnes mœurs fleurissent aux dépens de la typographie, que si la typographie prospérait aux dépens des bonnes mœurs: maxime souverainement raisonnable, quoiqu'elle ne soit pas moderne! C'est avec cette politique que les empires durent long-temps et que les peuples vivent tranquilles et heureux; et nous savons tout ce qui nous en a coûté pour l'avoir oubliée, en tolérant le cours de ces livres empoisonnés qui, en portant la vie dans le commerce, ont porté la mort dans l'Etat. Citerions-nous ici, N. T. C. F., une autorité bien peu respectable, à la vérité, pour les gens de bien, mais très-imposante pour les philosophes? c'est

celle de leur patron même; c'est celle du sophiste génevois qui, dans une de ses constitutions qu'il adressait au peuple souverain du haut de son laboratoire, a mis la religion à la tête de l'Etat, *à la charge*, dit-il, *de la croire, sous peine de bannissement, et de se comporter comme la croyant, sous peine de mort, pour avoir commis le plus grand des crimes et menti devant les lois*: tant il était persuadé qu'en vain on éleverait un Etat, si la religion ne lui servait de base; et qu'inutilement il établirait une Religion, si le premier impie pouvait avoir le droit de parler ou d'écrire contre elle. C'était, sans doute, de sa part une étrange contradiction et une folie de plus sortie de sa plume; et on aura toujours de la peine à comprendre l'inconséquence, aussi grossière que bizarre, d'un homme qui regardait *comme le plus grand des crimes* une action, ou même un doute, contre une religion à laquelle il donnait naissance, et qui passait sa vie à combattre la religion dans laquelle il était né; qui voulait qu'on punît de mort celui qui aurait écrit contre une religion nouvelle, et qui passait sa vie à blasphémer la reli-

gion ancienne ; qui portait si loin la rigueur contre les ennemis *d'une religion humaine*, qu'il établissait de son autorité privée, et qui prostituait son talent à combattre la religion divine qu'il trouvait établie. Mais plus l'inconséquence du maître saute aux yeux, plus elle est concluante contre les disciples, et plus nous avons le droit de la leur opposer. Ecoutez-le donc, éditeurs, imprimeurs et colporteurs de ces Œuvres complètes : *Qu'il soit banni de l'État ;* et vous encore, ses fauteurs, prôneurs, lecteurs et admirateurs, écoutez donc votre sentence : *Qu'il soit puni de mort.* Et c'est un des oracles du siècle qui a prononcé cet arrêt ; et vous ne voyez pas qu'en l'imprimant et en le publiant, vous scellez de vos propres mains votre condamnation et votre honte ?

Ah ! qu'on ne le punisse pas de mort ! ce peut bien être le vœu de notre faiseur de constitutions romanesques ; ce n'est point celui d'une religion toute miséricordieuse, qui ne cherche pas à perdre le corps, mais à sauver l'âme, et qui, suivant la parole du prophète, ne demande pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa pénitence. Ce n'est

pas le vœu des Ministres de Jésus-Christ, qui ne peuvent jamais punir que pour le bien et l'utilité des coupables, comme ils ne font des instructions et des condamnations que pour éclairer les esprits et épargner à l'État de nouveaux malheurs, en excitant sa vigilance.

C'est dans ces sentiments de douceur et de charité, dont l'Eglise a toujours été animée, et qui seront aussi toujours dans notre cœur, que le clergé de France, assemblé à Paris en 1757, demanda au roi l'abolition de la peine de mort portée par la loi de la même année contre les auteurs des livres impies; ce qui n'empêcha pas les philosophes de crier, suivant leur style accoutumé, contre l'intolérance et la persécution. Mais en donnant cet exemple de modération, qui fut toujours dans son esprit, et tout en obtenant la suppression de cette peine capitale contre ces écrivains coupables, il n'en réclama qu'avec plus de force contre l'impression et circulation de leurs œuvres; et il ne dit que plus hautement que, s'il n'était pas dans son vœu qu'ils payassent de leurs têtes leurs odieuses provocations et leurs doctrines criminelles,

il demandait au moins qu'ils ne pussent marcher tête levée, braver impunément le ciel, insulter sans aucun risque, comme aujourd'hui, à la religion de l'Etat et à la morale publique, et que, si le gibet n'en devait plus faire justice, ce fût au moins l'indignation universelle et le mépris du genre humain.

On nous dira peut-être que les écrivains impies *ne mentent plus devant les lois*, puisque les lois ne font plus de leur licence *le plus grand des crimes*. Nous répondrons à cela que, dans cette supposition même, qu'il nous est bien triste d'admettre, des âmes honnêtes et des hommes soigneux de leur réputation et du bien public ne se prévaudraient point ici du silence de la loi, parce qu'il n'est pas toujours permis de faire ce que la loi ne punit pas, et que ce n'est pas la loi qui fait la morale, mais la morale qui fait la loi. Nous répondrons que, si les écrivains impies ne mentent plus aujourd'hui devant les lois, ils mentent à Dieu et à l'univers; ils mentent aux mœurs publiques, qu'ils insultent; à l'État, dont ils ébranlent les fondemens; au roi, dont ils avilissent la majesté; à la société entière, dont ils préparent

la décadence et la ruine. Nous répondrons que, si les livres blasphématoires ne sont plus proscrits par les lois, ils sont flétris et réprouvés par la loi éternelle, contre laquelle ne peut prescrire aucune loi, et qui abroge en dernier ressort toutes les lois qui sont contre elle ; qui seule supplée à l'insuffisance de toutes les autres ; qui parle en souveraine, quand toutes les autres se taisent : qui vit toujours, quand toutes les autres périssent ; et qui ne donne pas plus à un Etat le droit de se détruire lui-même, en ne réprimant pas l'impiété audacieuse, toujours prête à le dévorer, qu'elle ne donne à l'homme le droit d'attenter à sa propre vie ou à celle de ses semblables.

Qu'ils cessent donc de nous parler de leurs droits naturels, de la liberté illimitée de publier leurs opinions, et de la propriété inviolable de leurs pensées. Qui doute donc que leurs pensées ne leur appartiennent, et même exclusivement ? et qui songe à les troubler dans cette horrible possession et ce honteux domaine ? Mais, s'ils veulent à toute force jouir de l'entier et plein exercice de leurs droits naturels, qu'ils ail-

lent se réfugier dans les bois, et qu'ils portent leurs presses chez les sauvages; et c'est bien là aussi que les envoie leur maître pour contempler son homme favori, *l'homme de la nature*, dans toute sa dignité. Là, ils pourront jouir sans frein et sans censure du droit naturel de parler et d'écrire, et même de s'égorger les uns et les autres; du droit de commercer de leurs pensées, et même de se voler les uns les autres; du droit de faire des éditions complètes, et même de vivre sans les lois comme sans Dieu. Mais, tant qu'ils seront dans un pays civilisé, au sein d'une nation qui se respecte elle-même, d'un gouvernement qui connaît ses vrais intérêts et veille à sa conservation, ils seront obligés de se taire quand leurs opinions seront dangereuses, et de ne point écrire quand leurs maximes seront licencieuses; ils ne pourront pas plus imprimer des blasphèmes contre la religion, que des libelles contre le roi; ni ébranler le trône sourdement par des doctrines meurtrières, que de tenter de le renverser par des moyens violens.

Mais que disons-nous, N. T. C. F.? et n'entendons-nous pas ici le Seigneur

nous dire par son prophète : *Passez aux îles de Céthim, et voyez ce qui s'y fait : envoyez à Cédar, et voyez si vous y trouverez quelque chose de semblable*(1). Voyez si ces pays barbares permettront que l'on change leurs dieux, ou qu'on les outrage ; que l'on renverse leurs autels, ou qu'on leur insulte ; qu'on attaque leur culte, ou que l'on s'en moque, et que chacun puisse employer les ressources de son esprit à rendre leurs idoles ou ridicules ou méprisables. Ils se trompent sans doute, en les reconnaissant pour des divinités dignes de leurs hommages ; mais ils ne sont pas assez inconséquents ni assez insensés pour laisser avilir ces mêmes autels sur lesquels ils les ont placés ; et sans doute qu'ils sont bien moins absurdes et bien moins méprisables que ce peuple prétendu éclairé qui reconnaît le Dieu vivant, et qui a pour lui bien moins de crainte et de respect que l'idolâtre pour ses dieux de boue. *Portes du ciel, désolez-vous*, ajoute le prophète, *et soyez inconsolables, car mon peuple a fait deux maux : il m'a abandonné, moi qui suis*

(1) *Jerem.*, II. 10.

une fontaine d'eau vive, pour se creuser des citernes ruinées qui ne peuvent retenir l'eau (1). Voilà, N. T. C. F., ce que nous avons fait, ou ce qu'on voudrait faire de nous; voilà ces bourbiers infects, ces sources de corruption qu'on se propose de répandre encore au milieu de nous; voilà ces *citernes ruinées* qui ne peuvent contenir l'eau, ou n'en retiennent qu'une putride, croupissante, d'où s'exhale une odeur de mort; voilà ces viles idoles et ces oracles imposteurs que l'on propose à notre admiration, et contre lesquels on voudrait que la France *échangeât sa gloire*; idoles plus abominables que celles de Baal et de Moloch, puisqu'on ne peut leur plaire que par les sacrifices de la pudeur, de la morale, de la patrie et de la religion; cette source d'eau vive, qui n'a rien que de pur, et dans laquelle viennent également pour se désaltérer les esprits les plus grands comme les âmes les plus simples; qui *fait la santé des empires* (2), et à laquelle la France principalement doit quinze siècles de grandeur, de prospérité et de gloire. *Popu-*

(1) *Jerem.*, II. 13. (2) *Prov.*, VI. 26.

lus verò meus mutavit gloriam suam in idolum (1).

Et que pourrait-on dire pour justifier cette coupable idolâtrie et ce culte insensé ? et quel est donc leur titre pour leur prodiguer tant d'encens ? Est-ce l'éclat de leurs talents ? Mais c'est l'usage des talents, et non leur éclat, qui les rend estimables. Sont-ce les grands services qu'ils ont rendus à la langue et aux lettres ? Et que nous importe la pureté du style, quand elle est aux dépens de la pureté des mœurs, et qu'elle n'est achetée que par des vices et des scandales ? Est-ce la beauté de leur génie ? Et les démons sont aussi des génies. Est-ce la gloire qu'ils répandent sur l'esprit humain ? Ils en ont fait la honte et n'en ont prouvé que la faiblesse. Est-ce l'éclat de leurs vertus ? Il n'y a point de vertus sans morale, et ni l'un ni l'autre n'en ont eu. Est-ce l'honneur qu'ils font à la nation ? Malheur à la nation qui s'honorerait de pareils corrupteurs! malheur au peuple auquel on proposerait de pareils modèles! malheur à la France qui les a vus naître,

(1) *Jerem.*, II, 11.

et malheur au siècle qui les réimprime!

Ah ! si au lieu de rouvrir encore parmi nous ces sources empoisonnées, ces citernes sans eau dont parle le prophète Jérémie, ces réservoirs fétides de tant de turpitudes morales et de folies politiques, creusés par des génies malfaisants, on eût mis le même art et la même industrie à publier et à répandre les magnifiques productions de ces génies vraiment dignes de ce nom, et tous ces trésors d'éloquence et de raison légués à la postérité par les grands hommes du grand siècle, quelle reconnaissance n'auraient pas eue pour de semblables éditeurs tous les amis de la vertu et de la saine littérature? et que de vœux n'aurions-nous pas faits pour le succès d'une si louable entreprise? Combien est grande la distance de ces écrivains immortels que la Religion avoue, et dont elle s'honore, à ces héros de l'impiété dont la philosophie se vante! Et quelle immense supériorité n'ont-ils donc pas sur ceux-ci, ces hommes dont la plume fut toujours chaste, le goût toujours pur, les intentions toujours droites et le jugement toujours sain! Là, les vertus marchent

ensemble avec les lumières, les exemples avec les leçons, et la dignité de leurs écrits répond à la dignité de leur vie. Ils ne traitent pas les choses les plus sérieuses de la manière la plus frivole, comme Voltaire ; ils ne combattent pas le vice avec des armes qui font rougir la vertu, comme Rousseau. Là, vous ne trouverez pas une seule instruction qui ne soit profitable, une seule pensée qui ne soit raisonnable, une seule maxime dont les mœurs aient à rougir, un seul principe dont la passion puisse abuser ; là, l'autorité y est éclairée bien plus que contredite ; les rois y sont repris avec courage, et non régentés avec insolence ; et, lors même que les impies y sont foudroyés, l'horreur et l'indignation qu'ils inspirent ne nuisent jamais à la décence et au bon goût ; là, enfin, tout porte à la conviction, parce que tout en sort ; tout y éclaire l'esprit en même temps que tout élève l'âme, de sorte qu'on ne sait si c'est la majesté de la religion qui ajoute le plus à celle de leur génie, ou si c'est la majesté de leur génie qui ajoute le plus à celle de la religion. C'est ainsi que se présentent à notre admiration

tous ces sublimes orateurs de la Chaire sacrée et tous ces profonds moralistes qui ont marché sur leurs divines traces, et même tous ces poètes du premier ordre que nous pourrions citer ici : tant ils se sont montrés aussi supérieurs en talens qu'irréprochables dans leurs principes! Ah! voilà les auteurs qu'il faut louer, qu'il faut imiter, qu'il faut réimprimer, comme l'honneur de notre patrie et l'ornement de l'esprit humain; voilà les hommes dont nous pouvons dire avec autant d'orgueil que de reconnaissance, qu'ils appartiennent véritablement à la France et font la gloire de la Nation : *Laudemus vivos gloriosos;* et non ces deux modernes beaux-esprits, qui n'ont racheté par aucune espèce de bien l'horrible abus de leurs talens; dont la patrie ne peut se rappeler le nom sans se rappeler les écarts; qui n'ont voulu faire briller leur esprit qu'aux dépens de la vérité, et n'ont cherché la célébrité que dans le bruit, et le bruit que dans nos désastres. Empédocles nouveaux, qui, pour aller à l'immortalité et à la gloire, ne se sont pas jetés dans le gouffre, mais nous y ont précipités nous-mêmes.

Leurs admirateurs passionnés nous diront sans doute que nous sommes injustes envers eux, et que nous manquons au respect qui est dû à de si grands talens. Ah! plût à Dieu qu'ils ne se fussent jamais manqué à eux-mêmes! plût à Dieu qu'ils n'eussent jamais manqué à tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré sur la terre! Mais les philosophes voudraient-ils donc que leurs maîtres pussent se déshonorer sans conséquence pour leur gloire? Et comment pourrait-on exiger que nous traitassions honorablement celui qui a été excommunié par ses propres concitoyens comme leur corrupteur, et que nous accordions un refuge hospitalier aux ouvrages d'un homme qui a été chassé de sa propre patrie, comme en faisant la honte, et de son Église, comme indigne d'en être membre.

D'ailleurs ce respect est-il donc si inviolable que l'on n'en doive aucun à la justice, à la morale et à la vérité? et les égards et les ménagemens ne sont-ils donc que pour des hommes audacieux qui n'ont rien ménagé? Et pourquoi ne mépriserions-nous pas deux hommes qui n'avaient l'un pour l'autre

qu'un souverain mépris, et qui s'étaient voué la haine la plus invétérée et la plus cordiale? pourquoi serions-nous plus obligés de les estimer, qu'ils ne se sont estimés eux-mêmes, et serions-nous plus généreux et plus réservés à leur égard, qu'ils ne l'ont été l'un pour l'autre? pourquoi ne leur ferions-nous pas les mêmes reproches qu'ils se faisaient mutuellement, l'un de pervertir sa patrie, et l'autre de pervertir le genre humain? de sorte que pour apprendre à mépriser Voltaire, on n'a besoin que d'écouter Rousseau; et que pour apprendre à mépriser Rousseau, on n'a besoin que d'écouter Voltaire.

Combien nous regrettons que la gravité de notre ministère ne nous permette pas de mettre sous vos yeux les invectives solennelles et les injures réciproques qu'ils se sont adressées! Non, jamais le philosophe de Ferney n'a dit plus de mal des prêtres, n'a vomi plus d'injures contre les Papes, plus de grossières calomnies contre les Pères de l'Eglise, qu'il n'en a dit contre l'auteur d'*Emile*; et jamais il ne s'est emporté avec plus de fureur contre la *Bible* que contre le *Contrat social*. Jamais

non plus nous ne dirons autant de mal des philosophes modernes, qu'en a dit le philosophe génevois; et jamais nous n'en dirons autant de lui qu'il n'en dit de lui-même ; et nous rougirions de rapporter ici les crimes honteux dont il s'accuse et dont il se confesse à la face du ciel et de la terre, la Providence l'ayant ainsi permis pour qu'ils ne puissent pas se plaindre de n'avoir pas été jugés par leurs pairs, et afin que par un arrêt irrévocable et sans appel ils justifiassent eux-mêmes ces paroles de l'Ecriture, *qu'en se vantant d'être des sages, ils n'étaient que des insensés.*

Que l'on cesse donc de nous dire que nous sommes des calomniateurs de ces grands hommes, et qu'il y a dans l'éloignement et l'horreur que nous inspirons pour eux autant d'injustice que d'ingratitude. Mais leur prêtons-nous des blasphèmes qu'ils n'ont pas proférés, ou d'indignités qu'ils n'ont pas faites ? Avons-nous donc falsifié leurs correspondances et dénaturé leurs lettres confidentielles ? avons-nous supposé ce dépôt authentique de leur perversité, dont la providence a trahi le secret, et dont, par cela seul, elle a fait la plus

éclatánte justice? et comment y aurait-il donc de l'injustice à les peindre non-seulement tels qu'ils ont été, mais encore tels qu'ils ont voulu paraître.

Les zélateurs des Œuvres complètes ne se croient pas sans doute eux-mêmes, quand ils nous disent qu'on a abusé des principes de leurs patrons, et que c'est l'ignorance qui les a mal compris. Mais est-ce donc merveille qu'on abuse, lorsqu'il est impossible de ne pas abuser? Quand on exalte les passions, ne faut-il pas que les passions s'enflamment? quand on échauffe les esprits, ne faut-il pas que les têtes se dérangent? quand on rompt toutes les digues, ne faut-il pas que les torrens se débordent? et quand on lâche la bride à un coursier fougueux, ne faut-il pas qu'il s'emporte et qu'il renverse tout ce qui s'oppose à son passage? Qui donc avait pu promettre à ces sages par excellence qu'ils dirigeraient à leur gré les orages et les tempêtes, après les avoir déchaînés? et comment des hommes, qui n'écrivaient qu'avec leurs passions, leur haine et leur fanatisme, pouvaient-ils se flatter que leurs adeptes n'agiraient qu'avec prudence, discrétion, retenue et sagesse?

Qu'a-t-on d'ailleurs, N. T. C. F., mal entendu dans leurs écrits? et comment l'ignorance a-t-elle donc pu s'y méprendre? Sont-ce donc leurs paroles ou leurs intentions que l'on a mal comprises? Cette haine furieuse contre le christianisme, qui n'avait point de bornes, ainsi que jusques alors on n'en avait point vu d'exemples, n'était-elle qu'un jeu où le cœur n'avait point de part? A-t-on mal expliqué ce mot épouvantable, cet infâme et éternel refrain qui terminait toutes ses lettres, et que notre plume se refuse de retracer ici? et cet ordre signé de Satan, d'*écraser la religion à quelque prix que ce soit*, n'était-il qu'un simple conseil dont on a saisi ou l'esprit ou la lettre?

Mais les principaux chefs qui ont conduit le char de la révolution à travers une mer de crimes et de sang étaient-ils des ignorans? n'ont-ils pas fait preuve, au contraire, d'habileté et de suffisance? ces hommes savans, et ces hommes habiles n'ont-ils pas fait honneur de leurs affreux succès à nos deux coryphées de la philosophie? ne leur ont-ils pas décerné des couronnes civiques? n'ont-ils donc pas chanté des

hymnes à leur gloire parmi les chants de mort? ne les ont-ils pas portés en triomphe et installés à travers les furies, parmi les dieux ou les démons du temple des *grands hommes?* la Providence le permettant encore, afin que les auteurs des Œuvres complètes fussent déshonorés par leurs propres commentateurs; qu'il ne restât plus aucun doute sur le sens de leurs principes; que rien ne manquât plus à leur honte et au décri de leur mémoire, et qu'ils ne fussent pas moins flétris et confondus par leurs propres triomphes que par leurs propres ouvrages.

Et remarquez, N. T. C. F., l'inconséquence de ces grands prédicans d'humanité et de tolérance. C'est au moment où ils prétendent avoir le droit d'imprimer tout ce que bon leur semble contre la religion et ses ministres, sans être retenus par aucun frein ni repris par aucune censure; c'est alors qu'ils voudraient interdire aux premiers ministres de la religion le droit, sinon de parler, ce qui arrivera peut-être bientôt, mais celui de se plaindre; c'est alors qu'ils transforment nos doléances en injures, nos réclamations en

persécutions, notre défense en attaque, notre affliction en diffamation, et notre vigilance en fanatisme. Quoi! ils auront le droit de répandre le poison, et nous n'aurons pas celui de répandre l'antidote? Ceux qui pervertissent les peuples en seront les bienfaiteurs? et quand nous voudrons garantir les fidèles confiés à nos soins des maux qui les menacent, comme des piéges qu'on leur tend, nous serons des agresseurs, des ennemis de la concorde et des perturbateurs du repos public? Quel incroyable renversement d'idées! Héritiers en cela de l'esprit de leurs patrons, qui, persécutant à outrance et attaquant les préjugés de toute la terre, ne pouvaient souffrir qu'on censurât une seule de leurs erreurs; qui entraient en fureur toutes les fois qu'on les condamnait comme impies, tout en se faisant gloire de l'être; despotes intolérans autant qu'intolérables, qui mirent à défendre leurs opinions le même emportement que les enthousiastes et les hérésiarques de tous les temps à défendre leurs dogmes, et auxquels il ne manqua que des armées à leurs ordres pour faire dans leur siècle

ce que les derniers réformateurs firent dans le leur ; ce qui faisait dire à un roi célèbre, proclamé par les philosophes eux-mêmes le Salomon du Nord : *Grand Dieu ! comment tant de génie peut-il donc s'allier avec tant de perversité?*

Ce n'est pas tout, N. T. C. F., et leur audace s'accroît de plus en plus; et *leur orgueil*, pour parler avec le Sage, monte *sans cesse* (1). Après nous avoir disputé jusqu'au droit de nous plaindre, ils prétendent encore nous enlever celui de condamner les livres les plus condamnables; et si, à leurs yeux, nos réclamations sont des provocations, nos censures sont des proscriptions, et nos anathêmes des usurpations, réservant aux seuls magistrats le privilége d'être juges de la morale; comme si nous n'étions pas les gardiens-nés, les interprètes et les sentinelles de la morale, ainsi que les magistrats en sont les protecteurs et les vengeurs. Et en effet, l'on conçoit assez comment des hommes qui croient que Dieu ne peut régner sur la terre que comme ils le veulent, et quand ils le veulent, et jusques à quand ils le

(1) *Eccl.*, XVI. 7.

voudront, ne se croiraient-ils pas avoir le droit de faire à ses ministres la part de leur autorité? et comment ne nous demanderaient-ils pas compte de nos Mandemens, eux qui lui demandent compte de ses arrêts, et même de ses secrets? Ainsi l'épiscopat ne serait plus qu'un fantôme sans autorité, un vain nom sans réalité : nous n'aurions pas plus de droit de veiller au dépôt de votre foi qu'à la sureté de votre salut; nous ne pourrions pas dire publiquement aujourd'hui avec le Sauveur du monde : Qui vous écoute, m'écoute; et que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit regardé comme un païen et un publicain. Jésus-Christ lui-même, dont nous tenons notre mission, n'a donc pas pu appeler les Juifs rebelles, et ceux surtout qui faisaient les philosophes et les docteurs, *races de vipères et sépulcres blanchis*, tout couverts au dehors d'un vernis de belles paroles, et au-dedans pleins de vers et de pourriture. Nous ne pouvons donc plus dire, dans nos Instructions pastorales, aux philosophes de nos jours, ce que saint Paul disait dans ses Lettres apostoliques aux philosophes de son temps : *Arbres*

deux fois morts à la vérité et à la vertu : *nuées sans eau*, chargées de vents et de tempêtes, *astres errans* qui, sans routes certaines, n'ont fait jusques ici que nous égarer et nous perdre dans un dédale sans issue. Ainsi, les évêques dont les prédécesseurs ont assisté à la fondation de la monarchie, et qui, dans tous les temps, en ont été regardés comme les plus fermes colonnes et les conseillers-nés, devraient aujourd'hui se regarder comme étrangers à sa conservation et à sa gloire ; et ceux qui sont tombés avec tant de grandeur, en défendant ses derniers débris, auraient perdu le droit de la défendre des nouveaux coups que s'apprêtent à lui porter de nouveaux conjurés : nos prédicateurs même ne pourraient plus tonner contre les vices et les scandales sans être taxés de témérité; et un de nos plus grands rois n'aurait nullement connu les droits de sa couronne, quand il disait de l'orateur sacré qui venait de lui annoncer les vérités les plus courageuses : *Il a fait son devoir, faisons le nôtre.* Nous ferons donc notre devoir, N. T. C. F., et nous le ferons avec la certitude qu'il ne déplaira point à l'auguste héritier de Louis-

le-Grand, et dans la pleine conviction qu'en réclamant ici contre une entreprise si fatale à l'État et à la religion, nous ne servons pas moins ses intentions que ses intérêts, non moins l'Eglise que lui-même ; et qu'en nous taisant dans cette occasion, nous ne manquerions pas moins à notre devoir d'évêque qu'à notre devoir de sujet. Nous le ferons pour honorer la mémoire et pour rendre hommage aux sentimens du roi-martyr, qui, dans sa triste captivité, reconnut douloureusement *que ces deux hommes avaient perdu la France* (1), et il aurait pu ajouter : Et préparé mon échafaud. Nous le ferons, dussions-nous mériter les anathèmes des impies, en prononçant avec l'apôtre (2) *anathème à tous ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ*, et plus encore à ceux qui le blasphèment ou qui impriment les blasphèmes : *Anathème à ceux qui vous annonceraient un autre Évangile que celui que vous avez*

(1) C'est en visitant les archives de l'ordre de Malte, qui était au Temple, et y trouvant les OEuvres de Voltaire et de Rousseau, que Louis XVI dit ces paroles. (*Mémoires de M. Hue.*)

(2) *Gal.*, viii, 9.

reçu (1) : anathème à ces corrupteurs des nations, qui se font un jeu de leur perte et de leur ruine ; qui n'ébranlent pas moins les bases de la morale que les fondemens des empires, et qui, uniquement sensibles aux intérêts de la *raison publique*, pensent que peu importe que les mœurs dépérissent et que l'Etat s'écroule, pourvu que la presse soit libre et que le commerce reste debout : anathème à ces propagateurs des œuvres complètes, qui prétendent que la loi est la règle de tout, même de la conscience, et que rien de ce qui blesse la conscience ne peut blesser l'honneur; et qui, loin de rougir de cette scandaleuse publication, nous disent sans détour, qu'il n'y a ici de scandale public, que la censure et la condamnation que nous en faisons. *Anathema sit.*

Car c'est à ce point, N. T. C. F., que toutes les notions et toutes les idées reçues sont renversées. C'est le nouveau plan d'attaque et la nouvelle persécution que les impies vont substituer à celle d'où à peine nous sommes sortis ; c'est cette science de l'oppression dont parle le Sage,

(1) *I. Petr.*, IV. 9.

laquelle se perfectionne chaque jour : mélange infernal de prudence et d'audace, d'astuce et d'impudence : *Sapienter opprimamus eum* (1). Et les impies l'ont dit aussi dans leurs conseils : Opprimons la religion avec sagesse et avec art, et à une persécution ouverte substituons une guerre plus calculée et plus savante, dont les effets seront d'autant plus sûrs que les moyens en seront moins violens, *sapienter :* n'osant plus l'attaquer par la force, persécutons-la par les livres ; nous n'avons pu la vaincre en lui faisant des martyrs, faisons-lui des déserteurs par les écrits licencieux ; et, puisque nous n'avons pas assez d'esprit pour en faire de nouveaux, reproduisons les anciens : servons-nous de son nom même pour mieux la détruire ; remplaçons les blasphèmes par les sophismes, et les outrages par les ironies : en lui portant les coups les plus mortels, caressons-la par de feintes louanges, de simulées concessions et d'offres hypocrites ; proposons-lui la paix, et même une alliance ; et si elle répond que la vie ne s'allie pas avec la

(1) *Exod.*, I. 10.

mort, Jésus-Christ avec Bélial, le ciel avec l'enfer, nous publierons partout que c'est elle qui déclare la guerre, et que chaque instruction de ses ministres contre les mauvais livres est un vrai manifeste : renfermons-les, autant qu'il est en nous, dans les temples, puisque nous ne pouvons plus les en chasser, et enchaînons au moins leur zèle, si nous ne pouvons enchaîner leurs mains. S'ils ont des chaires dans leurs églises, ayons-en dans nos athénées; et s'ils ont leurs prédicateurs, ayons nos professeurs ; gardons-nous de les faire mourir, empêchons-les seulement de vivre. Quand ils nous parleront de l'Evangile, parlons-leur de l'esprit du temps, qui ne peut plus rétrograder, et auquel il faut que tout cède ; quand ils nous parleront des principes de la justice, opposons-leur les devoirs de la charité, qui doit tout supporter, même les dérisions et les outrages. Calomnions leurs intentions, si nous ne pouvons plus *désoler leur patience ;* traitons-les d'incendiaires, s'ils cherchent à éteindre l'incendie que nous allumons ; gardons-nous surtout de mettre encore leur foi à l'épreuve, pour ne pas même leur laisser

le mérite de la résistance ; et prenons si bien nos mesures, qu'il ne leur reste plus qu'une existence sans honneur, et une mort sans gloire : *Sapienter opprimamus eum.*

C'est à peu près la même persécution que l'Eglise éprouvait aux tristes jours de l'arianisme, et que le grand Hilaire de Poitiers déplorait si éloquemment, en s'adressant à l'empereur Constance. Plût à Dieu, s'écriait-il, que nous fussions encore sous le règne des Néron et des Dioclétien! Mieux valait la violente persécution dirigée alors contre le nom chrétien, que cette guerre sourde et déguisée que l'on nous fait maintenant. Avec combien plus d'avantage nous aurions combattu pour la défense de notre foi! Couverts de l'armure céleste, nous n'aurions craint alors ni les chevalets, ni les tortures, ni les brasiers ardens ; nous aurions remporté des palmes glorieuses, et nos bourreaux du moins auraient été confondus par le courage de nos athlètes. Les peuples même, animés par notre exemple à confesser hautement la foi de Jésus-Christ, eussent aussi mis à profit les avantages d'une persécution ouverte;

Mais aujourd'hui les échafauds sont remplacés par des piéges cachés, et les tortures par des embûches souterraines. Nous avons à combattre, non plus un tyran qui menace nos têtes, mais un ennemi perfide qui quelquefois nous flatte pour mieux nous endormir; et un persécuteur adroit, d'autant plus dangereux, qu'il détourne ses coups et ne cherche qu'à nous ôter ainsi les occasions de nous précautionner et les moyens de nous défendre *Nunc pugnamus contra persecutorem fallentem, contra hostem blandientem* (1).

Ainsi, N. T. C. F., et remarquez-le bien, à la persécution de la religion va succéder aujourd'hui la persécution de la morale. Nous y sommes arrivés, à cette fatale époque, où tous les principes moraux vont être renversés, ainsi que l'ont été tous les principes politiques; où le vice seul croit avoir le droit de pardonner, et où la vertu seule a besoin d'excuse; où tous les devoirs sont mis au rang des problèmes, et toutes les vertus au rang des préjugés; où les hommes sont mis à la place des principes, où la jus-

(1) *Lib. Conf. Const. imper.*, n. 1, 2, 3.

tice est appelée vengeance, et la défense de la vérité un esprit de parti; où l'indifférence se dit impartialité ; où le mépris de tout est appelé tolérance ; où la modération est toujours recommandée pour les devoirs et les saintes règles, jamais pour les désirs et les passions ; où rien ne déshonore plus que la maladresse, et où il n'y a plus de crimes que les fautes qui peuvent nuire. C'est cette confusion dont parle le prophète, qui ne met plus de distance entre le sacré et le profane, entre le juste et l'injuste ; entre le permis et le défendu, entre un culte reçu et un culte étranger, entre une religion révélée et une religion inventée. *Inter profanum et sanctum non habuerunt distantiam* (1). Confusion sans exemple, qui fait que tout n'est plus qu'une opinion : l'athéïsme une opinion, la sainteté du serment une opinion, le parjure et la trahison une opinion, le droit de propriété une opinion, la légitimité une opinion, la monarchie une opinion, et l'existence de l'Etat une opinion : de sorte que l'opinion est la raison de tout

(1) *Ezech.*, XXII. 6.

et la réponse à tout, et que le sol sur lequel nous marchons, aussi mouvant et aussi mobile qu'elle, peut s'affaisser à chaque instant. Triste et déplorable fruit de ces livres philosophiques, où l'on prend le doute pour l'instruction et l'incrédulité pour le savoir, et où, à force d'attaquer tous les préjugés, on finit par ébranler toutes les certitudes : phénomène moral, d'autant plus alarmant qu'il n'alarme personne, et qui semble nous présager l'éclipse totale du soleil de la foi et de la vérité : nouvel abîme qui s'ouvre sous nos pieds, mille fois plus terrible pour nous que n'a été l'abîme de notre détresse, que la présence de l'étranger, que le dérangement des saisons et le débordement des fleuves, et d'où ni le commerce, ni les arts, ni les libraires, ni les doctes, ni tout le luxe des œuvres complètes et posthumes ne nous sauveront pas.

Ah! sans doute qu'on ne doit pas désespérer du salut de la patrie, tant que nous aurons le roi que Dieu nous a donné, la race légitime et les princes augustes, modèles de tant de vertus ; et à Dieu ne plaise que nous ne voulions ici vous alarmer par des terreurs

exagérées et la peinture de dangers plus redoutables qu'ils ne sont. Mais il n'en est pas moins vrai que la fausse confiance perd les empires, comme elle perd les âmes, et que, si nous avons des motifs de nous rassurer sur les miracles que Dieu a faits pour nous, nous n'avons pas moins à trembler sur les châtimens qu'il prépare à ceux qui en abusent. Il n'en est pas moins de notre devoir *de sonner la trompette* (1), et de dire : *Malheur à nous, si nous gardons un coupable silence* (2) ! Et combien donc nos alarmes deviennent-elles plus fondées, quand nous voyons que les moyens d'amendement et d'instruction s'affaiblissent partout, tandis que partout se fortifient les moyens de dissolution et de licence ; quand nous voyons une grande partie du royaume dépourvue de pasteurs, condamnée à cette déplorable famine de la parole sainte, vraie nourricière des esprits, sans laquelle nous n'aurons qu'une génération barbare, sans foi comme sans mœurs, et non moins étrangère à son Dieu qu'à son roi. Et que serait-ce encore, N. T.

(1) *Isaïe*, LVIII. 2. (2) *Ibid.* VI. 5.

C. F., si l'on disait à cette génération malheureuse que l'on a tort de la troubler dans son léthargique sommeil; que ses vrais amis sont ceux qui la flattent, et non ceux qui l'éclairent; et qu'on ne doit désespérer de rien, puisqu'on imprime en pleine liberté des œuvres où l'on blasphème également et la foi de nos pères et la raison des siècles. Ah! c'est bien alors que le mal serait sans remède, et l'abîme sans fond, et que s'accomplirait cet oracle de l'apôtre: Ils parleront de paix, et la ruine arrivera; de sécurité, et, au moment où ils y penseront le moins, la foudre les réveillera: *Et cùm dixerint pax et securitas, tunc superveniet eis repentinus interitus* (1).

Et, maintenant, que l'on nous parle du progrès des lumières, de nos conquêtes littéraires, et de l'état florissant et prospère de notre civilisation! Eh! que sont donc les lumières dans un peuple corrompu, que de nouveaux moyens de se pervertir et de se corrompre davantage? Le progrès des lumières! quand le génie français s'abâ-

(1) *I. Thess.* v. 3.

tardit, que les lettres sont aussi pauvres et aussi dégénérées que la morale ; quand tout atteste, parmi nous, la stérilité des talens et la pénurie des arts, et que l'ange exterminateur a déjà scellé parmi nous le livre de la science, en punition de l'abus que nous en avons fait. Le progrès des lumières! quand nous sommes encore aux premiers élémens de la politique ; quand, après un quart de siècle, nous sommes encore à nous débattre dans nos assemblées politiques pour savoir ce que c'est que la liberté des opinions et celle des personnes; quand nous sommes à peine initiés dans l'art d'une bonne éducation, d'une bonne législation, d'une bonne constitution : mots mystérieux, que nous entendons d'autant moins que nous y revenons davantage. Quoi donc! confondrions-nous quelques découvertes, amenées par le temps ou par le hasard, avec les vraies lumières sociales, qui ne dépendent ni du hasard ni du temps? prendrions-nous notre curiosité inquiète pour l'étendue de notre esprit, et pour amour de la vérité l'art funeste de tout mettre en question, de tout corrompre avec des mots? Quelle idée

vraiment utile et grande est donc sortie de tous nos alambics, de tous nos ateliers de morale et de politique ? et la société, pour être refondue dans nos laboratoires, s'en trouve-t-elle mieux ? nos guerres, pour être plus savantes, en sont-elles plus justes ? et nos arts appliqués à nos tactiques militaires, qu'ont-ils donc fait, que de les rendre plus sanglantes et plus dévastatrices ? Et certes, pour avoir perfectionné quelques instrumens d'optique, y voyons-nous plus clair dans la science de nos devoirs ? en mettant plus d'art et de symétrie dans nos parcs et dans nos jardins, y a-t-il plus d'ordre et de bonheur dans nos familles ? et, pour réparer avec plus de soin nos grandes routes, en sommes-nous plus dans le droit chemin ? tous nos systèmes et nos calculs nous ont-ils sauvés d'un seul écart, d'une seule folie, d'un seul désastre ? ont-ils donc détruit une seule maison de jeu, un seul lieu de prostitution et de scandale ? Depuis que nous nous mêlons du gouvernement des insectes, avons-nous mieux appris l'art de nous gouverner nous-mêmes ? pour avoir embelli nos édifices publics, les

pauvres en sont-ils mieux logés et mieux nourris dans leurs tristes demeures? pour avoir fait quelques réformes dans nos prisons, les détenus en sont-ils moins vicieux, et leur nombre en est-il moins grand? et parce que nous avons multiplié nos muséums et nos lycées, la jeunesse en est-elle moins licencieuse, moins impatiente de tout frein, et moins prête à s'affranchir tout à la fois et de l'autorité des pères et de l'autorité de Dieu? Et n'est-il donc pas évident qu'en devenant plus raisonneurs, nous ne faisons que prouver davantage cette parole de l'Esprit Saint : *Que le nombre des fous n'a plus de bornes* (1). Les progrès des lumières! quand le flambeau de la philosophie n'a été jusqu'ici qu'une torche incendiaire qui, après avoir mis le feu à la maison, menace encore de le mettre aux quatre coins de l'Europe; quand, jusqu'à présent, nous n'avons su parfaitement que démolir sans fin, qu'entasser ruines sur ruines, et nous applaudir encore, nous pavanant sur ces vastes

(1) *Eccli.* 1. 15.

débris, semblables à ces enfans qui ne se réjouissent plus que quand ils brisent les frêles édifices qu'ils avaient élevés pour leur amusement. Le progrès des lumières! Ah! parlons plutôt des progrès d'une dépravation sans exemple, qui déconcerte les tribunaux et épouvante les magistrats; parlons des progrès des suicides, des empoisonnemens, des parricides, et autres forfaits inouis dans l'histoire des crimes, dont nos papiers publics sont souillés à chaque page, et auxquels nous sommes tellement familiarisés, qu'ils ne font pas plus d'impression sur les lecteurs, que ces nouvelles éphémères qui, nous amusant aujourd'hui, sont oubliées le lendemain. Ah! périssent les lumières, s'il faut les acheter à un tel prix, et les acquérir aux dépens de tout ce que nous avons été et de tout ce que nous devons être. Non, ce n'est point la science ni les progrès de l'industrie qui peuvent assurer le sort d'un peuple, mais sa morale et ses vertus. C'est le bon sens *utile à tout comme la piété*, c'est l'honneur, c'est la probité, c'est l'élévation du caractère, c'est le respect pour les aïeux, c'est le

respect pour les autels, c'est enfin la science de nos devoirs et l'amour de la Religion, qui font la grandeur d'un État; et tout le reste n'est que chimère, *vanité et affliction d'esprit*, *concupiscence des yeux et orgueil de la vie* (1). Voilà les lumières qu'il faut cultiver, qu'il faut chérir, et dont un peuple peut se vanter à juste titre : voilà les lumières des nations fortes et robustes, qui bravent à la fois et les armées et le temps; et non ces feux errans et ces phosphores vains de la philosophie, qui n'eclairent un instant que pour laisser après eux des ténèbres plus profondes ; et non ce luxe de perfection toute matérielle, qui ne peut qu'appauvrir l'intelligence au lieu de l'exercer; et non ces futiles conquêtes de l'esprit, qui ne nous ont pas plus profité que nos conquêtes guerrières; et non ces prétendues victoires sur les préjugés, dont nous n'avons pas plus à nous applaudir que de nos victoires sur les étrangers; et non ces théories et si profondes et si creuses, qui jusqu'ici ne nous ont promenés que d'erreurs en

(1) *Jean*. II. 16.

erreurs, de folies en folies, d'opprobres en opprobres.

Méfiez-vous donc de plus en plus, N. T. C. F, de ce grand mot, rebattu jusqu'au ridicule et répété jusqu'au dégoût, du progrès des lumières, qui ne saurait en imposer qu'aux simples; et n'oubliez jamais que plus un siècle parle de lumières, et moins il en a. Sauvez-vous de plus en plus de cette nuée de régénérateurs, de refondeurs, de metteurs en œuvre, qui ne trouvent rien de bon que ce qui est neuf, et veulent tout refaire jusqu'à la pensée. Sauvez-vous de ce nouveau déluge de livres, qui finira bientôt par la submersion totale de l'esprit humain : gardez-vous surtout de ces funestes éditions que l'on vient encore ajouter aux trésors de vos lumières ou de vos malheurs. Et que vous faut-il donc de plus pour vous les rendre à jamais méprisables, que de songer aux sales mains dont elles sont sorties, et aux maux effroyables qu'elles vous ont coûté ?

Amis de la raison et du bon sens, gardez-vous de ces Œuvres complètes, dont l'auteur nous apprend qu'elles ont été composées pendant *dix ans de fièvre*

et de délire, et qui était d'autant moins étonné que les autres ne les entendissent pas, qu'il avouait ne pas les entendre lui-même; de ces Œuvres où l'utile est toujours sacrifié à l'agréable, et le grand au frivole; où les sophismes et les subtilités ne peuvent que fausser votre jugement, et où même vous pourriez oublier ce qui peut s'y trouver de bon et de raisonnable, sans conséquence pour votre bonheur, votre vertu et votre véritable instruction.

Amis de votre patrie, gardez-vous des Œuvres complètes de ce mauvais Français, qui toujours loua nos rivaux aux dépens de notre gloire; et de celles de ce démagogue effréné, citoyen sans patrie, qui ne vous apprendrait qu'à mépriser la vôtre: non moins propres tous les deux à éteindre en nous les sentimens d'amour et de fidélité que nous devons à nos maîtres, l'un en calomniant toutes les institutions sociales, et l'autre en ravalant les mœurs et les institutions françaises.

Amis des bonnes mœurs, gardez-vous des Œuvres de ce poète ordurier, qui a fait d'un chef-d'œuvre de saleté le chef-d'œuvre de son talent; tant l'amour du

vice lui était naturel! et de celles de ce romancier systématiquement pervers, qui, de son propre aveu, n'a jamais écrit que *quand il était passionné;* qui prétend corriger les passions par la plus dangereuse et la plus violente de toutes, et les mauvaises mœurs par un ouvrage qui, encore de son propre aveu, ne peut que les corrompre, aveu inconcevable, et opprobre éternel d'un homme qui, compromettant ainsi et l'honneur des familles et l'innocence des jeunes cœurs, ne s'en croit pas moins quitte envers Dieu de tout compte, et envers les hommes de tout blâme, pourvu que l'on admire son style et que l'on vante sa hardiesse à baffouer le genre humain.

Amis de la saine littérature et des bonnes études, gardez-vous des Œuvres complètes qui, sous le rapport même des talens, ne seront jamais des modèles classiques, et dont les auteurs, à force de porter leur esprit partout, n'ont porté leur génie nulle part, de ces Œuvres où vous ne trouverez ni la belle éloquence, parce qu'il n'y en a point sans raison et sans vérité; ni le vrai goût, parce qu'il n'y en a point sans la décence et la modération; ni les

véritables grâces, parce qu'il n'y en a point sans la réserve et la pudeur; ni les pensées véritablement grandes, parce que la nature n'a pas voulu qu'elles germassent dans les cœurs vicieux, et qu'elle a mis une telle harmonie et une telle affinité entre le beau et l'honnête, entre la grandeur du génie et la grandeur de l'âme, que l'une ne va jamais sans l'autre. Ah! n'oubliez jamais que s'amuser ce n'est pas s'instruire; qu'apprendre à tout mépriser, ce n'est rien apprendre; que douter de tout, ce n'est rien savoir; et qu'il n'y a qu'une route pour aller au beau, ainsi qu'il n'y en a qu'une pour aller au vrai, la Religion, source éternelle de toute vérité et de toute beauté.

Amis de la religion, gardez-vous de ces Œuvres complètes, où elle est partout avilie, calomniée, défigurée, où ses grands bienfaits sont présentés comme des fléaux, où on qualifie de barbare celle qui nous a tirés de la barbarie, et qui peut seule nous empêcher d'y retomber; où chaque citation contr'elle est un mensonge, où ses mystères sont traités de vision, ses miracles d'impostures, ses martyrs de fanatiques,

ses docteurs d'ignorans, ses défenseurs de persécuteurs, et ses persécuteurs les plus cruels et les plus flétris dans l'histoire d'hommes humains; dignes non-seulement de notre admiration, mais encore de notre reconnaissance; et où, pour comble d'impiété et de perfidie, les moyens d'attaque sont tellement combinés, qu'on ne sait ce qui peut lui nuire davantage, ou des éloges ou des outrages, ou des concessions hypocrites qu'on lui fait quelquefois, ou des traits violens qu'on ne cesse de lui lancer.

Pères et mères, gardez-vous de ces Œuvres complètes, où l'on met en principe que des enfans n'ont pas besoin de catéchisme, et qu'il faut se garder de leur parler de religion et de leur apprendre à aimer Dieu, avant qu'ils aient jugé à propos de le reconnaître par eux-mêmes; comme si le sentiment de la Divinité pouvait être trop tôt inspiré, et que Dieu fût de trop dans les premières tempêtes de la vie! Education insensée et barbare, qui prend à contre-sens toute la nature de l'homme; système monstrueux et digne de celui qu'aucun père n'aurait voulu avoir pour fils, et qu'aucun fils

n'aurait voulu avoir pour père ! et faut-il donc être surpris que cet étrange éducateur n'ait jamais fait qu'un seul élève, et que cet élève ait été le désespoir de sa famille et le déshonneur de son maître?

Et vous, nos très-chers Coopérateurs, vous nous seconderez de tout votre pouvoir dans cette nouvelle ligue qui se forme contre le Seigneur et contre son Christ, en inculquant bien avant dans le cœur de vos ouailles ces importantes vérités. C'est la leçon continuelle que vous leur donnerez dans ces jours de délire et d'obscurcissement, où tout tend à surprendre votre vigilance ou à lasser votre courage. Plus l'impiété met d'activité à répandre ses Œuvres, plus vous mettrez d'ardeur à multiplier vos instructions, et plus vous surveillerez vos maisons d'éducation que l'on cherche à empoisonner Vous vous rappellerez surtout qu'après avoir tenté de corrompre nos écoles, cette impiété barbare tente encore de pervertir jusqu'aux hameaux, et qu'en ce moment même elle annonce, sans crainte comme sans pudeur, une édition intitulée, *Voltaire des chaumières.*

scandale inoui, qui met le comble à tous les autres, et contre lequel vous ne sauriez vous élever avec trop de force, ni garantir avec trop de soins les troupeaux confiés à votre sollicitude. *Voltaire des chaumières*! Grand Dieu! où allons-nous, et quel nom donner à ce siècle? Que peut-il donc y avoir de commun entre tant de contes frivoles ou de romans impies, et ces tristes réduits du travail et de l'indigence? Quelles vertus, quelles consolations, et quels motifs de résignation et de patience pourront-ils inspirer à tous ces malheureux qui arrosent les sillons de leurs sueurs et de leurs larmes! et avec quelle nouvelle ardeur ne devez-vous pas signaler ce nouveau loup, qui cherche à s'introduire dans vos bergeries pour les ravager et porter la désolation et la mort.... *dans les chaumières*!

Que de choses, N. T. C. F., n'aurions-nous pas encore à vous dire, et que de tristes réflexions n'aurions-nous pas encore à faire, si nous suivions ici toute l'impulsion de notre zèle, et si nous pouvions nous livrer à tous les sentimens d'affliction et d'amertume dont notre cœur est affecté! Mais nous sa-

vons, avec le Sage, qu'il y a un temps pour parler et un temps pour se taire (1); nous savons avec saint Paul, que *tout ce qui est bon n'est pas expédient* (2); et que, comme il y a une prudence pour le mal, dont les enfans du siècle ne se servent que trop, il y en a une aussi pour le bien, dont l'Evangile même nous fait une loi (3). Nous serons donc prudens comme le serpent, puisque Jésus-Christ nous l'ordonne (4); nous le serons pour votre propre bien, pour le triomphe même de la vérité, qu'il n'est pas toujours opportun, qu'il serait dangereux peut-être de vous rappeler toute entière. Un jour plus vif et une lumière trop forte blesseraient peut-être vos yeux encore trop malades, et vous ne pourriez-pas la supporter maintenant : *Non potestis portare modò.* Mais nous vous la dirons quand *les jours d'erreurs seront abrégés*, quand le charme qui vous fascine encore aura disparu, quand les esprits seront plus calmes et les passions moins irritées, et que la terre sur laquelle tombera la semence sera

(1) *Eccl.* I. 7. (2) *I. Corinth.* VI. 2.
(3) *Luc.* XVI. 8. (4) *Matth.* X. 16.

6*

plus propre à la recevoir; c'est alors seulement que nous pourrons vous dire sans ménagement ce que vous pourrez entendre avec utilité: *Scies autem posteà.* Il ne nous reste donc plus qu'à gémir et prier, attendre avec résignation le moment de la Providence, et nous envelopper du manteau d'une sage réserve, jusqu'à ce que le temps de l'aveuglement et du vertige s'écoule, et que le torrent de l'iniquité soit passé: *Donec transeat iniquitas* (1).

Nous aurions donc cru, N. T. C. F., trahir le plus sacré devoir de notre ministère, en gardant le silence sur ces éditions déplorables, dont l'audace et l'impunité n'ont point d'exemples dans les fastes de notre histoire; et en conséquence, nous croyons devoir protester, de concert avec tous nos vénérables collègues dans l'épiscopat, contre la plus grande injure qu'ait jamais reçue la religion dans le royaume très-chrétien. Nous le faisons au nom des mœurs publiques et de la monarchie, au nom de tous les vrais Français, de tous les vrais amis du roi et de

(1) *Ps.* LVI. 2.

sa race auguste, qui n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables que ceux de la religion ; nous renouvelons toutes les censures du clergé de France, assemblé en 1782 et 1785, et celles des deux archevêques de Paris, nos deux illustres métropolitains, qui déclarèrent dans le temps ces mêmes ouvrages *impies*, *blasphématoires*, *séditieux* et *sacriléges* ; faisons défense, autant qu'il est en nous, et sous les peines canoniques de droit, d'imprimer dans notre diocèse, colporter et favoriser l'impression desdits ouvrages, de quelque manière que ce soit; réservons à nos grands-vicaires l'absolution d'un délit contre lequel ne peuvent être trop sévèrement appliquées les peines spirituelles ; et si, après avoir fait ainsi l'acquit de notre conscience et de notre charge pastorale, ces éditions fatales souillent encore les presses françaises et attristent les regards des gens de bien; si, pour la punition de ce scandale, le ciel s'irrite de nouveau et nous menace encore du poids de sa colère ; si la stabilité du trône de saint Louis se trouvait compromise encore, et qu'un autre déluge de maux vînt fondre sur la patrie;

pontifes du Seigneur, nous sommes absous aux yeux de la postérité et aux yeux de l'Eglise, et les malheurs de la nation ne nous seront pas imputés.

Et sera, notre présente Instruction pastorale, lue et publiée au prône dans toutes les paroisses de notre Diocèse, et notamment dans toutes les chapelles des colléges et autres maisons d'éducation, où nous chargeons particulièrement MM. les curés et desservans de la faire parvenir.

Donné à Troyes, en notre palais épiscopal, sous le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire, le 28 août 1821

✝ ET.-ANT., Evêque de Troyes,
Archevêque élu de Vienne.

Par Monseigneur,

CONSTANT MIGNEAUX, *Chan. Secrét.*

DISCOURS

SUR LES LIVRES IRRÉLIGIEUX,

EXTRAIT DES CONFÉRENCES

DE M. D. FRAYSSINOUS,

Evêque d'Hermopolis, premier Aumônier du Roi, Pair de France, Ministre des Affaires ecclésiastiques et de l'Instruction publique,

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-SULPICE, A PARIS.

Sermo eorum serpit ut cancer.
Les discours impies sont une gangrène qui répand insensiblement sa corruption. *II. Tim.* II. 17.

Il est un mal qui, après avoir désolé les générations présentes, peut amener la ruine entière des générations à venir; un mal qui, s'étant répandu de la capitale dans les provinces comme une contagion, a fini par infecter les campagnes, non moins que les cités, les conditions obscures non moins que les plus élevées; qui, par son étendue et sa profondeur, paraît incurable, et dont il faut pourtant chercher le remède, soit

pour l'extirper, soit du moins pour en affaiblir les ravages, si l'on ne veut pas que tout périsse, les mœurs, les lois, les institutions, la monarchie; je veux parler de la circulation toujours croissante d'une multitude de livres contre la religion. Déjà cet effroyable désordre a excité le zèle d'un éloquent pontife, qui, dans sa carrière oratoire de cinquante années, a livré tant de glorieux combats à l'impiété de son siècle, et peut-être cette seule considération aurait-elle dû nous engager à garder ici le silence; mais nous avons pensé qu'on ne devait pas se lasser de combattre un mal qui ne cessait de se reproduire sous mille formes différentes; que tout ministre de la religion était appelé à la défendre suivant sa mesure de forces et de talent; et fallait-il donc que la chaire restât muette après qu'elle eut été tant illustrée par les Bossuet et les Massillon?

C'est pour la première fois, Messieurs, que, dans un discours particulier, j'attaque directement les productions littéraires de l'impiété moderne. J'ai cru le devoir, et à la religion dont par vocation et par choix je me suis constitué plus spécialement le défenseur

au milieu de vous, et à mon pays, persuadé que ce qui est la ruine du christianisme l'est aussi de notre patrie, et à cet auditoire qui a peut-être le droit d'attendre de moi que, dans la situation nouvelle où la Providence m'a placé, je combatte plus que jamais avec force les ennemis du trône et de l'autel.

Aujourd'hui telle est la licence des esprits, telle est l'habitude de penser, de parler et d'agir sans règle et sans frein, de composer, lire, débiter, garder les productions les plus criminelles, que mon zèle paraîtra peut-être avoir quelque chose d'étrange ou du moins de bien éloigné de la tolérance illimitée dont se glorifie le siècle présent. Que d'illusions n'ai-je pas à dissiper, et dans ceux qui prostituent leur talent et leurs veilles à ces œuvres d'iniquités, et dans ceux qui les propagent avec le succès le plus déplorable, et dans ceux qui en font la pâture de leur esprit avec une insatiable avidité! Je l'avoue, en m'élevant contre les livres irréligieux, j'ai la triste certitude que ma voix ne sera qu'une barrière bien impuissante contre le torrent dévastateur; et que peuvent tous mes efforts pour briser les

plumes impies ou les presses qui deviennent leurs complices ? N'importe ; il ne faut pas que la religion se taise devant l'audacieuse impiété, et que l'orateur évangélique recule devant le sophiste bel esprit. Du moins nous aurons éveillé le zèle des pères de famille, des instituteurs publics et particuliers, averti la jeunesse imprudente. Non, nos paroles n'auront pas retenti en vain dans cette enceinte ; non, tous les cœurs ne seront pas fermés à la vérité.

Sans doute, Messieurs, vous me pardonnerez de porter dans ce discours toute la liberté de mon ministère : mais je ne me pardonnerais pas d'y porter la licence d'un déclamateur : mes paroles n'auront point d'amertume. Mais si la religion outragée ne demande pas qu'on la venge par des insultes et des personnalités, elle n'avoue pas pour ses défenseurs ces esprits timides qui tremblent devant ses ennemis, et dont les ménagemens pusillanimes ressemblent à de la complicité.

Que faut-il penser des auteurs, que faut-il penser des propagateurs, que faut-il penser des lecteurs des livres contre la religion ? telles sont les trois

questions qui vont faire le partage de cette conférence.

Si je mettais au même rang tous les écrivains ennemis de la religion chrétienne, si je les déclarais tous également coupables, pour les envelopper tous dans le même anathème, on pourrait m'accuser d'exagération et même d'injustice. Je conçois, en effet, qu'on ne doit pas confondre ceux qui respectent quelques vérités sacrées avec ceux qui n'en respectent aucune, ceux qui ébranlent quelques colonnes de l'édifice avec ceux qui en sapent les fondemens; je vais donc les diviser en deux classes. Il est des écrivains qui ne connaissent d'autre Dieu que la nature, ne voient dans l'homme que ses organes, dans la vie future qu'une chimère, dans le bien et le mal qu'une invention humaine; ceux-là, par leurs principes, bannissent, détruisent tout sentiment pieux envers la Divinité : je les appelle du nom général d'impies. Il est des écrivains qui, en voyant peut-être dans le christianisme une institution inutile, n'y voient pas l'ouvrage de la Divinité; ils ne croient pas à la mission divine de

Jésus-Christ ; ils rejettent la révélation : je les appelle simplement incrédules. Examinons jusqu'à quel point les uns et les autres sont coupables.

Paraissez d'abord, écrivains impies, je viens vous citer au tribunal du genre humain. Ici vous êtes dépouillés de la pompe de vos sophismes et de l'éclat de vos phrases brillantes, loin du cortége bruyant de vos disciples séduits ou corrompus ; mais vous demeurez chargés du poids de vos doctrines, et je veux en découvrir toute la noirceur. Je n'interrogerai pas votre vie privée, je ne veux pas savoir si le libertinage effréné de votre esprit n'a pas eu sa source dans celui de votre cœur ; je ne veux même pas vous demander compte de vos sentimens impies, tant qu'ils ont été renfermés dans votre cœur, mais seulement de leur manifestation publique ; et à ce sujet je vous accuse très-sérieusement d'avoir commis le plus grand des crimes.

Vous en serez convaincus avec moi Messieurs, si vous voulez un moment le comparer avec celui de ces hommes que poursuit et frappe la justice humaine. Sans doute il est coupable de

vant la loi celui qui a dérobé le bien d'autrui; toutefois peut-être il y a été forcé par la faim et la misère, par les cris d'une femme et d'enfans aux abois qui lui demandaient du pain; et l'écrivain impie, que fait-il? sans nécessité, sans utilité, sans aucune excuse apparente, il prêche, il publie, il se réjouirait de voir devenir populaires des doctrines qui, en brisant le frein religieux, émoussent les pointes du remords, affaiblissent l'horreur du crime, et tendent ainsi à rendre plus communs et même à justifier tous les vols et toutes les injustices. Il est plus coupable encore celui qui ose attenter à la vie de son semblable; toutefois peut-être a-t-il commis cet homicide dans les fureurs d'une vengeance provoquée par l'outrage; ou bien le crime a été individuel, et n'a frappé qu'une seule victime; mais l'écrivain impie que fait-il? durant des années entières, dans le silence de l'étude et de la réflexion, il médite froidement un ouvrage contre ces premières vérités qui furent sacrées chez tous les peuples; il emploie tout ce qu'il a de science et d'esprit pour embellir, s'il était possible, l'affreux

athéisme; par des systèmes qui affranchissent toutes les passions et les rendent plus hardies, plus audacieuses pour le mal, il dépose sciemment dans le sein du corps social des germes de ruine et de mort, et tue ainsi, autant qu'il est en lui, non pas un seul membre de la société, mais la société même. Surtout il serait coupable d'un crime bien plus atroce qu'un simple homicide, celui qui, mêlant du poison aux alimens d'une famille entière, précipiterait en un jour dans le même tombeau le père, la mère, les enfans, les serviteurs; toutefois ce forfait exécrable aurait du moins quelques bornes; mais l'écrivain impie répand dans des cités, dans des provinces entières, des poisons corrupteurs des âmes, qui vont dessécher la vertu jusque dans sa racine. S'agit-il des malfaiteurs ordinaires? leurs délits sont passagers et meurent avec eux; mais l'écrivain impie n'est plus, que son impiété est encore vivante, qu'après lui elle se propage, se perpétue, que, traduite peut-être en diverses langues, elle ira infecter les nations étrangères comme la postérité. Oui universelle, immortelle en quel-

que sorte, son impiété sera sans terme dans ses ravages comme dans sa durée; tous les excès, tous les crimes que fera commettre un livre irréligieux, retombent sur son auteur. Ecrivains impies, voilà quels sont les trophées de votre tombeau.

Direz-vous, pour vous justifier, que vous n'avez fait qu'émettre votre opinion? mais de bonne foi, aviez-vous la conviction intime et profonde que Dieu n'existait pas? votre conscience vous rendait-elle le témoignage que vous étiez aussi fermes, aussi imperturbables dans votre impiété que dans toutes ces vérités dont personne ne doute? vous reposiez-vous tranquillement dans la pensée que réellement les peuples seraient plus heureux sans religion et sans Dieu? Vous n'étiez pas étrangers à l'histoire du genre humain, à celle de ces génies immortels qui ont brillé sur la terre, et qui semblent avoir été placés de distance en distance comme des fanaux pour éclairer les nations et les siècles. Vous connaissiez mieux que nous et ces hommes prodigieux qui ont policé les cités et les peuples, et ces esprits sublimes,

qui, de temps en temps, ont écrit sur l'art si difficile de gouverner les hommes, à commencer par Platon et finir par Bossuet; et ces savans extraordinaires qui ont paru dans notre Europe depuis trois siècles, et que nous révérons encore comme les fondateurs des sciences humaines, depuis Galilée jusqu'à Newton; et ces admirables bienfaiteurs de leurs semblables, qui ont été, comme les Vincent de Paul, les anges consolateurs de toutes les misères et de toutes les infortunes. Vous saviez très-bien qu'ils avaient tous été pénétrés de sentimens religieux plus ou moins purs; que leurs écrits, leurs lois, leurs institutions, en présentent sans cesse l'empreinte sacrée; que tous ont pensé ce que l'un d'entre eux a dit, qu'il était *aussi impossible de fonder une société sans religion que de bâtir une ville dans les airs;* vous saviez tout cela, et vous n'avez pas craint de lutter seuls contre le genre humain et de vous égarer dans les ténèbres en dédaignant de marcher sur les traces lumineuses de cette troupe immortelle d'esprits créateurs. Ne me parlez pas de la force de vos argumens : ces argumens, les grands hommes que

je viens de citer les ont connus comme vous, et vous n'avez pas su les résoudre comme eux ; vous avez été vaincus par des difficultés dont ils avaient su triompher, et vous avez pris pour de la force ce qui n'était de votre part que de la faiblesse. Ah ! ne rougissez pas de l'avouer, plus d'une fois vous avez éprouvé des terreurs secrètes à la pensée de ce Dieu que vous blasphémiez et qui existait ; peut-être, en écrivant vos lignes impies, la plume quelquefois a frémi dans votre main ; jamais du moins vous n'avez pu vous élever au-dessus de vagues incertitudes, et même, dans le doute, le bon sens ne vous disait-il pas de vous abstenir ? Mais non, vous avez résisté au cri de la nature humaine, au cri de votre cœur, pour vous jeter follement dans une monstrueuse singularité.

Maintenant je m'adresse aux écrivains qui, respectant quelques vérités sacrées, comme celles d'un Dieu, d'une providence, d'une vie à venir, méconnaissent et combattent dans leurs ouvrages la religion chrétienne, et je leur dis : Si, comme vous le prétendez, toutes les religions sont égales à vos

yeux et devant la Divinité, pourquoi cet acharnement à détruire celle qui est établie dans votre pays? Si la société, comme vous en convenez, ne peut se passer de religion, pourquoi cette manie de vouloir ruiner celle qui, depuis quatorze siècles, était celle de votre patrie, et était devenue comme le patrimoine de toutes les familles, qui a civilisé nos pères et se trouvait si intimement liée à toutes leurs institutions? N'avez-vous pas dû craindre d'ébranler l'Etat en ébranlant la religion, et auriez-vous donc pensé que vous pouviez lui en fabriquer une de votre invention, qui fût plus réprimante, plus consolante, plus salutaire? Si tous les peuples civilisés ont professé, comme vous en conviendrez, une religion positive avec ses croyances, ses préceptes, son culte, pourquoi vous obstiner à nous prêcher quelques vérités spéculatives sur Dieu et sa providence, en les dépouillant de ce qui les rend sensibles, présentes à l'esprit, et leur donne tant d'empire? Ne voyez-vous pas quelle force ces premières vérités tirent de nos mystères, de nos cérémonies, de nos usages, de nos pratiques religieuses? si bien que, miner

le christianisme, c'est presque miner dans la pratique la foi des vérités mêmes que vous voulez conserver? Qu'importe que vous respectiez la morale évangélique, si vous la détachez de ce qui en est le soutien et en assure davantage la fidèle observance? Comprenez donc que si le déisme peut être l'opinion de quelques philosophes, il n'a jamais été et ne sera jamais la religion de la multitude, et que votre système de religion naturelle, moins révoltant en théorie, est presque aussi stérile en vertus et aussi funeste dans ses conséquences que l'impiété la plus décidée.

Je ne m'étonne pas de cette parole souvent citée de Bossuet, que le déisme n'est qu'un athéisme déguisé; je ne m'étonne pas que, dans le dernier siècle, les pontifes et les magistrats fussent alarmés des progrès toujours croissans de l'incrédulité, qu'ils aient présagé les maux qui devaient en sortir et présenté les ennemis du christianisme comme les ennemis du trône. Leurs éloquentes réclamations étaient un hommage rendu à la vérité en présence de ses ennemis déjà trop puissans; elles

furent inutiles, leur voix prophétique ne fut pas entendue dans le choc et le tumulte des opinions insensées : c'était comme un bruit léger qui va se perdre dans le fracas de la tempête. Toutes les vérités continuant d'être méconnues, tous les mensonges d'être érigés en systêmes, les esprits n'ont plus de frein; aussi, quand le moment est venu, toutes les passions se soulèvent à la fois, armées de sophismes pour justifier leurs propres excès; rien de ce qui existe n'est respecté, tout est bouleversé de fond en comble, la société n'est plus qu'un monceau de ruines, et, si l'irréligion n'est pas la seule cause de cette vaste calamité qui s'est appelée la révolution, elle lui a du moins imprimé un caractère de perversité et de destruction qui en a fait une époque unique dans les annales du monde. Ecrivains incrédules, tel est en partie votre ouvrage; vous désavouez les écrivains sans Dieu et sans religion, mais nous avons le droit de vous déclarer leurs complices.

Que faut-il penser des auteurs des livres contre la religion? nous venons de le voir. Que faut-il penser de leurs

propagateurs? c'est la seconde question.

De nos jours une effroyable émulation s'est emparée des ennemis de la religion ; ils semblent se disputer à l'envi l'honneur de lui porter les coups les plus perfides et les plus accablans. S'ils ne la poursuivent pas le fer à la main, ils aspirent à l'affreuse gloire de la ruiner dans l'esprit des peuples, en combattant sa doctrine, en la rendant odieuse et ridicule, en appelant sur ses ministres une haine et un mépris qui retombent sur elle. Ce n'est donc pas assez qu'à une certaine époque elle ait été proscrite et chassée de ses temples, qu'on ait égorgé ses disciples comme ses prêtres, et mêlé le sang des pontifes à celui des rois, comme pour en faire une libation devant les autels de la *raison;* voici que, lassée par le courage et la patience des victimes dans ce combat sanglant, l'irréligion emploie d'autres armes; elle appelle à son secours tous les arts et les fait servir d'instrumens à ses desseins. La plume des écrivains, et la presse qui en met au jour les productions, sont puissamment

secondées par le burin et le pinceau, par les procédés les plus capables de rendre les effets des livres irréligieux plus prompts et plus universels. L'impiété ne se borne pas aux écrits de ses apôtres actuels, elle fait revivre ceux de ses apôtres du siècle dernier, et ne néglige rien de ce qui peut les faire circuler dans la France entière avec plus de rapidité et de succès. Le nombre des volumes eût effrayé; on en fait des abrégés, et l'on a soin d'en extraire tout ce qu'il y avait de plus pervers et de plus impie : le prix trop élevé aurait pu écarter un grand nombre d'acheteurs, on trouve le moyen de l'abaisser à la portée de tous, d'après des procédés économiques ; la grosseur du volume serait incommode, on donne à l'ouvrage des formes plus légères, plus faciles à manier Oui, écrite, gravée, peinte, chantée, l'impiété parcourt nos provinces, se montre à l'habitant des villages comme à celui des cités, parle aux yeux, à l'oreille de la multitude ignorante, un langage que son cœur entend. Or tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, concourent à publier, débiter, accréditer, répandre

les écrits contre la religion, voilà ceux que j'en appelle les propagateurs ; et comment ne pas les accuser tous d'une complicité criminelle, encore qu'ils ne soient pas tous également coupables ? On peut leur dire : Tant que les doctrines impies ne sont écrites que sur le papier auquel leur auteur les confie, elles n'ont de danger que pour lui seul ou pour un petit nombre de personnes qui peuvent en prendre connaissance; elles sont cachées dans les ténèbres, et leur funeste influence est à peine aperçue ; mais c'est vous qui leur donnez la vie, qui les produisez au grand jour, qui en facilitez, qui en procurez, en étendez les ravages : d'un feu qui serait resté caché sous la cendre, ou qui peut-être n'eût dévoré qu'une seule maison, vous en faites un vaste incendie qui va dévorer des cités et des provinces. Quel métier que celui de répandre avec profusion tout ce qui peut gâter les esprits et les cœurs, et porter dans les familles le vice, la corruption, la discorde, avec des doctrines qui ne peuvent servir qu'à les fomenter !

Et de quelle excuse pourrait-on colorer ce que cette conduite a de condam-

nable ? dirait-on que c'est ici l'intérêt des arts et du commerce? mais ne voyons pas la gloire des arts dans ce qui n'en est que la honte. Retracer la belle nature, l'embellir même, tâcher d'atteindre à ce beau qui est indéfinissable, dont le sentiment confus est dans nos âmes, et qui existe bien plus dans notre intelligence que dans aucun objet créé, telle est la noble destination des beaux-arts ; toute autre les dégrade. Le statuaire, le peintre, comme l'auteur et le poète, profanent leur talent en s'écartant d'une vocation si pure et si élevée. L'impiété est-elle donc le chemin de la gloire ? non; ce n'est point à des œuvres impies que les Phidias et les Raphaël ont dû leur immortalité.

C'est ici, dit-on, une branche utile de commerce. Sans doute je ne dois pas me livrer à de vaines, à d'injustes déclamations contre le commerce et l'industrie, et méconnaître les avantages qu'ils procurent ; il ne s'agit pas de faire des Français un peuple de cénobites, et d'imposer à ce royaume les lois somptuaires de l'ancienne Lacédémone. Le plus grand comme le plus saint de nos rois sut bien donner au commerce et

aux arts tout le développement dont ils étaient alors susceptibles, et l'histoire atteste qu'il était, quand il le fallait, le prince le plus magnifique de son temps. Mais sachons aussi nous élever au-dessus de la matière; ne voyons pas dans la société civile une réunion d'animaux dont l'instinct se borne à leurs besoins physiques; sachons y voir une réunion d'êtres raisonnables qui ne vivent pas seulement d'un pain grossier, mais du pain spirituel de la vérité. Que le bœuf trouve uniquement sa patrie dans le pâturage qui nourrit et qui l'engraisse, je le conçois; ma patrie, à moi, elle n'est pas seulement dans le sol que je foule aux pieds, elle est dans ma religion et dans mon roi, dans nos lois, nos institutions, nos mœurs nationales, nos usages, nos ancêtres et leurs honorables souvenirs; et voilà pourquoi, s'il faut tenir à ce qui fait en quelque sorte la vie animale du corps social, il faut tenir davantage encore à ce qui en fait la vie morale et intellectuelle, et dès-lors se mettre en garde contre les doctrines qui en sont la ruine et la désolation.

J'irai plus loin, et je ne craindrai pas de dire que le grand intérêt du com-

merce, c'est la religion. Et en effet, le commerce prospère par cette probité qui écarte les profits illicites, les fraudes, la violation de ses engagemens; il prospère par cette modération qui empêche de courir à la fortune par ces chemins scabreux, marqués trop souvent par des chutes si désastreuses, non-seulement pour le spéculateur téméraire, mais encore pour tant de familles dont les intérêts se liaient avec les siens; il prospère par cette sage économie qui ne permet pas de dissiper en un jour, dans les fantaisies d'un luxe ruineux, les travaux de plusieurs années, et prévient ainsi bien des catastrophes; il prospère enfin par cette sécurité publique qui invite même les plus sages à faire des spéculations pour l'avenir, en inspirant la confiance; or cette probité, cette modération, cette économie, cette sécurité, ont leur plus ferme garantie dans la religion. Et que penser d'un homme qui, pour se conserver dans un état de vigueur et de santé, chargerait son corps d'habits magnifiques et sa tête de diamans, et ne craindrait pas d'avaler un breuvage empoisonné qui doit tôt ou tard le faire expirer

au milieu des plus horribles convulsions? Image d'un peuple qui, ébloui de l'éclat des arts et des produits de l'indu-trie, serait indifférent à la circulation des doctrines impies qui minent insensiblement les mœurs et les lois, et finissent par amener un bouleversement universel.

Me dirait-on que je suis plus sévère que la loi, et que ce qu'elle tolère, je puis bien le tolérer? Je réponds que sans doute il ne m'appartient pas de tracer aux gouvernemens la route qu'ils ont à suivre pour arrêter le progrès de doctrines dont le triomphe serait inévitablement la ruine de leur autorité; mais, défenseur de la morale chrétienne, il m'appartient de dire ce qu'elle permet et ce qu'elle défend. Or j'ai appris de saint Paul que le ciel condamne non-seulement ceux qui font le mal, mais encore ceux qui l'approuvent; et quelle approbation éclatante donnée au mal que le soin même de le propager! Et ne sait-on pas d'ailleurs que, chez tous les peuples, il a existé des désordres et des vices qui, pour être tolérés par les lois, n'en étaient pas moins réprouvés par la saine raison? L'ingratitude et

l'avarice ont-elles perdu ce qu'elles ont de honteux et de condamnable, parce que la loi n'a point de peines contre elles ? la débauche est-elle innocente, parce qu'elle n'est pas citée devant nos tribunaux, ou faudrait-il approuver dans les jeux scéniques les obscénités qui peuvent les souiller, sous prétexte que la loi tolère les théâtres ?

On s'étonne, on s'indigne presque du zèle des moralistes contre les mauvais livres ; voyez combien en cela nous sommes inconséquens et légers. Une maladie contagieuse menace-t-elle nos provinces, que de précautions pour les en garantir ! quelle effrayante sévérité dans les mesures adoptées ! On voudrait, s'il était possible, opposer des barrières insurmontables : tout cela est dicté par un amour éclairé de l'humanité, et fait partie de la sollicitude d'un gouvernement paternel. On fait tout pour les corps ; que faisons-nous pour les âmes ? Cette peste morale qui ravage les esprits, altère ou détruit les principes de la vie sociale ; cette circulation de feuilles empestées, de livres impies, loin de nous épouvanter, nous trouve presque indifférens, et nous ne craignons

pas qu'imprégné de tous ces poisons, le corps social, après avoir épuisé en mouvemens convulsifs ce qui peut lui rester de vigueur, ne se consume lentement et ne tombe en pourriture.

Pères et mères, instituteurs de l'enfance, vous tous à qui le ciel a confié le soin du premier âge, tremblez sur votre insouciance, tremblez de devenir ici les complices de l'impiété ; vous arracheriez des mains de la jeunesse la coupe empoisonnée qui pourrait lui donner la mort, et vous laissez sous ses yeux des livres qui peuvent corrompre sa raison et son cœur, préparer des enfans dénaturés pour le malheur de la famille, et de mauvais citoyens pour le malheur de l'Etat. Vous gardez soigneusement ces ouvrages empestés, poisons héréditaires qui passeront de génération en génération, et vous vous placez ainsi au rang des coupables propagateurs de l'impiété.

Je passe à la troisième question : Que faut-il penser des lecteurs des livres contre la religion ?

Ils ne sont plus ces jours où la foi était très-commune et l'impiété très-

rare, où le Français s'effrayait d'un blâsphème comme d'une parole sinistre, où les écrits irréligieux circulaient clandestinement et dans l'ombre; où, dociles à la voix de leurs pasteurs, les chrétiens respectaient leurs défenses; cette docilité a disparu pour faire place à une curiosité superbe, et la jeunesse surtout s'indigne ici du frein, même le plus légitime, qu'on voudrait mettre à l'intempérance de ses désirs. Quels sont les prétextes que font valoir les lecteurs? Les uns ne sont pas impies et ne cherchent pas à le devenir; mais ils prétendent que leur foi est assez ferme pour qu'elle ne reçoive aucune atteinte d'une semblable lecture; excuse pleine de témérité. Il en est qui, se dissimulant à eux-mêmes les dispositions secrètes de leur cœur, prétendent n'avoir d'autre dessein que celui de s'éclairer, de s'instruire, afin de prononcer avec connaissance de cause entre le christianisme et l'incrédulité; excuse pleine d'illusion. Enfin il en est qui prétendent ne chercher que les agrémens du style, et ne croient pas devoir rester étrangers à des productions qui ont fait ou font encore tant de bruit; excuse pleine de

frivolité. Oui, ce sont des imprudens et des téméraires ceux qui, sans nécessité, se permettent de lire des ouvrages contre la foi, sous prétexte que la leur est assez affermie. En effet, Messieurs, notre esprit se révolte contre la hauteur des mystères du christianisme ; notre mollesse est bien tentée de repousser le joug de ses préceptes : il nous est pénible de nous assujettir à ses pratiques et à ses observances ; enfin nos livres saints sont pleins de choses qui, par défaut de lumières suffisantes pour les expliquer, peuvent aisément nous déconcerter Faibles et superbes, indolens et curieux tout ensemble, nous sommes obligés de nous tenir en garde contre ces dispositions secrètes de notre cœur ; et vous, que faites-vous ? Au lieu de vous nourrir de lectures qui fortifient votre foi et vous mettent en main des armes pour la défendre, vous cherchez ce qui tend à l'affaiblir dans votre âme et à refroidir votre zèle pour ses intérêts. Quoi ! vous lirez contre nos mystères des sophismes que peut-être vous êtes incapable de bien démêler ; et vous ne craignez pas que cet argument subtil, qui vous aura ébloui de

sa fausse lumière, ne poursuive votre esprit, ne le fatigue, et ne vienne peut-être attiédir votre cœur dans le moment même où il devrait s'anéantir davantage devant la majesté du Dieu trois fois saint ; vous lirez un livre plein de maximes épicuriennes, d'après lesquelles, sur certains points, la morale chrétienne doit paraître intolérable à notre faiblesse, et vous, qui portez déjà avec tant de peine le joug de la simple loi naturelle, ne serez-vous pas tenté de vous soustraire à celui de la morale plus pure et plus parfaite de l'Evangile? Cet ouvrage répand le ridicule et le mépris sur les pratiques les plus révérées de la piété chrétienne, et se joue de la simplicité de ceux des hommes plus instruits qui s'y soumettent comme le vulgaire ; n'est-il pas à craindre qu'il ne vous inspire le dégoût de ces pieuses observances, et que vous ne finissiez par y voir des dévotions populaires indignes de vous ? Dans un livre mêlé d'érudition et de bel esprit, de sentimens quelquefois respectueux, mais aussi de railleries piquantes, on vous présentera les saintes Ecritures sous un jour faux et odieux : pensez-vous que votre respect pour elle

n'en sera point altéré ? Craignez même qu'en touchant au fruit défendu, vous ne soyez encore plus sévèrement puni de votre curiosité, et qu'après avoir commencé par l'imprudence vous ne finissiez par l'apostasie. Toutefois, j'y consens, votre foi n'en sera pas éteinte ; mais elle ne sera plus qu'une lumière pâle et sans chaleur. Les vérités saintes amoindries à vos yeux auront beaucoup perdu de leur empire sur votre cœur. C'est la conviction qui fait la force de l'âme ; plus elle est vive et profonde, plus elle inspire de résolutions généreuses. L'homme qui doute n'est bon à rien ; dès qu'il hésite, il est à demi-vaincu, et sa conduite est faible comme ses opinions. Les œuvres languiront comme la foi, et c'est ainsi que si l'arbre n'est pas desséché dans sa racine, il sera du moins frappé de stérilité.

Mais n'est-il pas permis d'examiner, d'écouter les adversaires de la religion, pour savoir ce qu'ils ont à lui opposer ? seconde excuse qu'il faut discuter. Sans doute le christianisme n'est pas une religion de ténèbres ; elle aime les clartés du grand jour ; elle n'a à rougir ni de son origine, ni de ses propagateurs, ni

de sa doctrine, ni de ses conquêtes; les vices de plusieurs de ses sectateurs ne souillent pas plus la pureté de ses maximes que les vapeurs de la terre ne souillent les rayons du soleil; même ses disciples cessent de l'être, du moment qu'ils commencent à être vicieux. Ce qui la fait gémir, ce qui fait le sujet de ses plaintes, c'est l'insouciance de ceux qui trouvent plus commode de la condamner sans l'avoir entendue. Notre soumission est celle de l'être intelligent qui ne cède qu'à la vérité connue, et, pour parler avec le plus grave de nos orateurs chrétiens, notre foi doit être raisonnable; et comment le serait-elle, si la raison n'y entrait pour rien? Mais prenons garde; examinons, je le veux, mais n'appelons pas du nom d'examen ce qui n'en serait qu'un vain simulacre. Il est un examen plein de partialité et d'injustice: ainsi on fait ses délices des livres contre la religion, on en fait le sujet de ses entretiens: on aime à fortifier les impressions qu'on en a rapportées par les impressions qu'en ont éprouvées ceux qui peuvent aussi les avoir lus; mais les écrits des apologistes, on les effleure à peine;

mais les réfutations victorieuses des difficultés qui arrêtent, on ne les connaît même pas, et dès-lors on est semblable au juge inique qui aurait toujours l'oreille ouverte aux clameurs bruyantes de l'accusateur, et toujours fermée à la voix modeste de l'accusé. Il est un examen plein d'orgueil : dans une présomptueuse confiance, on dédaigne les lumières d'autrui ; on croirait rabaisser son intelligence en consultant les docteurs de la loi ; on s'érige sur toutes les matières en arbitre suprême, et quelquefois même on est d'autant plus dédaigneux qu'on devrait être plus modeste. Il est un examen plein de faiblesse : on craint de trouver véritable une religion qui est pure dans ses préceptes ; on l'étudie avec le désir secret de trouver plein de force ce qui la combat, et faible ce qui est consacré à la défendre ; on voudrait se dérober à la lumière de la vérité, pour échapper aux devoirs qu'elle impose, et, comme le disent nos livres saints, on ne veut pas comprendre, pour être dispensé de bien faire : *Noluit intelligere, ut benè ageret*. Si c'est à ces traits qu'est marqué votre examen, quelle confiance

peut-il vous inspirer? Le secret de connaître la vérité, c'est de la désirer : qui l'aime la trouve; elle se montre aux cœurs purs, se cache au superbe, et le punit de ses dédains injurieux, en le laissant dans les ténèbres du mensonge.

Vous voulez, dites-vous, examiner; j'y consens : mais discutez donc les preuves de la religion pour en sentir la force ; pesez les témoignages pour les évaluer, faites taire les passions qui vous offusquent, consultez dans vos doutes, éclaircissez vos difficultés : vous voulez examiner la religion ; mais non, vous ne le voulez pas. Vous faites précisément ce qu'il faut pour rester incrédule, si vous l'êtes déjà, ou pour le devenir, si vous ne l'êtes pas encore. Nos livres saints, notre doctrine, nos traditions, notre culte, l'histoire du christianisme, vous en cherchez la connaissance dans des écrits pleins de fiel et d'amertume, d'obscénités comme de blasphèmes, peut-être dans les commentaires libertins et facétieux de Voltaire ; et c'est après y avoir puisé le dégoût et le mépris de la religion, qu'il vous vient en pensée de donner quelques momens à la lecture de ses apolo-

gistes ; ce qui est grave, solide, approfondi, ne vous cause que de l'ennui. Je vais vous faire sentir par quelques comparaisons, ce que votre conduite a d'étrange.

Ce jeune homme, après avoir terminé dans quelqu'une de nos provinces ses études littéraires, arrive dans cette capitale pour y étudier cet art si compliqué, si difficile, si précieux et si redoutable à la fois, l'art de guérir. Que fait-il pour cela? il commence par lire toutes les satires anciennes et modernes contre les médecins, tout ce qui peut lui persuader que c'est ici un art frivole, conjectural, fondé sur l'ignorance et la crédulité, exercé par des charlatans sur des dupes qui trop souvent en sont les victimes; plein de ces idées, imbu de tous ces préjugés, il parcourt quelques livres scientifiques, s'en entretient avec quelques compagnons de son âge, moins pour s'en rendre mutuellement un compte sérieux que pour s'en moquer. C'est à cela qu'il borne ses études, et le voilà médecin. Ce n'est qu'une fable si vous voulez; mais c'est l'image fidèle de ces jeunes gens qui, pour connaître la religion, le

cherchent dans les livres de ses ennemis, écrivains souvent aussi licencieux qu'ils sont impies.

Encore une autre comparaison: Vous êtes constitué par état le défenseur de l'orphelin et de l'opprimé; une veuve délaissée vous confie ses intérêts et ceux de ses enfans; elle vous remet entre les mains les titres qui doivent faire triompher sa cause et se repose sur votre zèle; et vous, que faites-vous?

Au lieu de les étudier avec soin, de bien vous en pénétrer, vous daignez à peine les parcourir rapidement; mais vous vous livrez à un examen approfondi de tout ce qui est contre celle que vous êtes appelé à défendre, sans vous occuper des moyens de repousser les attaques. Cependant le jour fixé pour les débats est arrivé, vous voilà devant votre adversaire comme un soldat désarmé devant l'ennemi; comment pourriez-vous soutenir le choc avec avantage, et, si le bon droit succombe, qui faudra-t-il en accuser? Ce n'est qu'un portrait imaginaire, mais dont l'original existe peut-être dans cet auditoire.

Enfin vous ne cherchez, dites-vous, que des agrémens du style; ainsi vous

êtes plus attirés par quelques ornemens frivoles que vous n'êtes repoussé par le blasphème; et les ennemis de Dieu cessent de l'être pour vous, du moment qu'ils ont l'art de vous amuser. Vous savez bien qu'il n'y a pas loin de l'auteur qui plaît, à l'auteur qui séduit, et qu'aisément le plaisir fait la persuasion : n'importe, le désir de lire quelques traits d'esprit, quelques phrases brillantes, balance, efface même à vos yeux les graves intérêts des mœurs et de la religion ; il faut qu'une curiosité funeste vous entraîne à connaître par vous-même ce que vous ne pourriez connaître sans danger Je vous le demande, si la renommée portait jusqu'à vous la connaissance des ravages d'une peste cruelle, ne vous contenteriez-vous pas d'applaudir au dévoûment de ceux qui, par état ou par zèle, iraient porter des secours aux malheureux atteints de la contagion ? iriez-vous par curiosité, sur les lieux mêmes, respirer l'air empesté pour en faire l'épreuve personnelle ? Vous cherchez les agrémens de la diction : mais quoi ! les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV, les sciences et les lettres, la poésie

et l'éloquence, les relations des voyageurs, l'histoire des hommes, celle de la nature, les livres saints avec leurs beautés originales et leur majestueuse simplicité, tout cela ne présente-t-il pas un choix de choses belles et pures, faites pour satisfaire l'esprit, l'imagination, le cœur, pour plaire à tous les goûts et charmer tous les loisirs? certes, ils sont bien avides ceux à qui ces trésors ne suffisent pas.

Je viens, Messieurs, de vous dévoiler tout ce que je trouve de condamnable dans les auteurs, dans les propagateurs, dans les lecteurs des livres contre la religion; vous avez reconnu quels étaient les funestes effets de ces productions impies, et qu'il fallait y voir les ennemis les plus dangereux de la société.

Oui, la conspiration permanente contre le trône et l'autel, se trouve dans cette permanente émission d'écrits et de libelles pervers qui prêchent tous les jours la révolte avec l'impiété; voilà ce qui ferait désespérer du salut de la patrie, si le ciel ne s'était pas expliqué par tant de miracles en faveur de la France. Il est vrai, à aucune époque il n'y eut une portion de la jeunesse plus égarée

que de nos jours; mais jamais il n'y eut une portion de la jeunesse plus loyalement, plus courageusement chrétienne. Depuis long-temps, un combat terrible est engagé entre la vérité et le mensonge, entre le christianisme et l'incrédulité, entre la rebellion et l'autorité; le bien et le mal sont toujours en présence, le mal avec ce qu'il y a de plus extrême, le bien avec ce qu'il y a de plus héroïque. A qui donc restera la victoire? N'en doutez pas, à Jésus-Christ et à ses fidèles adorateurs, au trône légitime et à ses fidèles serviteurs. Ce que nous disions, il y a quelque temps, au milieu de présages sinistres, nous le disons aujourd'hui avec plus de confiance encore après tant de prodiges de miséricorde dont nous avons été et sommes tous les jours les témoins.

Non, il ne périra point ce trône que tant de rois sages, vaillans et pieux, ont rendu vénérable au monde entier, ce trône chéri de Dieu et des hommes, et qui, après avoir, pendant quatorze siècles, résisté à tous les coups de la fortune et du temps, n'avait été abattu que pour faire, ce semble, éclater da-

vantage la prédilection de la Providence à son égard.

Non, elle ne s'éteindra point cette race auguste, nécessaire au repos de l'Europe autant qu'à notre bonheur, à laquelle le ciel a donné un rejeton miraculeux, comme un nouveau gage de son éternelle alliance avec elle.

Non, elle ne mourra point cette église gallicane, illustre entre toutes les églises, belle au jour de sa prospérité, plus belle encore aux jours de ses malheurs ; elle triomphera des insultes présentes comme des fureurs passées de ses ennemis, de la plume des sophistes comme du fer des bourreaux. Puisse le sang de ses pontifes et de ses prêtres versé pour la foi, être comme la semence de pontifes et de prêtres nouveaux; puisse-t-elle, joignant l'éclat de la science à celui des vertus, sauver les bonnes mœurs et assurer le triomphe des bonnes doctrines pour le bonheur du temps et de l'éternité !

DE LA PROPAGATION

DES

LIVRES IRRÉLIGIEUX,

DEPUIS LA RESTAURATION (1).

Premier Article.

Lorsque, vers le milieu du dernier siècle, une secte impie et séditieuse, née du protestantisme, osa tirer toutes les conséquences du principe de la souveraineté de l'homme, proclamé par les réformateurs du seizième siècle; que, timide jusqu'alors et comprimée par la crainte des lois, elle devint au-

(1) Extrait du *Mémorial catholique*, ouvrage périodique qui paraît le 15 de chaque mois. Le prix de la souscription est de 15 fr. par an. On s'abonne à Paris, rue Cassette, n°. 35, ou au bureau de la *Bibliothèque Catholique*, rue Garancière, n°. 10.

dacieuse par l'impunité ; que, se sentant forte de toute la faiblesse des gouvernemens, elle ne craignit plus de conspirer au grand jour et d'annoncer hautement des projets qui ne tendaient à rien moins qu'à la destruction de toute autorité ; lorsqu'une raison insolente put examiner librement, discuter, nier tous les dogmes, tous les devoirs, tous les droits qui semblaient avoir une base sacrée dans le consentement des âges, témoins de l'audace des novateurs et de la coupable tolérance des dépositaires du pouvoir, tous les bons esprits prévirent et prophétisèrent les malheurs qui devaient fondre sur la société. Ils comprirent que ce débordement de livres corrupteurs qui infectaient toutes les conditions, tous les rangs, depuis les marches du trône jusqu'à la chaumière, et auquel on n'opposait que des barrières impuissantes, finirait par entraîner tout, les institutions, les lois, les mœurs; que la raison souveraine de l'homme, que toutes ses passions violentes, que tous ses penchans abjects répondraient à l'appel de la philosophie ; qu'après avoir appris à haïr le joug des lois, le

peuple essaierait de le briser; qu'après avoir admiré tant de plans de régénération politique et religieuse, il voudrait les réaliser; qu'enfin une génération *pensante*, qui proclamait des principes, serait nécessairement suivie d'une génération *agissante*, qui tirerait les conséquences, et qu'ainsi toutes ces *lumières* que les philosophes étaient venus apporter au monde éclaireraient les ruines de l'ordre social.

« Eh quoi! s'écriaient les évêques de » France dans un mémoire présenté au » Roi le 6 mai 1770, pour ne pas arrê- » ter les progrès heureux de l'esprit hu- » main, faut-il donc lui permettre de » tout détruire? Ne pourra-t-il être libre » que lorsqu'il n'y aura plus rien de sa- » cré pour lui? Cette liberté effrénée de » rendre publics les délires d'une ima- » gination égarée, loin d'être nécessaire » au développement de l'esprit humain, » ne peut que le retarder, par les écarts » où elle le jette, par les folles illusions » dont elle l'enivre, et par les troubles » divers dont elle remplit les états. C'est » cette fatale liberté qui a introduit chez » les insulaires nos voisins cette multi- » tude confuse de sectes, d'opinions et

» de partis, cet esprit d'indépendance » et de rébellion qui y a tant de fois » ébranlé ou ensanglanté le trône. Cette » liberté produirait peut-être parmi nous » des effets encore plus funestes; elle » trouverait dans l'inconstance de la na» tion, dans son activité, dans son » amour pour les nouveautés, dans son » ardeur impétueuse et inconsidérée, » des moyens de plus pour y faire naître » les plus *étranges révolutions* et la pré» cipiter dans *toutes les horreurs de l'a-* » *narchie.* »

Les réclamations du clergé ne furent point écoutées. « Les oreilles des mi» nistres, dit un de nos historiens, » étaient fermées aux conseils comme » aux reproches; ils laissaient tranquil» lement saper le trône et l'autel. Indif» férens ou séduits eux-mêmes, ils » aveuglaient le monarque sur ses vrais » intérêts; ils taxaient les craintes du » clergé de France de frayeurs pusilla» nimes (1). » Le symptôme le plus effrayant de la décadence des états, et le

(1) *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique du dix-huitième siècle*, tom. III, pag. 5.4, 2e. édition.

signe le plus infaillible de leur ruine prochaine, c'est l'imprévoyance des hommes qui ont reçu d'en haut, avec le pouvoir, la mission de faire respecter les vérités qui sont le fondement de l'ordre social.

L'événement ne tarda pas de justifier les prédictions et les alarmes du clergé de France. Vingt ans s'écoulèrent à peine, et le trône antique de nos rois, que des ministres faibles n'avaient pas su défendre, disparut dans l'abîme que l'impiété creusait depuis un demi-siècle. Frédéric disait que s'il voulait punir une province, il la ferait gouverner par des philosophes : il révélait sans le savoir le secret du châtiment que Dieu réservait à la France. La religion et la royauté semblèrent un moment se retirer dans le ciel ; Dieu ne fut plus représenté sur la terre. Alors, sur un échafaud teint du sang des prêtres et des rois, l'impiété proclama *le règne de la Raison.* Il n'est pas nécessaire de retracer ici l'histoire de ce règne, faite pour épouvanter et pour instruire à jamais les nations et les rois.

C'est en vain que la philosophie, honteuse de ses propres excès, désa-

voue aujourd'hui tant de folies, tant d'attentats sans exemple dans les annales de l'univers. Pour l'absoudre des crimes et des malheurs de la France, il faudrait oublier que la révolution française a eu un caractère particulier; qu'elle a été l'œuvre d'une raison en délire autant que de toutes les passions déchaînées; que les proconsuls sanguinaires, que leurs satellites qui parcouraient les provinces n'étaient que les agens des assemblées législatives, dont ils exécutaient les décrets. Cela est si vrai, que, lorsque l'on veut justifier ces hommes qui servirent d'instrumens à tant de crimes, on nous dit tous les jours : Ils ne faisaient qu'exécuter les lois. Or quel génie dictait à toutes ces assemblées d'épouvantable mémoire tant de lois qui couvrirent la France de ruines, qui l'inondèrent de sang ? Quels livres étaient cités sans cesse à la tribune, quels principes étaient invoqués? Lisez les délibérations des assemblées révolutionnaires, lisez les considérans de leurs décrets : tous ont été portés au nom de la philosophie, tous se trouvent justifiés par les maximes proclamées dans les livres impies; il n'en est

pas un seul qui ne soit la conséquence d'un principe ou l'accomplissement d'un vœu exprimé par les sophistes du dix huitième siècle. Marquées du sceau de la philosophie, faites par ses disciples, les lois de la révolution sont donc toutes son ouvrage ; à elle seule appartient l'horreur qu'inspireront à jamais tous les crimes commis en vertu de cette législation barbare et athée.

Buonaparte comprit si bien que la révolution n'était pas autre chose que l'impiété, qu'il crut devoir enchaîner l'impiété avant de se rendre maître de la révolution. Il ordonna à la philosophie de respecter les autels qu'il venait de relever, et le trône qu'il s'était formé des débris de la république et de la monarchie. La philosophie obéit; elle trembla et se tut devant Buonaparte. Cet homme connaissait très-bien le caractère d'une secte essentiellement ennemie de toute autorité; il disait «qu'il ne se sentait pas assez fort pour » gouverner un peuple qui lirait Vol- » taire et Rousseau. »

Les ministères qui ont gouverné la France depuis la chute de Buonaparte ont jugé que l'autorité de nos rois ré-

sisterait à une épreuve à laquelle ce despote n'aurait pas voulu soumettre la sienne. On nous dit qu'il y a une grande force dans la légitimité, soit; mais il me semble aussi qu'on se l'exagère. Après tout, si l'impiété continue à semer la sédition et l'anarchie dans le cœur des générations qui s'élèvent, lorsque ces germes auront porté leurs fruits, le roi très-chrétien n'aura pas, pour comprimer des peuples révoltés, un bras de fer comme Buonaparte, et il ne pourra pas retrancher son trône, assiégé par la révolution, derrière douze cent mille baïonnettes.

Chose étrange! le règne d'un fils de saint Louis a affranchi l'impiété, condamnée au silence sous Buonaparte. Devenue hautaine, menaçante, à mesure que le gouvernement s'est montré plus faible elle s'est autorisée impudemment de la loi fondamentale de l'Etat; elle a prétendu y lire ce qu'un roi très-chrétien n'a pas voulu, n'a pas pu y mettre, le droit d'ébranler toutes les vérités qui sont à-la-fois le fondement de l'Etat et de la religion. Cependant le pouvoir a reculé devant ces prétentions insolentes, et depuis dix

ans une scandaleuse impunité a consacré en France, sous le nom de liberté de la presse, une licence qui a passé toutes les bornes. Tous les écrits séditieux et impies des sophistes du dernier siècle, tous les livres qui ont fait la révolution, reproduits sous toutes les formes, mis à la portée de toutes les fortunes, sont plus répandus aujourd'hui qu'à l'époque même où la révolution éclata. Il n'est pas d'ouvrage si obscène, si sacrilége, qui ait éveillé le sommeil des lois ; et l'athéisme lui-même, professé ouvertement dans une foule de livres dont les éditeurs n'ont pas même été traduits devant les tribunaux, semble être rangé aujourd'hui parmi les opinions que les Français sont libres de publier, et sur lesquelles la *Charte* étend une égale protection. Où sommes-nous et où nous mène une audace encouragée par une si déplorable tolérance? Qu'on s'explique; quel motif a-t-on de croire que les mêmes causes n'ameneront pas les mêmes effets? De bonne foi, pouvons-nous espérer que cette nouvelle monarchie, que l'on a refaite avec des

ruines, que nous avons vue tomber, se relever, et qui a été restaurée déjà deux fois dans l'espace de dix ans; qui, formée de tant d'élémens qui se repoussent et que le temps n'a pas encore unis et cimentés, ne semble demeurer debout que comme par miracle, sur un sol mouvant et ébranlé par la révolution, tiendra long-temps contre le choc de tous les principes destructeurs qui renversèrent, il y a trente ans, un trône et des institutions de quatorze siècles ?

Au reste, si le pouvoir n'a rien fait encore pour prévenir les nouveaux désastres que ne peut manquer d'entraîner le débordement de tous les livres corrupteurs qui détruisirent la monarchie une première fois, ce n'est pas faute d'avoir été averti. On n'a pas oublié les énergiques réclamations d'un pontife dont l'Eglise pleure la perte récente, et dont l'âme, fatiguée de soixante ans de combats contre l'impiété, retrouvait encore toute sa vigueur chaque fois qu'il s'agissait de défendre la cause abandonnée de la religion. Les instructions pastorales de

M. l'évêque de Troyes, contre les mauvais livres, resteront comme un modèle de zèle et d'éloquence; Dieu veuille qu'elles ne survivent pas à la monarchie, comme un monument destiné à absoudre l'épiscopat français, et à accuser des ministres coupables ou imprévoyans au tribunal de la postérité! Il y aurait de l'injustice à ne pas rappeler ici que le même désordre excita le zèle d'un autre auteur chrétien, dont il sera peut-être utile de citer les paroles.

« Il est un mal, » disait M. l'évêque d'Hermopolis, il y a cinq ans, dans une de ses conférences prêchées dans l'église de Saint-Sulpice, « il est un mal, qui, » après avoir désolé les générations pré» sentes, peut amener la ruine entière » des générations à venir; un mal qui, » s'étant répandu de la capitale dans les » provinces, comme une contagion, a » fini par infecter les campagnes non » moins que les cités, les conditions » obscures non moins que les plus éle» vées; qui, par son étendue et sa pro» fondeur, paraît incurable, et dont il » faut pourtant chercher le remède, soit » pour l'extirper, soit du moins pour en

» affaiblir les ravages, si l'on ne veut pas » que tout périsse, les mœurs, les lois, » les institutions, la monarchie : je veux » parler de la circulation toujours crois- » sante d'une multitude de livres contre » la religion (1).....

» Aujourd'hui, ajoutait-il, telle est la » licence des esprits, que mon zèle pa- » raîtra peut-être avoir quelque chose » d'étrange, ou du moins de bien éloi- » gné de la tolérance illimitée dont se » glorifie le siècle présent. Que d'illu- » sions n'ai-je pas à dissiper !.. Je l'a- » voue, en m'élevant contre les livres » irréligieux, j'ai la triste certitude que » ma voix ne sera qu'une barrière bien » impuissante contre ce torrent dévasta- » teur; et que peuvent tous mes efforts » pour briser les plumes impies et les » presses qui leur servent de complices ? » N'importe; il ne faut pas que la reli- » gion se taise devant l'audacieuse im- » piété, et que l'orateur évangélique » recule devant le sophiste bel esprit. »

Cependant, comme tous nos législateurs, tous nos hommes d'état ne

(1) *Défense du Christianisme*, tom. IV ; *Conférence sur les livres irréligieux.*

pensent pas sans doute que les doctrines impies n'ont tué une première fois le corps social, que parce qu'elles ne lui furent pas administrées à d'assez fortes doses, et que, pour lui rendre aujourd'hui une santé parfaite, il n'y a qu'à lui laisser avaler tous les jours de nouveaux poisons, qui neutraliseront l'effet de ceux qu'il porte dans son sein, nous croyons faire une chose utile en les mettant à même d'apprécier les maux qu'a faits à la monarchie, depuis six ans, l'audace de l'impiété.

Beaucoup d'honnêtes gens n'ont vu qu'une exagération déplacée dans une expression employée par un de nos collaborateurs, *la révolution aidée de la restauration*. Eh bien! la vérité effrayante que ce mot exprime, nous allons la mettre à la portée des esprits les plus positifs; nous la démontrerons par des calculs que tout le monde peut vérifier, en se donnant la peine de feuilleter les registres de la librairie. Nous présenterons dans une suite de tableaux les nombreuses réimpressions qui ont été faites, depuis 1817 jusqu'en 1825, des productions les plus révolutionnaires

ou les plus irréligieuses de l'impiété moderne : le lecteur pourra comme suivre des yeux les progrès d'une contagion que M. l'évêque d'Hermopolis regardait il y a cinq ans comme *incurable*, et qui n'a cessé depuis d'étendre ses ravages, qui bientôt aura dévoré la société toute entière. Nous avons cru devoir faire suivre ces tableaux de quelques observations nécessaires à une partie du public qui a le bonheur de ne pas lire et d'ignorer tout ce que renferment ces livres impies ; et pour qu'on ne nous accuse pas de rien exagérer, c'est par ces citations que nous mettrons nos lecteurs à même de juger de ces ouvrages.

Résultera-t-il quelque bien d'un travail qu'il est étrange que le gouvernement n'ait pas ordonné lui-même? nous n'osons guère l'espérer. Des chiffres, qui ne peuvent servir qu'à calculer la situation morale de la France, fixeront-ils seulement l'attention de tant d'hommes d'état, pour qui la société toute entière est renfermée dans les chiffres du budget ; qui trouvent que tout est bien, pourvu que le crédit public prospère

et que les impôts soient payés avec exactitude; qui ne conçoivent pas qu'on puisse craindre pour l'avenir d'une société dont les destinées sont cotées à la bourse au dessus du pair!...

ÉDITIONS DE VOLTAIRE ET DE ROUSSEAU,

Publiées à Paris, depuis et compris le mois de février 1817, jusqu'au 31 décembre 1824.

NOMS DES ÉDITEURS.	DATES de la PREMIÈRE LIVRAIS.	DATES de la SECONDE LIVRAISON.	NOMBRE des exempl. de l'édit.	NOMBRE DES VOLUMES de l'exemplaire.	NOMBRE TOTAL DES VOLUMES de l'édition.
VOLTAIRE.					
Desoer.	8 fév. 1817.	1er. oct. 1818.	3,000	26 vol. in-8°.	78,000
Plancher.	21 mars.	17 avr. 1820.	2,000	44 vol. in-12.	88,000
Ve. Perroneau.	18 avril.	9 nov. 1822.	3,000	56 vol. in-12.	168,000
Lefèvre et Deterville.	1er. juillet.	14 nov. 1818.	2,000	41 vol. in-8°.	82,000
Lequien.	15 juin 1820.	Non termin.	2,500	70 vol. in-8°.	175,000
Thomine et Fortic.	21 juin.	30 oct. 1822.	3,000	60 vol. in-18.	180,000
Renouard.	25 décem.	14 févr. 1823.	1,500	66 vol. in-8°.	99,000
Touquet. { édition des chaumières. }	21 septem.	30 déc. 1820.	5,000	15 vol. in-12.	75,000
Touquet. { édition de la grande et moyenne propr. }	8 fév. 1821.	Non termin.	3,000	{ 67 vol. in-12. au lieu de 75. }	201,000

Esneaux.	15 novem.	12 oct. 1824.	3,000	65 vol. in-8°.	195,000
Dupont.	14janv.1823.	Non termin,	2,600	70 vol. in-8°.	182,000
Dalibon.	20 juil. 1824.	*idem.*	1,000	75 vol. in 8°.	75,000
		Total...	21,600		1,598,000
		J.-J. ROUSSEAU.			
Belin.	28mars 1817.	2 déc. 1817.	1,500	8 vol. in-8°.	12,000
Lefèvre et Déterville.	24 juillet.	22 juin 1818.	1,500	18 vol. in-8°.	27,000
Ledoux et Tanré.	15 oct. 1818.	19 juin 1819.	3,000	20 vol. in-18.	60,000
Ve. Perroneau et Guillaume.	17 octobre.	1 juillet 820.	2,000	22 vol. in-12.	44,000
Lefèvre.	15 juil. 1819.	9 septem.	1,000	22 vol. in-8°.	22,000
Lequien.	31 oct. 1820.	22mars 1823.	1,500	20 vol. in-8°.	50,000
Touquet.	22 décem.	12 déc. 1821.	3,000	12 vol. in-12.	36,000
Thomine et Fortic.	6 avril 1824	4mars 1824.	2,000	25 vol. in-18.	50 000
Desoër.	30 août.	21 novem.	3,000	21 vol. in 18.	63.000
Lequien.	1er. juil. 1823.	Non termin.	1,500	21 vol. in-8°.	51,000
Musset-Pathay.	1er. septem.	7 déc. 1824.	2.000	22 vol. in-8°.	44.000
Garnery.	15mars 1824.	Non termin.	,500	24 vol in-12.	36,000
Dalibon.	24 juillet.	*idem.*	1,000	25 vol. in 8°.	25,000
		Total....	24,500		480,500

Ouvrages détachés de Voltaire et de Rousseau, publiés de février 1817 au 31 décembre 1824.

AUTEURS.	ÉDITEURS.	TITRES DES OUVRAGES.	exem.	Vol.
Voltaire.	Bossange.	Philosophie, vol. in-18 (en espagnol).	2,000	2,000
Id.	F. Didot.	Dial. et entr. philos., 2 vol. in-18.	1,500	3,000
Rousseau.	Persan.	Profession de foi du vicaire savoy., in-12.	1,500	1,500
Id.	Beaume.	Émile (en espagaol), 3 vol. in-12.	3,000	9,000
Id.	Ve. Dabo.	Id., 3 vol. in-12.	2,000	6,000
Id.	Chassaignon.	Id., 4 vol. in-32.	2,000	8,000
Id.	Tournachon.	Id., 5 vol. in-18 (en espagnol).	2,500	12,500
Id.	Mesnard et Desenne.	Id., 5 vol. in-18.	1,500	7,500
Id.	Maccarty.	Id., 6 vol. in-18.	1,500	9,000
Id.	Caille et Ravier.	Contrat social, in-18.	1,000	1,000
Id.	Bossange frères.	Id., in-18 (en espagnol).	2,000	2,000
Id.	Cormon de Lyon.	Id., in-18 (id.)	1,500	1,500
Id.	Bataille et Bousquet.	Id., in-18.	1,000	1,900
Id.	Geoffrès.	Id., in-12.	3,000	3,000
Id.	Chassaignon.	Id., in-18.	4,000	4,000
Id.	Brissot-Thivars.	Id., in-18.	1,000	1,000
Id.	Mesnard et Desenne.	Id., in-18.	1,500	1,500
Id.	H. Saint Simon.	Id., in-8°.	1,500	1,500
Id.	Ve. Lepetit.	OEuvres politiques, 4 vol. in-18.	1.500	6,000
		TOTAL......	35,500	81,000

Œuvres de Voltaire. Louis XVI, captif dans la prison du Temple, dans le lieu même qui avait été comme le berceau de la philosophie du dix-huitième siècle, disait, à la vue des portraits de Voltaire et de Rousseau : « Ces deux » hommes ont perdu la France ; » vérité trop évidente pour qu'elle puisse être obscurcie par les écrivains d'un parti qui a ses raisons aujourd'hui pour la nier. Toujours le simple bon sens répondra à leurs sophismes, qu'il n'y a pas d'effet sans cause dans le monde moral, pas plus que dans le monde physique ; que la ruine des empires n'est jamais un accident, et que les doctrines seules, en agitant l'esprit des peuples, ébranlent les sociétés, de même que les vents, en soulevant les flots, bouleversent les mers. Or, tout homme qui a réfléchi sur l'ascendant incroyable que Voltaire et Rousseau exercèrent sur leur siècle, verra dans les écrits de ces deux philosophes la première cause de ce mouvement général qui, en entraînant les peuples dans l'abîme de l'impiété, devait les précipiter dans l'abîme des révolutions.

« *Voltaire*, disaient ses disciples en

» 1790, *n'a pas vu tout ce qu'il faisait,*
» *mais il a fait tout ce que nous voyons.*
» Le premier auteur de cette grande
» révolution qui étonne l'Europe, et qui
» répand l'espérance chez les peuples
» et l'inquiétude dans les cours, c'est
» sans contredit VOLTAIRE. C'est lui
» qui, le premier, a fait tomber la
» plus formidable barrière du despo-
» tisme, le pouvoir religieux et sacer-
» dotal. *S'il n'eût pas brisé le joug des*
» *prêtres, jamais on n'eût brisé le joug des*
» *tyrans!* L'un et l'autre se tenaient si
» étroitement, que, le premier une fois
» secoué, le second devait l'être bientôt
» après. *C'est la pensée des sages qui*
» *prépare les révolutions, c'est le bras du*
» *peuple qui les exécute.* »

(*Mercure de France*, 7 août 1790.)

« Voltaire, » disait encore le citoyen Gossin, dans un rapport fait à la Convention, le 30 mai 1791, au nom du comité de Constitution, « Voltaire a
» *terrassé le fanastime,* dénoncé les er-
» reurs jusqu'alors idolâtrées de nos an-
» tiques institutions; il a déchiré le voile
» qui couvrait toutes les tyrannies; il
» avait dit avant la constitution fran-

»çaise : *Qui sert bien son pays n'a pas* »*besoin d'ayeux*. Les serfs du mont Jura »l'avaient vu ébranler l'arbre antique »que vous avez déraciné... La nation a »reçu l'outrage fait à ce grand homme, »la nation le réparera ; et les Français »devenus libres décerneront au *libéra-* »*teur de la pensée* l'honneur qu'a reçu »d'eux un des fondateurs de sa liberté... » Et sur ce rapport, la Convention, considérant tous les titres de Marie Arouet Voltaire à la reconnaissance de la nation, décréta la translation solennelle de ses cendres dans le temple destiné à recevoir les restes des grands hommes.

Pendant tout le règne de Buonaparte, il n'avait pas été fait une seule édition de Voltaire ; le public oubliait les œuvres volumineuses du patriarche de la philosophie, confondues dans la poussière des bibliothèques, parmi tant d'autres œuvres philosophiques, de même que son tombeau, caché dans les caveaux du Panthéon, parmi les tombeaux de tant d'autres grands hommes. Voltaire était passé de mode, et le culte de cette idole du dix-huitième siècle diminuait de jour en jour : tant il est vrai qu'un gouver-

nement fort entraîne toujours l'opinion publique. En 1814, il restait trois cents exemplaires des œuvres de Voltaire de l'édition de Kehl, qui furent vendus successivement avec perte par plusieurs libraires, comme un fonds de magasin d'une défaite difficile.

Le génie de Voltaire fut donc, pendant quinze ans, courbé, ainsi que le génie de la révolution, sous l'épée de Buonaparte. On les vit se relever ensemble, dès que la restauration eut brisé cette épée. Ici nous sera-t-il permis de trouver étrange que les ministres du roi très-chrétien se soient montrés plus tolérants envers l'impiété, plus indifférents aux intérêts de la religion que la police de Buonaparte? Et par quelle fatalité se fait-il que la légitimité, qui a emprunté tant de choses de l'usurpation, n'ait pas adopté sa politique prévoyante et ses mesures sévères contre les livres impies?

Mais, si le pouvoir n'a pas compris les intérêts de l'ordre social, la révolution a parfaitement entendu les siens; et les coupables espérances qu'elle fonde sur la propagation des écrits philosophiques devraient suffire pour ou-

vrir les yeux du gouvernement sur les périls qui menacent la monarchie. Depuis dix ans que la restauration a ouvert pour l'impiété l'ère de la licence, les livres irréligieux ont été multipliés plus qu'ils ne le furent dans tout le dernier siècle. Il n'existait en 1814 que quatre éditions complètes de Voltaire; il en a été imprimé douze de 1817 à 1824; quatorze ou quinze se publient dans ce moment : telle est la proportion dans laquelle l'impunité accroît l'audace de la révolution, d'année en année.

On demandera peut-être où et comment ont pu s'écouler, dans un espace de temps si court, tant d'éditions qui présentent une masse si effrayante de volumes impies? Pour répondre à cette question, il faudrait d'abord savoir pour combien Voltaire figure dans le budget annuel de ce gouvernement occulte, qui lève des impôts, qui recrute des soldats, qui se fortifie dans l'ombre, et qui attend le jour où, sortant de dessous terre, il n'aura qu'à souffler pour renverser un trône qu'on laisse miner dans ses fondemens. De plus, rien n'a été oublié de la part des éditeurs; et après les progrès merveilleux de l'industrie

dans ce siècle, on est forcé d'admirer encore l'art avec lequel les nombreuses réimpressions de Voltaire ont été calculées pour toutes les fortunes, pour tous les goûts. Il a été fait des éditions de luxe et des éditions économiques ; nous avons des *Voltaire* de tous les formats et de tous les prix ; des *Voltaires compacts*, des *Voltaires Elzévirs*, les *Voltaire* de la *grande*, de la *moyenne* et de la *petite propriété*, le *Voltaire des chaumières*.

Ici nous croyons devoir citer deux faits dignes d'attention : le premier, qui est assez connu, c'est que, dans un très-grand nombre d'ateliers de la capitale, les ouvriers se cotisaient toutes les semaines pour acheter et lire en commun le volume de Voltaire de la *petite propriété*, que le colonel *Touquet* publiait chaque dimanche, en mépris du jour du Seigneur; le second, dont nous garantissons la vérité aux familles chrétiennes, dont la confiance est indignement trompée, c'est que dernièrement, *le Constitutionnel* ayant annoncé le Voltaire en deux volumes, comme une entreprise faite principalement dans l'intérêt des jeunes gens des colléges,

qui pourraient désormais porter les *œuvres complètes de Voltaire* sous le bras, en allant à la promenade, de même que les séminaristes portent *leur bréviaire*, cinquante jeunes impies qui appartiennent à une maison d'éducation de Paris, que nous ne nommerons pas, accueillirent cette idée avec tant de transport, qu'ils s'empressèrent tous de souscrire.

Une observation que nous ne devons pas omettre, et qui montre dans quel esprit de perversité ont été faites toutes les nouvelles éditions de Voltaire, c'est qu'elles renferment plusieurs pièces rejetées de toutes les anciennes éditions, entre autres, des vers si grossièrement obscènes, que les éditeurs de Kehl avaient jugé que les lecteurs pourraient en être révoltés, même après avoir lu *la Pucelle* et le prétendu *testament de Meslier*, dans lequel ce curé, de la création de Voltaire, demande pardon, en mourant, à ses paroissiens de les avoir trompés toute sa vie, leur déclare et cherche à prouver que la religion qu'il leur a prêchée n'est qu'*imposture, fanatisme* et *superstition*.

Ce n'est pas tout : comme Voltaire a

tant écrit, que toutes les classes de lecteurs ne peuvent pas se procurer ses œuvres complètes, quoi qu'on fasse pour en réduire le format ou pour en diminuer le prix, les éditeurs ont eu soin de détacher d'une collection trop volumineuse tout ce qui leur a paru le plus propre à atteindre le but qu'ils se proposent. Ainsi ils ont publié séparément : 1°. la *Philosophie de Voltaire*, recueil des pièces les plus impies de cet écrivain, qui *a été traduit en espagnol*, et répandu à un très-grand nombre d'exemplaires par les révolutionnaires d'Espagne, qui savent aussi combien la philosophie de Voltaire peut aider puissamment à renverser un trône; 2° *les dialogues et entretiens philosophiques*, le livre le plus affreux peut-être sorti de la plume de Voltaire; l'ancien et le nouveau Testament, Jésus-Christ, les papes, le clergé, les sacremens, les mystères, tout revient dans ces dialogues, et tout est traîné dans la boue; et l'auteur tire cette conclusion, nous copions ses propres paroles : « Que la » religion chrétienne surpasse en dé» mence les fables du paganisme; qu'il » faut la détruire comme on a détruit

» l'astrologie judiciaire, la magie, la ba-
» guette divinatoire, etc. ; que l'histoire
» de l'église est une suite continuelle de
» querelles, d'impostures, de vexations,
» de fourberies, de rapines et de meur-
» tres ; que l'abus est dans la chose, et
» qu'il faut couper par la racine un arbre
» qui a toujours porté des poisons..... »

Œuvres de Rousseau. Douze éditions des *œuvres complètes de Rousseau*, sept éditions de l'*Emile, dont deux en espagnol*, une édition particulière de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, dix éditions du *Contrat social*, dont deux encore dans la langue et à l'usage du peuple espagnol, prouvent que la révolution ne juge pas Rousseau moins propre que Voltaire à servir ses projets.

Rousseau est en effet, peut-être, de tous les philosophes du dernier siècle, celui qui a porté le coup le plus fatal à la monarchie, en persuadant au peuple que c'est en lui que la nature avait placé la souveraineté, et que partout il était opprimé par le despotisme ; que, comme il était le plus fort, il n'avait qu'à vouloir pour recouvrer son indépendance ; que pour reconquérir ce

premier de tous les biens, tout lui était permis; qu'il n'y avait aucune loi qui ne dût fléchir devant la volonté générale, « le peuple étant la seule autorité, » dit Rousseau, qui n'a pas besoin de » raison pour valider ses actes. »

Le principe révolutionnaire que *l'insurrection est le plus saint des devoirs* n'est qu'une traduction énergique et concise de ce passage du *Contrat social*, liv. I, chap. I : « L'homme est né libre, » et partout il est dans les fers. Tant » qu'un peuple est contraint d'obéir et » qu'il obéit, il fait bien ; sitôt qu'il peut » secouer le joug et qu'il le secoue, il » fait mieux. »

L'abolition de la noblesse et la proscription des nobles, la violation de la propriété, avaient été préparées par le discours sur *l'Inégalité des conditions ;* il n'est pas un mot, dans la Déclaration des Droits de l'Homme, qui ne se trouve dans les écrits du citoyen de Genève.

Rousseau avait dit, *Contrat social*, liv. IV, chap. VIII : « On doit tolérer » toutes les religions qui tolèrent les » autres : mais quiconque ose dire : Hors » de l'église point de salut, doit être » chassé de l'état. » Et la révolution qui

a toléré, professé même successivement toutes les erreurs, jusques et y compris l'athéisme, a porté contre la religion seule véritable des édits de proscription et de mort dignes de Néron et de Dioclétien.

Ainsi la révolution toute entière, avec ses actes destructeurs et ses lois de sang, semble être sortie des écrits de Rousseau. Il y aurait un commentaire très-complet et fort curieux à faire des œuvres de ce philosophe avec les discours des législateurs de 89, des constitutionnels de 91, des républicains de 92, et des niveleurs de 93. Mallet Dupan rapporte, dans son *Mercure britannique*, qu'il rencontra Marat en 89, lisant dans les promenades publiques et expliquant le *Contrat social* à une foule de révolutionnaires qui l'entouraient.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici une triste réflexion. De nos jours la religion, qui explique seule aux hommes le devoir d'obéir, en faisant dériver de Dieu le droit de commander, est bannie de la plupart de nos écoles, et les idées d'anarchie et d'indépendance semblent naître et se développer dans le premier âge de la vie, comme

les fruits naturels d'une impiété précoce. Des écoliers de quinze ans discutent des droits et des devoirs avec une maturité de raison qui étonne; ils savent que l'homme est né libre, qu'il n'est obligé de plier sous des institutions qui l'oppriment que tant qu'il n'a pas la force de les briser : ils appliquent de temps à autre ces principes, et par les révoltes qui troublent les colléges, ils font comme un *essai* de la révolution qu'ils se croient appelés à opérer un jour dans la société. Qui ne tremblerait pour l'avenir en songeant à l'effet que doit produire sur une jeunesse ainsi disposée la métaphysique séditieuse et l'éloquence entraînante de Rousseau ?

Il y a, en vérité, dans l'aveuglement des hommes qui ont gouverné la France depuis dix ans, quelque chose d'inexplicable. Que les ministres de Louis XV et de Louis XVI n'aient vu dans Voltaire que l'écrivain le plus spirituel de son siècle, qui amusait sans péril une nation frivole; dans Rousseau, qu'un philosophe dont les plans imaginaires ne seraient pas plus réalisés que la république de Platon, cela ce conçoit; des plaisanteries ne paraissaient pas devoir

renverser le trône de Charlemagne et de St.-Louis, et on pouvait croire que la nation française n'abandonnerait pas pour le *Contrat social* une constitution que protégeaient les souvenirs de quatorze siècles. Mais après que la révolution a prouvé qu'une nation à qui l'on permet de rire de tout, finit par tout détruire; qu'il y a dans le peuple une logique terrible, et que son bras ne s'arrête que lorsqu'il a réalisé toutes les conséquences des principes qui ont égaré sa raison, quelle excuse peut justifier les ministres de Louis XVIII et de Charles X, qui ont permis que les générations naissantes s'empoisonnassent aux mêmes sources où leurs pères ont puisé la mort?

Editions des ouvrages des principaux écrivains irréligieux du 18e. siècle, publiées à Paris, depuis et compris le mois de février 1817, jusqu'au 31 décembre 1824.

AUTEURS.	ÉDITEURS.	TITRES DES OUVRAGES.	Exem.	Vol.
Helvétius.	Ve. Lepetit.	OEuvres complètes, 5 vol. in 8.	2,000	6 000
Id.	Dupont.	De l'Esprit, 2 vol. in-18.	2 000	4.000
Diderot.	Belin.	OEuvres complètes, 12 vol. in-8.	1,200	14,400
Id.	Brière.	Id., 20 vol. in-8.	1,500	30.000
Id.	C. Taillard.	La Religieuse, in-18.	3,000	3,000
Id.	André de Coulomm.	Id., in 12.	1,000	1,000
Id.	C. Taillard.	Jacques le fataliste, in-18.	1,000	1,000
Raynal.	Didot jeune.	Histoire philos., 10 vol. in-8.	1,500	15,000
Id.	Polantru.	Des peupl. et des gouver., in-18.	1 000	1,000
St.-Lambert.	Pélafol.	OEuvres complètes, 2 vol. in-18.	1,000	2,000
Id.	Mesnard et Desenne.	Id., 2 vol. in-18.	1,500	3,000
Condorcet.	Masson.	Des progr. de l'esp. hum., in 8.	1,500	1,500
Id.	Fain.	Id., in-18.	2,000	2,000
Id.	C. Chantpie.	Id., in-18.	2 000	2,000
Id.	Bossànge.	Id., in-18 (en espagnol).	2,000	2.000
D'Holbach.	Lemonnier.	Syst. de la nature, 2 vol. in-8.	1 000	2,000
Id.	Ledoux.	Id., 2 vol. in 8.	1,500	3,000
Id.	Domère.	Id., 4 vol. in-18.	1,500	6,000
Id.	Bossange.	Id. 4 vol. in-18 (en espagnol).	1,000	4,000
[illegible]	[illegible]	Système social, 2 vol. in-18.	1 000	2,00[illegible]

Id.	Niogret.	Essais sur les préjugés, in-18.	2,000	2,000
Id.	Bossange.	La contag. sacr., 2 vol. in-18 (esp).	1,000	2,000
Dupuis.	Auguis.	Origine des cultes, 7 vol. in-8.	1 000	7,000
Id.	Bossange.	Abrégé de l'orig. des cultes, in-8.	1,500	1,500
Id.	Id.	Id., in-8.	1,500	1,500
Id.	Lécrivain.	Id., in-18.	2.000	2,000
Id.	Chassériau.	Id., in-18.	3,000	3,000
Id.	Moreau.	Id., in-18.	2,000	2,000
Id.	Tastu.	Id., in-18.	2,000	2,000
Id.	Bossange.	Id. (en espag.) 2 vol. in-18.	2 000	4,000
Volney.	Ve. Courcier.	Les Ruines, 5e. édition, in 8.	1,000	1,000
Id.	Id.	Id. (en espag.), in-12.	1,000	1,000
Id.	Beaudouin.	Id., 7e. édition, in-18.	2.000	2,000
Id.	Cellot.	Id. (en anglais), in-18.	1,500	1,500
Id.	Id.	Id., in-18, 9e. édit.	3,000	3,000
Id.	Id.	Id., in 18, 10e. édit.	3,000	3,000
Id.	F. Didot.	Id., in-18, 11e. édit.	1,000	1 000
Id.	Id.	Id., in-18, 12e. édit.	1,000	1,000
Id.	Cellot.	Id., in 12, 13e. édit.	6 000	6,000
Id.	Migneret.	Id., in-18, 14e. édit.	3,000	3,000
Id.	Bossange.	OEuvres complètes, 7 vol. in-8.	1,000	7,000
Destutt-Tracy.	Courcier.	Elémens d'ideologie, in-8.	1;500	1,000
Id.	Id.	Id., in-4.	1,000	1,000
		TOTAL......	75,700	168 500

Suite des éditions des ouvrages des principaux écrivains irréligieux du 18e. siècle, publiées à Paris, depuis et compris le mois de février 1817, jusqu'au 31 décembre 1824.

AUTEURS.	ÉDITEURS.	TITRES DES OUVRAGES.	Exem.	Vol.
		De l'autre part........	75,700	168,500
Destutt Tracy.	Desoër.	Com. sur l'Esprit des lois, in 18.	1,500	1,500
Id.	Bellagarigue de Toul.	Id., in 12 (en espagnol).	1,000	1,000
Id.	Ve. Dabo.	Id., in 18.	3,000	3,000
Id.	Tastu.	Elémens d'idéologie, in 18.	2,000	2,000
Montesquieu.	Didot.	Lettres persannes, 3 vol. in 8.	1,500	4,500
Id.	Mesnard et Desenne.	Id., 2 vol. in 18.	1,500	3,000
Id.	Id.	Id., in 12.	1 000	1,000
Id.	Debure.	Id., 2 vol. in 32.	2,000	4,000
Marmontel.	Mesnard et Desenne.	Bélisaire, in 12.	1,000	1,000
Id.	Lebègue.	Id., in 12.	1,000	1,000
Id.	Smith.	Id. (en portugais.)	1,000	1,000
Id.	Bossange.	Id., in 32.	4,000	4,000
Id.	Tremblay, à Senlis.	Id., in 18.	1,500	1,500
Fréret.	Masson.	Apologis. de la reli. chré. in-12.	2,000	2,000
Id.	Lawal, à Bordeaux.	Id. (en espag.), in 12.	2,000	2,000
Id.	Id.	Id., in 12 (en espagnol.)	1,000	1,000
Id.	Béraud.	Id., in 18.	2,000	2,000
Sieyès.	Guiraudet.	Qu'est-ce ce que le tiers-état? in 8.	1,000	1,000
Th. Payne.	Poulet.	Le sens commun, in 8.	3,000	3.000
			108,700	207,90

Œuvres d'Helvétius. Elles comprennent, 1° *le livre de l'Esprit*, de tous les livres celui qui remplit le moins son titre, puisque l'auteur ne voit partout que la matière; 2° *le livre de l'Homme*. Helvétius ne donne pas d'autre base de la morale que le plus abject égoïsme. L'homme ne diffère de l'animal que parce qu'il a des mains, et, comme la brute, il accomplit tous ses devoirs en obéissant à son instinct et à ses besoins. La distinction du juste et de l'injuste n'est qu'un préjugé, le remords qu'une vaine terreur, les rapports-sociaux, l'amitié, l'amour de la patrie et de ses parens, qu'une affaire d'intérêt. Helvétius justifie la haine même d'un enfant envers son père ou sa mère qui s'opposent à ses plaisirs. Les ouvrages d'Helvétius, condamnés par la Sorbonne et par le parlement, firent rougir les philosophes eux-mêmes; et le marquis d'Argens, juge non suspect, ne croyait pas qu'on pût trop s'élever contre « cette » philosophie désastreuse qui, la hache » à la main, le bandeau sur les yeux, » abat, renverse, détruit tout, et n'é» lève rien; qui, dans son délire impie,

» fait son Dieu de la matière, ne distingue l'homme d'avec la brute que » par les doigts, et pour le perfectionner, » le renvoie disputer aux animaux le » gland dans les forêts. » Les nouveaux éditeurs n'en ont pas jugé ainsi, et, à la » tête de l'édition in-18 du livre *de l'Esprit*, on lit cet impudent avis : « Voici » une nouvelle édition d'un livre qui a » été CENSURÉ PAR LA SORBONNE, et CONDAMNÉ PAR LE PARLEMENT. » La Sorbonne n'existe plus pour venger ses censures, mais les cours royales feraient bien peut-être, ne fût-ce que pour l'honneur de la magistrature, de faire respecter les arrêts des parlemens.

ŒUVRES DE DIDEROT. Tour à tour déïste et athée, le plus fanatique, le plus fougueux des impies du dernier siècle, Diderot a mis dans ses déclamations contre Dieu, contre les prêtres, les rois, tant d'emportement, tant de délire, qu'on aurait pu ne voir en lui qu'un fou sans conséquence, si l'expérience n'avait pas appris les conséquences que peuvent entraîner de pareilles folies. Le fanatisme féroce des septembriseurs et des satellites de Ro-

bespierre ne permet pas de rire de ces vers extravagans de Diderot :

Et mes mains ourdiraient les entrailles des prêtres,
A défaut d'un cordon pour étrangler les rois.

Dithyrambe sur la Liberté, composé pour le jour des Rois.

Et la Convention a prouvé aux rois à quoi ils s'exposent en laissant imprimer des maximes telles que celle-ci :

« Quelque autorités que soient les » chefs des nations, ce ne sont toujours » que *des commis des peuples*. Quelque » fou que soit le peuple, il est *toujours* » *le maître*. C'est sa voix qui *élève cer-* » *taines têtes*, et qui les *rabaisse*, ou qui » LES COUPE ! » *Reflexions de Diderot sur un ouvrage intitulé : Représentation des Citoyens de Genève.*

Est-il croyable que des livres où se trouvent écrits à chaque page d'aussi épouvantables principes se vendent impunément depuis la RESTAURATION, et soient affichés partout, et sur la place même où fut dressé l'échafaud de Louis XVI !

Il existe deux romans de Diderot, la *Religieuse* et *Jacques le fataliste*, où

l'impiété la plus effrontée se trouve mêlée à un cynisme si dégoûtant, que l'athée Naigeon, l'ami, le disciple et l'admirateur de Diderot, nous apprend qu'il en fit des reproches à ce philosophe. « Je pense, dit Naigeon, que pour » la gloire de Diderot il aurait fallu jeter » au feu les trois quarts de *Jacques le fa-* » *taliste*, et que les règles inflexibles du » goût et de l'honnêteté en imposaient » impérieusement le devoir à l'anonyme » qui le premier a publié ce roman. » M. Z..., du *Journal des Débats*, s'est montré moins sévère que l'athée Naigeon envers Diderot et ses éditeurs ; il n'a pas cru que le goût ni l'honnêteté publique pussent s'offenser de la réimpression des œuvres complètes de ce philosophe.

L'éditeur de la *Religieuse*, cet autre roman de Diderot déclaré *infâme* par Naigeon, est un certain Constant Taillard, qui nous apprend dans son avant-propos qu'il a cru devoir faire réimprimer cette production piquante de Diderot « pour l'amusement des » étudiants en droit, qui se rassem- » blaient, au nombre de deux à trois » cents, dans un cabinet de lecture dont

»il était directeur. » Et la police a souffert que des hommes déhontés fissent métier public de pervertir les générations naissantes en leur offrant de pareils amusemens !

Histoire philosophique de Raynal. On sait que *l'Histoire philosophique* de l'abbé Raynal n'est qu'un cadre dans lequel Diderot a inséré, en vertu d'un marché fait avec l'auteur, dont La Harpe atteste avoir vu l'acte authentique, toutes les invectives contre les rois et contre la religion qu'a pu inspirer à cet insensé une fureur qui était devenue une véritable maladie. Pour faire apprécier cet ouvrage à ceux qui ne le connaissent pas, nous citerons au hasard un petit nombre de passages :

« Ceux qui gouvernent sont trop ac-»coutumés à ne regarder les hommes »que comme des esclaves courbés par »la nature, tandis qu'ils ne le sont que »par l'habitude. Prenez garde qu'ils ne »se redressent avec fureur, et ne les »faites pas souvenir qu'ils ont le droit »de commander. » (Liv. XVIII.)

« On se délivre de l'oppression d'un »tyran ou par l'expulsion ou *par la* »*mort*. Le consentement des aïeux ne

» peut pas obliger les descendans, et la
» liberté ne s'échange pour rien. »
(*Ibid.*)

« Dès que l'esclave du despotisme
» aurait brisé sa chaîne et commis son
» sort à la décision du glaive, il serait
» forcé de *massacrer son tyran* et d'en
» *exterminer la race et la postérité.* S'il
» osait moins, il serait tôt ou tard puni
» de n'avoir été courageux qu'à demi. »
(*Ibid.*)

« Sous un despote ce n'est que ter-
» reur, bassesse, flatterie, superstition.
» Cette situation intolérable cesse ou
» par *l'assassinat du tyran* ou par la dis-
» solution de l'empire, et la démocratie
» s'élève sur ce cadavre. Alors, pour la
» première fois, le nom sacré de patrie
» se fait entendre. » (Liv. XIX.)

Comme toutes les tirades impies, tous les appels à la révolte dont est remplie l'*Histoire philosophique*, disséminés dans huit volumes in-8° d'une lecture fatigante, perdaient nécessairement de leur effet, les éditeurs de Raynal ont cru devoir les rassembler dans un seul volume, qu'ils ont publié sous ce titre : *Des Peuples et des Gouvernements*. Leur but, ainsi qu'ils veulent

bien nous l'apprendre eux-mêmes dans leur avertissement, a été de présenter à toute sorte de lecteurs *un cours complet de morale applicable à tous les peuples.* Ainsi ils ne se donnent pas la peine de dissimuler leurs projets ni leurs espérances, ce ne sont pas de vaines théories, des plans destinés à rester dans les livres, qu'ils publient ; ils comptent bien qu'on les *appliquera* une seconde fois. Et pourquoi pas? est-ce que la même audace de la part des impies et la même tolérance dans les gouvernemens ne doivent pas finir de toute nécessité par produire les mêmes effets? Or, il est à croire que si les *peuples brisent de nouveau leur chaîne*, et *s'ils commettent encore leur sort à la décision du glaive*, ils se souviendront du conseil terrible que leur donne Raynal, dans un passage que nous citions tout à l'heure; qu'ils *oseront tout*, pour ne pas *être punis* une seconde *fois de n'avoir été courageux qu'à demi.*

Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, *par* Condorcet. Condorcet, disciple de Voltaire, fut d'abord un des acteurs les plus fanatiques, et depuis une des victimes de la

révolution, dans laquelle il ne voyait que le triomphe de son maître. Sa philosophie, atroce autant qu'impie, se déguisait sous les apparences de la bonhomie et de la douceur, ce qui le faisait appeler, comme Grimm le rapporte, dans la société de ses meilleurs amis, *le mouton enragé*. Il a porté le même caractère dans ses écrits: dans son *Tableau historique* il n'a l'air de rêver que le perfectionnement de l'espèce humaine, mais c'est dans le sang des prêtres et des rois qu'il prétend la régénérer. « Il arrivera, dit-il, ce moment où le soleil n'éclairera plus sur »la terre que des hommes libres, ne re»connaissant d'autre maître que la rai»son; où les tyrans et leurs esclaves, »les prêtres et leurs stupides ou hypo»crites instrumens n'existeront plus »que dans les livres ou sur les théâtres.» (Édition de Brissot-Thivars, page 264.)

Cet ouvrage, qui n'est que le rêve dangereux d'un révolutionnaire et d'un athée, a été loué par *le Constitutionnel* comme un *code classique de la raison*, comme un *manuel qu'on devrait mettre dans les mains de toute la jeunesse française*. Il en a été fait quatre éditions,

dont une en espagnol, en 1822 et en 1823.

ŒUVRES DE D'HOLBACH. Le baron d'Holbach, appelé par Galliani *le premier maître d'hôtel de la philosophie*, avait fait de sa maison, que Diderot désigne souvent dans ses écrits sous le nom de *la synagogue de la rue Royale-Saint-Roch*, le rendez-vous des philosophes les plus impies et les plus fougueux du dernier siècle, et il leur faisait payer ses dîners, comme nous l'apprend Rousseau, par des emportemens et des brutalités que la fierté du philosophe de Genève ne supporta pas longtemps. D'Alembert et Buffon rompirent aussi de bonne heure leurs liaisons avec cette société; les habitués les plus fidèles de la maison d'Holbach furent Helvétius, Diderot, Naigeon, Raynal. Il paraît qu'ils travaillèrent en commun à plusieurs ouvrages, le *Système de la nature*, le *Système social*, la *Morale universelle*, l'*Essai sur les préjugés*, etc., toutes productions dignes de ce club d'athées.

Lorsque le *Système de la nature*, le premier livre où l'athéisme osa se montrer dans sa hideuse nudité, fut publié,

la plupart des incrédules s'unirent aux amis de la religion pour le flétrir. Voltaire écrivit contre ce livre pour sauver l'honneur de la philosophie, et Frédéric crut devoir le réfuter dans l'intérêt des trônes. « J'ai été aussi affligé qu'in»digné, écrivait D'Alembert au roi de »Prusse, de l'incroyable sottise et dé»mence de cet auteur. » Quel progrès nous avons fait depuis dix ans, puisque les *sottises* et les *démences* que le dernier siècle repoussait sont accueillies de nos jours, et qu'il s'est écoulé QUATRE ÉDITIONS d'un livre dont l'impiété révoltait Voltaire et D'Alembert! On rencontre cependant dans le *Système de la nature* un passage qui renferme une leçon utile pour les rois : « Partout la morale et »la politique se trouvent liées au sys»tème religieux. C'est ainsi que les na»tions sont tenues par leurs tuteurs »dans une enfance perpétuelle, et ne »sont contenues que par de vaines chi»mères. Quand donc on voudra s'occu»per utilement du bonheur des hommes, »c'est *par les dieux du ciel que la réforme* »doit commencer. »

L'*Essai sur les préjugés*, que d'*Holbalch* et *Naigeon* publièrent, pour ne

pas se compromettre, sous le nom de *Dumarsais*, fut imprimé l'an Ier de la république, avec un discours préliminaire, où l'impiété se montre plus insolente que dans l'ouvrage même, envers Dieu et envers les rois. Nous n'en citerons que ces deux passages :

« Les prêtres ont dénaturé les idées » morales au point de faire regarder » comme le plus grand des crimes ce » que les Grecs et les Romains regar- » daient comme une vertu, comme un » devoir, le meurtre des tyrans. » (P. 11.)

« Environnez-vous, tyrans, de vos » nombreux satellites ; la vérité se fera » jour au milieu d'eux ; elle vous attein- » dra sur vos trônes pour vous en pré- » cipiter... *Pas de rois, pas de prêtres*, » ce cri de la raison et de la liberté se » fera entendre d'un pôle à l'autre : il » sera répété du Mexique au Japon. Dé- » livré de ces deux fléaux, le monde » n'offrira plus qu'un peuple de frères. » (P. 23.)

Ce *discours préliminaire* fut supprimé dans une édition de l'*Essai sur les préjugés*, publiée en 93 par Desray. Le libraire Niogret a cru que l'impiété pou-

vait être plus hardie en 1822 ; il a rétabli le *discours préliminaire*, et le *Constitutionnel* a recommandé cette nouvelle édition à ses lecteurs, comme une *réimpression des plus utiles, comme un véritable service rendu aux amis de la philosophie, l'Essai sur les préjugés étant devenu extrêmement rare.*

ORIGINE DE TOUS LES CULTES, ou *la Religion universelle*, par DUPUIS. Dans la préface de son *Dictionnaire de la fable*, ouvrage adopté par l'Université, M. NOEL, *inspecteur-général des études*, s'exprime ainsi sur Dupuis : « On verra »plus d'une fois, dans le cours de ce »lexique, ce que je pense du *savant Du-* »*puis* ; et rien ne m'est plus doux que »de rendre un juste hommage, dans ce »moment, à un de mes anciens collè- »gues et à un excellent citoyen. Per- »sonne sans doute n'a porté *un plus* »*grand jour dans ces anciennes et mysté-* »*rieuses ténèbres* ; et si quelqu'un peut »se flatter *d'avoir entièrement levé le* »*voile*, c'est assurément celui qui a su »*chercher et trouver dans l'Empirée la* »*clef de tout le système mythologique.* »

Que sur la foi d'un livre que l'Université a mis au rang des livres classi-

ques, que sur l'imposante autorité d'un écrivain qui occupe une des premières places de l'instruction publique, un jeune homme soit curieux de connaître les découvertes précieuses que *Dupuis* a faites en matière de religion, et de savoir tout ce qui, avant lui, était caché derrière *un voile qu'il a entièrement levé*; que lui apprendra ce *savant* auteur, cet *excellent citoyen?* Que toutes les religions ne sont que des fictions allégoriques, puisées dans les divers phénomènes célestes; que Jésus-Christ n'est que le soleil, les apôtres les douze signes du zodiaque, et enfin que la *croyance d'un Dieu, séparé du monde et cause du monde, est d'une date très-récente dans l'histoire des opinions religieuses*. Il trouvera dans *l'Origine des cultes*, sur l'eucharistie, sur la confession, sur tous nos mystères les plus adorables, des plaisanteries sacriléges, des obscénités révoltantes, que la plume d'un athée pouvait seule écrire. *Dupuis* ne le fera pas pénétrer moins avant dans les ténèbres de la politique que dans les ténèbres de la religion; il lui dira « que » c'est à l'ombre des autels et des trônes » que croissent les vices; aussi les prêtres

» et les rois sont-ils unis contre les gou-
» vernemens républicains, dont le sort
» est ou d'écraser les vices ou d'en être
» écrasés, tandis que la religion et la
» monarchie s'appuient sur eux.... Qui
» peut compter sur la liberté de son pays
» quand il y reste un prêtre ?.... La li-
» berté et la raison ne sauraient s'allier
» avec leurs maximes; comme les Har-
» pies, ils salissent tout ce qu'ils tou-
» chent....

Il a été fait sept éditions de *l'Abrégé de l'origine des cultes*, dont *une en espagnol*, de 1810 à 1822.

Les Ruines de Volney. Volney est mort il y a quelques années; l'éloge de cet impie, prononcé devant la chambre des pairs, a été imprimé à la tête de toutes les nouvelles éditions du livre des *Ruines* : ainsi l'athéisme s'est présenté à la jeunesse comme couvert de la protection du premier corps de l'Etat. Ce n'est pas tout : Volney, bravant jusque sur les bords de la tombe le Dieu dans les mains duquel il allait tomber, laissa par son testament une somme de quatre-vingt mille francs pour propager le livre des *Ruines*; et on assure qu'un noble personnage a exécuté les der-

nières volontés de cet athée avec une religieuse fidélité. Onze éditions de ce livre impie ont été données, plutôt que vendues, au public, depuis 1817. Il a été traduit en anglais et en *espagnol*.

Volney n'a fait que renfermer dans les étroites dimensions d'un volume in-18 le même système que Dupuis a noyé en neuf volumes d'une fatigante érudition. Le style de cet écrivain, par ses défauts même, exerce beaucoup de séduction sur les jeunes imaginations. Peu de livres ont plus contribué à pervertir nos écoles. Il faudrait l'analyser tout entier pour donner une idée de toutes les horreurs qu'il renferme. L'auteur dit en propres termes « que » Dieu n'est qu'un être *abstrait et chi-* » *mérique, une subtilité scolastique, un* » *vrai délire de l'esprit. La crainte et l'es-* » *poir furent le principe de toute idée de* » *religion.* (Pag. 179.) L'Evangile, dans » ses préceptes et ses paraboles, ne re- » présente jamais Dieu que comme un » *despote* sans règle d'équité.... Partout » c'est une morale *mysanthropique, an-* » *tisociale*.... (Pag. 245.) O scélérats » monarques ou ministres, qui vous » jouez de la vie et des biens des peu-

» ples, eh quoi ! il ne s'élèvera pas sur la » terre des hommes qui vengent les peu» ples et punissent les tyrans ! O peuples » avilis, connaissez vos droits ! Toute » autorité vient de vous, toute puis» sance est la vôtre. Vainement les rois » vous commandent de *par Dieu* et de » *par leurs lances*, soldats, restez im» mobiles.... (Pag....) »

Œuvres de Saint-Lambert. Son *Catéchisme universel*, tombé en naissant, fut tiré de son obscurité par l'Institut, qui lui décerna un prix décennal, comme au livre le plus propre à remplacer la morale de l'Evangile, et *à suffire aux hommes de tous les états de la société et dans tous les âges de la vie.* Saint-Lambert définit l'homme, *une masse organisée qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'entoure, et de ses besoins.* Le livre tient tout ce que promet une pareille définition; ce n'est qu'un code de morale athée, à l'usage des libertins.

Œuvres de Destutt-Tracy. Ses *Élémens d'idéologie* sont un livre trop inintelligible, trop ennuyeux pour faire beaucoup de mal. Son *Commentaire sur l'esprit des lois* est plus clair : et aussi l'auteur, devenu pair de France,

a publié trois nouvelles éditions, dont *une en espagnol*, de ce livre qu'il composa pour s'acquitter de ses devoirs de citoyen envers la *république française*.

M. Destutt-Tracy établit le principe que tous les pouvoirs émanent de la volonté souveraine du peuple, qui peut toujours changer la forme de son gouvernement, lorsqu'il le croit utile : juger ou punir ses magistrats ou ses rois, lorsqu'ils ont abusé de leur autorité. Il soutient qu'en abolissant la royauté, l'assemblée législative ne fit que *proclamer le vœu national*. La royauté héréditaire est, suivant lui, la plus dangereuse des institutions ; bien plus, *espérer liberté et monarchie, c'est prétendre concilier deux choses dont l'une exclut l'autre.*

A l'égard de la religion, il dit en propres termes : « que moins les idées »religieuses ont de force dans un pays, »plus on y est heureux, vertueux, pai»sible et libre ; que tant que les prêtres »ont quelque crédit dans un état, il ne »faut y compter ni sur la liberté, ni »même sur une oppression paisible. »

Examen critique des apologistes de la religion chrétienne. Cet ouvrage, at-

tribué faussement à Fréret, est de tous les livres écrits dans le dernier siècle contre la religion celui qui est le plus capable peut-être d'imposer à l'ignorance, par un artifice de raisonnement et un charlatanisme d'érudition peu communs; aussi en a-t-on publié en 1822 quatre éditions, *dont deux en espagnol.*

Qu'est-ce que le tiers état? par Sieyes. Pamphlet séditieux, qui parut en 89, et dans lequel se trouvent développées toutes les conséquences du principe de la souveraineté du peuple.

Le sens commun, par *Payne.* C'est un extrait de l'ouvrage volumineux de *Th. Payne*, que l'on a imprimé, dans l'intention, disent les éditeurs, d'importer en France *quelques idées saines*, qu'il est utile de propager. Et voici *des idées saines* contenues dans ce livre : « La royauté est une institution funeste au genre humain ; *l'hérédité* est une violation de plus faite aux droits sacrés des peuples ; la constitution d'Angleterre est radicalement nulle, parce que la monarchie y empoisonne la-république. »

ROMANS IMPIES, IMMORAUX, OBSCÈNES, DE PIGAULT-LEBRUN,

RÉIMPRIMÉS A PARIS PAR LE LIBRAIRE BARBA,

Depuis et compris le mois de mai 1817, jusqu'au 31 décembre 1824.

TITRES DES OUVRAGES.	NOMBRE DES VOLUMES de chaque ouvrage.	NOMBRE des Exem.	NOMBRE des Vol.
Une Macédoine.	4 v. in-12.	1,000	4,000
Id.	4 v. in-12.	1,000	4,000
Tableaux de société.	4 v. in-12.	2,000	8,000
Le Garçon sans souci.	2 v. in-12.	3,000	6,000
Id., 2e. édit.	2 v. in-12.	3,000	6,000
Jérôme.	4 v. in-12.	1,000	4,000
Id., 2e. édit.	4 v. in-12.	1,000	6,000
La famille Luceval.	4 v. in-12.	1,500	4,000
Id., 2e. édit.	4 v. in-12.	1,000	4,000
M. Botte.	4 v. in-12.	1,000	4,000
Id., 2e. édit.	4 v. in-12.	1,000	4,000
L'Homme à projets.	4 v. in-12.	1,000	4,000
M. de Roberville.	4 v. in-12.	1,000	4,000
Id., 2e. édit.	4 v. in-12.	1,000	4,000
La Folie espagnole.	4 v. in-12.	1,000	4,000
Adèle et d'Abligny.	1 v. in-12.	1,000	1 000
Théodore ou les Péruv.	1 v. in-12.	1,000	1,000
Mon oncle Thomas.	4 v. in-12.	1,000	4,000
Id. (en espag.)	2 v. in-18.	1,000	2,000
L'Enfant du carnaval.	3 v. in-12.	1,000	3,000
Id. (en espag.)	2 v. in-18.	1,500	3,000
Id. (en espag.)	4 v. in-18.	1 000	4,000
Les bar. de Felsheim.	4 v. in-12.	1,000	4,000
Id., 2e. édit.	4 v. in-12.	1,500	6 000
OEuvres complètes.	20 v. in-8.	1,500	30,000
	TOTAL....	32,000	128,000

Arrivés à la partie la plus pénible du travail dans lequel nous nous sommes engagés, nous avons reculé devant le tableau dégoûtant qui nous restait à retracer; et comment salir les pages d'un ouvrage religieux de la hideuse nomenclature de tant de romans obscènes, de tant de livres licencieux, dont le titre seul est souvent une insulte à la pudeur? En comptant les éditions du plus immoral de nos écrivains, faites par un seul libraire, nous n'avons voulu que fournir un terme de comparaison et donner la base d'un calcul approximatif que tous nos lecteurs pourront faire eux-mêmes.

Pigault-Lebrun est peut-être le plus pervers, le plus effronté des écrivains de ce siècle. Le libertinage, dans ses romans, parle le langage des mauvais lieux; l'impiété y est poussée jusqu'à l'athéisme. On y trouve une foule de passages tels que ceux-ci :

« La matière est éternelle ; c'est la » terre qui par son énergie a produit » l'homme et tout être vivant.

» Qu'il est coupable le souverain qui » provoque une guerre injuste! Et cette » main vengeresse à laquelle il feint de

» croire ne s'appesantit pas sur lui. *Cette » main n'est donc qu'une chimère*, qu'on » oppose au faible et que brave le fort. » La plupart des romans de Pigault-Lebrun étaient proscrits par la police de Buonaparte; un seul a été condamné par les tribunaux du Roi, et ce n'est pas le plus infâme.

Livres spécialement consacrés pour la jeunesse actuelle, et publiés à Paris, depuis le mois de septembre 1817, jusqu'au 31 décembre 1824.

AUTEURS.	EDITEURS.	TITRES DES OUVRAGES.	Exem.	Vol.
Louis Llorente.	Treuttel et Wurtz.	Hist. crit. de l'Inquis., 4 v. in-8.	1,000	4,000
Id.	Id.	Id., 2e. édit.	1,500	6,000
Id.	Id.	Id., 3e. édit.	1,000	4,000
Id.	Id.	Hist. de l'Inqui., 10 v. in-18 (esp.)	2,500	25,000
Id.	Béchet.	Portr. polit. des Papes, 2 v. in-8.	1,500	3,000
L. Gallois.	Chassériau.	Hist. abrég. de l'Inqui. 1 v. in-18.	2,000	2,000
Id.	Id.	Id., 2e. édit.	2,000	2,000
Id.	Id.	Id., 3e. édit.	2,000	2,000
Id.	Id.	Id., 4e. edit.	1,500	1,500
Anonyme.	Tousons.	Hist. de l'esprit révolution. des nobles, 2 vol. in-18.	2,000	4,000
Colin de Plancy.	Id.	Diction. féodal, 2 vol. in-8.	1,500	3,000
Id.	Id.	Diction. hérétiq. des reliques, images, 3 vol. in-8.	1,500	4,500
Id.	Mongie.	Dict. des abus et des crimes de l'oligar. féodale, 1 vol. in-8.	1,500	1,500
Id.	Barba.	Ligue des nobles et des prêtres contr les peupl. et les rois, 2 v.	1,500	3,000
Tissot et Pagès.	Gouyon.	Actes civils de la France, 3 v. in-8.	1,500	4,500
Coquerel.	David.	Hist. philos. du Christian., in-18.	1,000	1,000
[illegible]	[illegible]	[illegible] 3 v. in-8.	1,000	3,000

Buret de Longchamp.	Dupré.	Continua. des Elém. de l'hist. de France, vol. in-8.	1,500	1,500
Bodié et Thiessé.	Lecointe et Durey.	Hist. de la révol. franç.. 4 v. in-8.	2,000	8,000
Barbaroux.	Barrière et Berville.	Mém. inéd. de Barbaroux in-8.	1,500	,500
Thibaudeau.	Baudouin.	Mémoires, 2 vol. in 8.	3,500	7,000
Tissot.	Id.	Id., sur Carnot, in-8.	2,500	2,500
Grégoire.	Id.	Hist. des confesseurs des rois, in 8	1,500	1,500
Boulay de la Meur.	Ve. Courcier.	Tableau des règnes de Charles II et Jacques II, 2 vol.	1,500	3,000
Chaboulon.	Corréard.	Mém. sur les cent jours, 3 v. in-8.	1,500	4,500
Tissot.	Raymond.	Précis des guerres de la rév. in-8.	1,500	1,500
Las-Cases.	Lebègue.	Mémor. de Ste.-Hélène, 8 v. in-8.	3,000	24,000
Id.	Id.	Id., 8 vol., 2e. édit.	3,000	24,000
Dulaure.	Tastu.	Hist. civile, physique et morale de Paris, 7 vol. in-8.	1,500	10,500
Id.	Id.	Id., 2e. édit., 10 vol.	2,000	20,000
Id.	Id.	Esquis. hist. des événemens de la révolution franç., 4 vol. in-8.	1,500	6,000
Id.	Id.	Id., 2e. édit., 4 vol.	1,000	4,000
Monglave.	Id.	Abrégé de l'Hist. phys., civile et morale de Paris, 2 vol. in-18.	2,500	5,000
		TOTAL.....	59,500	179,500

RÉSUMÉS HISTORIQUES.

AUTEURS.	EDITEURS.	TITRES DES OUVRAGES.	Exem.	Vol.
Felix Bodin.	Lecointe et Durey.	Résu. de l'hist de France, in 18.	1,000	1,000
Id.	Id.	Id., 2e. édit.	2,000	2,000
Id.	Id.	Id., 3e. édit.	3,000	3,000
Id.	Id.	Id., 4e. édit.	3,000	3,000
Id.	Id.	Id., 5e. édit.	1,000	1,000
Id.	Id.	Id. (en espagnol), in-12.	2,500	2,500
Id.	Id.	Id. (en espagnol), in 12.	2,500	2,500
Id.	Id.	Id., 8e. édit.	3,000	3,000
Id.	Id.	Id., 9e. édit.	3 000	3,000
Id.	Id.	Id., 10e. édit.	1,000	1,000
Id.	Id.	Id., 11e. édit.	2,000	2,000
Id.	Id.	Id., 12e. édit.	2,000	2,000
Simonot.	Id.	Résu. de l'hist. d'Espagne, in 18.	500	500
Id.	Id.	Id., 2e. édit., in 12.	500	500
Alphonse Rabbe.	Id.	Id., in 18.	1,500	1,500
Id.	Id.	Id., 2e édit., in 18.	2,000	2,000
Id.	Id.	Id., 3e. édit., in 18.	2,000	2,000
Id.	Id.	Id., 4e. édit., 2 vol. in 18.	3,000	6,000

Id.	Id.	Résu. de l'hist. de Portugal, in 18.	1,500	1,500
Id.	Id.	Id., 2e. édit., in 18.	2,000	2,000
Barbaroux.	Id.	Résumé de l'histoire des Etats-Unis, in 18.	2,000	2,000
Id.	Id.	Id., 2e. édit.	2,000	2,000
Léon Thiessé.	Id.	Résu. de l'hist. de Pologne, in 12.	1,500	1,500
Id.	Id.	Id., 2e. édit.	2,000	2,000
Vanderbousse.	Id.	Résu. de l'hist. du monde, in 18.	3,000	3,000
Scheffer.	Id.	Résumé de l'histoire de l'empire germanique, in 12.	1,500	1,500
Id.	Id.	Id., 2e. édit.	2,000	2,000
Id.	Id.	Résumé de l'histoire de Hollande, in-18.	1,500	1,500
Sénancourt.	Id.	Résumé de l'histoire de la Chine, in-18.	2,000	2,000
Lamy.	Id.	Résumé de l'histoire du Danemarck, in 18.	2,000	2,000
Saint-Maurice.	Id.	Résumé de l'histoire des croisades, in 18.	2,000	2,000
Coquerel.	Id.	Résu. de l'hist. de Suède, in 18.	1,500	1,500
Lucas.	Id.	Résumé de l'hist. de Paris, in 18.	2,000	2,000
		TOTAL....	64,500	67,000

Le dernier tableau que nous venons de présenter ne renferme pas la troisième partie des ouvrages qui auraient dû y entrer ; quelque jour peut-être nous completerons un travail qu'aujourd'hui nous ne nous sommes pas senti la force de pousser plus loin. Ainsi nous avons écarté de notre tableau cette *Bibliothèque du Citoyen*, dont nous avons déjà eu occasion de parler dans le *Mémorial*, et qui seule augmentera de six cent mille volumes la masse des livres irréligieux qui circulent dans la société. Ce que nous avons dit dans plusieurs de nos précédentes livraisons sur les *Résumés historiques* nous dispense d'entrer dans de longs détails sur cette autre entreprise qui s'adresse à la jeunesse et qui portera ses fruits. La pensée dominante de tous ces *abrégés* prétendus *historiques* a été exprimée ainsi par l'auteur du *Résumé de l'histoire du Danemarck* : « Les » rois, les nobles et les prêtres parais» sent dans cette histoire comme trois » puissances dont l'alliance et les démê» lés conspirent presque également au malaise des peuples. *C'est là ce qu'on » voit dans l'histoire de toutes les nations » modernes.* » Quant aux autres ouvrages

mentionnés dans notre tableau, en attendant que nous puissions les faire connaître chacun en particulier à nos lecteurs, nous affirmons qu'ils sont tous tentatoires à la religion, aux mœurs ou à la royauté ; et si l'on niait notre assertion pour un seul, nous nous engageons à l'établir par le seul genre de preuves qui ne souffre pas de réplique, par des citations.

Nous terminerons en mettant sous les yeux de nos lecteurs le résultat des divers calculs que nous leur avons présentés.

Premier tableau.........	1,598,000 480,500
Deuxième tableau.........	81,000
Troisième tableau.........	207,900
Quatrième tableau.........	128,000
Cinquième tableau.........	179,000
Sixième tableau...........	67,000
TOTAL GÉNÉRAL.....	2,742,400

Les faits que l'on vient d'exposer sont certains, et que de réflexions ils font naître ! de quel effrayant avenir ils menacent la France et l'Europe ! Tous ces livres qu'on réimprime, non par centaines, mais par *millions*, renversèrent,

il y a trente-cinq ans, la monarchie et la société; que feront-ils aujourd'hui que leur action s'étend jusqu'aux dernières classes du peuple, aujourd'hui qu'un reste de foi, malheureusement trop languissante, est la seule barrière qui s'oppose aux progrès de l'impiété, favorisés par les lois, par les systèmes en vogue, par la faiblesse et la corruption ? Et ce n'est pas assez de reproduire les ouvrages philosophiques du dernier siècle; les mêmes principes se retrouvent encore dans presque tous les livres nouveaux qu'on publie, soit de politique, soit de littérature, soit de science. Des multitudes de pamphlets viennent en outre exciter les passions du moment et pousser les esprits dans toutes les routes du désordre. Quel est le peuple qui pût résister à tant d'influences combinées pour atteindre le même but, la dissolution sociale ? Et l'on se tait, et on regarde froidement ce travail du crime, et l'on craindrait de le troubler ! Cette apathie des gouvernemens, cette espèce de tranquillité sur le bord de l'abîme, est un phénomène qu'on ne saurait expliquer humainement. A la vue d'une stupeur si extraordinaire, on se demande s'ils

auraient donc entendu cette voix qui annonce aux nations leur fin, *finis super te*, et l'on attend avec effroi les événemens que présage ce repos de terreur ou d'aveuglement.

DES MAUVAIS LIVRES.

Deuxième Article.

Le Mémorial catholique a donné, il y a quelques mois, un signal effrayant, qui a retenti dans toutes les consciences religieuses, mais qui malheureusement semble avoir passé comme un vain bruit autour des oreilles des hommes chargés de défendre la morale et la société; nous voulons parler de cette nomenclature de livres abominables que nous avons offerte au public, et qui semble être la plus terrible menace qu'on puisse faire à un gouvernement. Depuis ce moment les esprits sages, les vrais catholiques, les magistrats éclairés, les pontifes de l'Eglise, toute la partie de la nation qui a résisté à l'entraînement des doctrines perverses, ont demandé à grands cris, ont provoqué par des

vœux un remède à tant de maux, une digue à tant de ravages. Vaines espérances! La corruption, toujours libre et toujours impunie, circule dans la société avec la même audace; l'impiété cynique poursuit ses scandales; les livres philosophiques et les livres obscènes continuent de dégrader à la fois la raison et les mœurs; le désordre est sans frein, et nulle part, malgré les alarmes universelles, on n'aperçoit un effort pour mettre un frein à cette licence. On ne sait pas même si le gouvernement songe à ses périls, et pendant que son premier mouvement et son unique pensée devraient être de se défendre soi-même, en mettant à l'abri de tant de ravages la morale, la religion, ces appuis éternels, ces liens sacrés de la société humaine, il s'étonne qu'on le presse; il prend peut-être cette importunité inquiète pour une opposition dangereuse, et il s'irrite de tant de conseils, de tant de vœux, de tant de prières, comme si c'était l'envie, ou je ne sais quelle exagération de principes, ou quelles chimères de l'esprit, qui fissent naître ces plaintes et ces alarmes. Avec de telles excuses on reste paisible au milieu des orages, on s'endort au bruit

des tempêtes ; et comme on ne sent pas tout le mal qui déjà dévore la société, on ne sent pas le besoin de recourir à ce qui lui reste de force pour la préserver des derniers coups. On fera des lois pour régler des intérêts matériels, avec lesquels les empires ne laissent pas de périr, on n'en fera pas pour consacrer et défendre les seuls intérêts qui perpétuent la force des états. Nous aurons des lois sur les douanes et sur les finances, nous n'en aurons pas sur les mauvais livres. Toutefois, les journaux nous l'apprennent, on nous donnera une loi sur la propriété des auteurs, et nous n'en aurons pas sur le désordre de leurs doctrines. Ainsi la corruption et le cynisme pourront devenir un droit de propriété, et la bienveillance des hommes d'état aura mis la perversité sous la protection de la loi.

Que faire en présence d'une société ainsi abandonnée à un avenir malheureux ? Tous les yeux sont-ils fermés ? toutes les consciences sont-elles éteintes ? Peut-être le meilleur moyen d'épouvanter les hommes armés de la puissance serait de leur offrir sans cesse l'aspect du désordre, et de leur découvrir

le tableau des mœurs publiques. Mais encore on prendrait ce triste courage pour une exagération insolente; et n'est-ce pas après tout un rôle trop cruel de dévoiler les turpitudes de la société, les crimes de tous les jours, le mépris des choses saintes, l'indifférence abjecte pour la religion, l'ignorance stupide des devoirs les plus saints, les meurtres, les sacriléges, les suicides, les adultères, tous ces raffinemens de débauche, toutes ces infamies que la plume n'ose retracer, et que chaque jour entasse dans les archives de la police? Non, nous n'aurons pas le courage de mettre à nu cet affreux spectacle. Mais toutefois nous demanderons quelle est la cause de cette extrême dégradation, si ce n'est la profusion des mauvais livres jusque dans les derniers rangs de la société. Nous avons parlé une première fois des ouvrages impies qui s'adressent aux classes élégantes et polies, aux hommes qui se flattent de participer à la civilisation et aux lumières des temps modernes; mais il resterait un travail plus effrayant à faire, c'est la nomenclature des livres grossiers qu'une philosophie plus perverse a jetés, comme une horrible

pâture, à l'avidité d'un peuple abruti.

Trois cents cabinets de lecture sont établis dans Paris; c'est là que se réunissent les désœuvrés, les demi-savans, les philosophes de carrefour; c'est là aussi que le peuple des ateliers, les ouvriers de toute sorte, les jeunes filles des comptoirs, peuvent librement, pour un sou, aller puiser la corruption. Nous avons, à force de soins et de recherches, formé une liste des ouvrages les plus impies et les plus pervers qui sont prêtés au public dans la plupart de ces maisons de librairie. Comment oserions-nous faire connaître même les titres de ces livres? il y en a qu'on ne peut regarder sans trembler d'horreur: le premier mot est le plus souvent un blasphème ou une atroce obscénité. Et cependant on ne peut plus long-temps laisser les gens honnêtes s'endormir dans une sécurité funeste. Il faut leur montrer les ravages de l'impiété, il faut les forcer à prêter l'oreille au bruit des volcans qui grondent sous nos pas. Nous choisirons entre près de trois cents ouvrages qui sont ainsi présentés chaque jour dans Paris, et sans doute aussi dans les provinces, à un public dépravé, ceux

qu'il est le plus permis de désigner sans offenser les oreilles chastes et la piété délicate. On jugera encore par là de l'horreur que doivent inspirer ceux que nous ne pouvons pas même nommer. Voici donc quelques-uns de ces livres. Dieu veuille excuser l'horrible révélation que nous croyons devoir faire !

[Ici suit dans l'article le titre de cinquante ouvrages que nous croyons devoir nous abstenir de citer.]

Voilà une très-petite partie des livres qui servent d'aliment à la brutalité curïeuse des philosophes du bas peuple, de ces lecteurs désœuvrés qui se croient savans parce qu'ils ont appris à lire des blasphèmes, et qui, trop superbes pour se soumettre au travail, et trop corrompus pour aimer une vie réglée, ne connaissent que les agitations de la débauche, et cette activité de la crapule, qui court sans cesse à des voluptés nouvelles et à des crimes toujours plus raffinés. Nous n'avons pas besoin de dire que ces livres sont plus ou moins mêlés d'outrages à la religion et à la piété; que les choses saintes y sont livrées au sarcasme, en même temps que les bon-

nes mœurs y sont flétries par des actions hideuses et par un langage déhonté. On dirait la langue de l'enfer traduite dans la langue des philosophes. Essaie qui voudra de supporter quelques instans le supplice d'une lecture aussi effroyable; notre objet n'est point d'en montrer ici toute l'horreur, il nous faudrait révolter trop de consciences. Mais nous demanderons encore une fois, en présence de cet affreux débordement de mauvais livres, si l'on croit qu'une société ainsi corrompue dans ses doctrines puisse long-temps subsister. Nous le demandons et à ceux qui sont chargés de la défendre, et à ceux qui sont chargés de la détruire : les uns et les autres ne sont-ils pas également convaincus que lorsque le mépris de l'autorité sera porté au comble, lorsque Dieu sera banni des consciences, lorsque les devoirs les plus sacrés seront méconnus, lorsque la licence des doctrines et des actions aura jeté dans les âmes un dédain cynique pour les jugemens des hommes, et un dédain plus abject encore pour les jugemens de Dieu, dès lors une grande révolution sera accomplie, c'est-à-dire dès lors il n'y aura plus de société.

Que faire d'une masse de peuple ainsi pervertie ? Les ambitieux pensent qu'ils la gouverneront à leur gré, et qu'ils la feront servir à leurs desseins de cupidité, après l'avoir fait servir à leurs projets de renversement. Insensés ! ont-ils quelque puissance pour contenir des êtres qui ne craignent ni les horreurs de la mort, ni la turpitude de la vie ? Nous ne parlons pas des dépositaires légitimes de la puissance sociale ; que faut-il leur dire, s'ils ne voient pas que leur existence politique tient à un fil en présence d'une populace déchaînée dans ses passions, et qui a appris à ne connaître d'autre Dieu que la volupté, d'autre loi que son intérêt ?

On a souvent montré dans les livres l'enchaînement rigoureux des crimes de la révolution française et des crimes de la philosophie du dix-huitième siècle. Il est inutile de remettre à découvert cette vérité aujourd'hui triviale ; mais puisque nous revenons aux mêmes doctrines et à la même impunité, écoutons au moins comment les hommes graves jugeaient les conséquences probables de cette licence, avant que l'événement fût venu justifier leurs alarmes. «Pour ne

pas arrêter les progrès heureux de l'esprit humain, disait au roi l'assemblée du clergé de France, en 1770, faut-il donc lui permettre de tout détruire ? Ne pourra-t-on être libre que lorsqu'il n'y aura rien de sacré pour lui ? Cette liberté effrénée de rendre publics les délires d'une imagination égarée, loin d'être nécessaire au développement de l'esprit humain, ne peut que le retarder par les écarts où elle le jette, par les folles illusions dont elle l'enivre, et par les troubles divers dont elle remplit les états. C'est cette fatale liberté qui a introduit chez les insulaires nos voisins cette multitude confuse de sectes, d'opinions et de partis, cet esprit d'indépendance et de rébellion qui a tant de fois ébranlé ou ensanglanté le trône. Cette liberté produirait peut-être parmi nous des effets encore plus funestes; elle trouverait, dans l'inconstance de la nation, dans son activité, dans son amour pour les nouveautés, dans son ardeur impétueuse et inconsidérée, des moyens de plus pour y faire naître les plus étranges révolutions et la précipiter dans toutes les horreurs de l'anarchie. Et plût à Dieu, Sire, que votre

majesté n'eût pas déjà eu lieu de s'apercevoir que cette liberté, à l'exemple de tous les fléaux, a laissé des traces funèstes de son passage; qu'elle a altéré la bonté du caractère national, et qu'elle a introduit dans presque toutes les conditions des mœurs, des maximes et un langage inconnus à nos pères, et dont leur fidélité et leur amour pour leurs rois eussent éte également alarmés! »

Ainsi s'offrait à la pensée du clergé l'avenir le plus formidable; et les pasteurs, dans leurs instructions, ne cessaient de signaler l'approche des tempêtes, sans avoir d'autres indices des malheurs qu'ils redoutaient, sinon la licence des doctrines qui se répandaient de toutes parts.

Mais voici qu'une autre voix se fit entendre au milieu de tous ces signes de la douleur des évêques; c'était celle de M. l'avocat général Séguier, magistrat courageux, fidèle à son nom, fidèle au trône, fidèle à l'Eglise, et dont les Français aiment à rappeler le souvenir, toutes les fois qu'ils ont à gémir de quelque malheur nouveau survenu à la religion. « Il s'est élevé au milieu de nous, disait-il en plein parlement, dans

un réquisitoire fameux contre les mauvais livres, il s'est élevé une secte impie et audacieuse. Elle a décoré sa fausse sagesse du nom de philosophie. Ses partisans se sont érigés en précepteurs du genre humain : liberté de penser, voilà leur cri.... D'une main ils ont tenté d'ébranler le trône, de l'autre ils ont voulu renverser les autels. Leur objet était d'éteindre la croyance.... Et la révolution s'est, pour ainsi dire, opérée : les prosélytes se sont multipliés, leurs maximes se sont répandues, les royaumes ont senti chanceler leurs antiques fondemens, et les nations, étonnées de trouver leurs principes anéantis, se sont demandé par quelle fatalité elles étaient devenues si différentes d'elles-mêmes. Ceux qui étaient le plus faits pour éclairer leurs contemporains se sont mis à la tête des incrédules ; ils ont déployé l'étendard de la révolte, et par cet esprit d'indépendance ils ont cru ajouter à leur célébrité. Une foule d'écrivains obscurs, ne pouvant s'illustrer par les mêmes talens, ont fait paraître la même ardeur. Et le gouvernement doit trembler de tolérer dans son sein une secte ardente, qui

ne semble chercher qu'à soulever les peuples sous prétexte de les éclairer. »

Tel était le langage de la fidélité et de l'honneur dans ces temps de triste mémoire, qui offrent une si fatale conformité avec l'époque présente. Toutefois, il ne faut point se le dissimuler, rien alors n'offrit un caractère de corruption semblable à ce que nous voyons aujourd'hui. Il y avait des théories téméraires lancées dans le public; il y avait une grande licence dans les doctrines; il y avait aussi une grande perversité dans les actions; mais cette dégradation n'avait frappé que la partie élevée de la société. Les classes distinguées, en se livrant à la fougue de leurs passions et à la témérité de leurs pensées, pouvaient ne pas menacer pour cela l'Etat d'une ruine prochaine; car ces mêmes classes, ardentes à détruire par système, étaient à la fois avides de conserver par intérêt. Ce qu'on avait donc à craindre principalement, c'était l'influence de l'exemple sur des classes moins intéressées à l'ordre, et naturellement plus curieuses de nouveautés.

Et c'est bien ainsi que s'opéra en effet la propagation de la licence; et les

funestes opinions descendirent des hauteurs de la société, où elles semblaient n'avoir été qu'un jeu, jusque dans les rangs les plus inférieurs, où l'on se hâta de les prendre au sérieux et d'en faire une réalité.

Aujourd'hui que voyons-nous? Les hautes classes préservées peut-être, par le souvenir d'une grande expérience, des dangers des doctrines nouvelles; mais aussi toute une masse de peuple livrée en proie aux corrupteurs. Et ce ne sont plus seulement de vagues théories qu'on offre à l'esprit · ce sont les attraits d'une corruption sans frein; c'est à la fois la haine de Dieu et la haine du roi; c'est la licence la plus extrême, c'est le cynisme le plus hideux. La politique révolutionnaire se fait dans les mauvais lieux; c'est en outrageant la pudeur qu'on apprend à détester la royauté. L'avocat-général Séguier parlait d'une *secte impie et audacieuse:* c'était une secte de philosophes qui peut-être avaient la prétention de joindre la politesse des lettres à la perversité des opinions; aujourd'hui on nous forme dans le bas peuple une race d'hommes grossiers et stupides, ennemis de Dieu

comme s'ils étaient philosophes; race abrutie par la débauche, qu'on ne peut ni adoucir par la politesse, ni dompter par la domination. Les incrédules du dernier siècle, si ennemis des grandeurs, étaient pourtant touchés par les caresses des grands ; et ainsi leur vanité pouvait être un frein pour leurs propres excès : nos incrédules de carrefour, avec l'orgueil de la bassesse et la fierté de la crapule, ont le privilége de ne pouvoir être séduits par la condescendance; plus on les flatte, plus on les irrite ; et comme ils n'ont pas même ces habitudes de décence qui, dans les impies des classes élégantes, remplacent quelque temps les lois de la morale, on ne peut s'approcher d'eux pour les apaiser, sans éprouver que la philosophie, une fois descendue dans certaines âmes, les rend pour toujours étrangères à l'humanité.

On a donc appris à lire au peuple pour le conduire à cette abjection ! Quel spectacle ! et quel avenir ! Serait-ce un plus grand crime, si on s'armait de meurtres et de violences pour détruire la race humaine, comme ces tyrans de Rome, qui la jetaient en masse dans les cirques

et dans les bûchers? Je ne sais, mais il me semble qu'aux yeux de la morale, c'est-à-dire aux yeux de Dieu, père et conservateur de la société, il n'est point de barbarie plus affreuse que celle qui détruit la société dans sa source, en détruisant dans le cœur des peuples le sentiment du devoir, la pudeur, le respect des lois, l'amour de Dieu et la soumission à sa parole. Voilà le crime des mauvais livres. Mais ajoutons, et disons-le avec toute la force qu'une grande conviction peut donner à notre faible voix; ajoutons que ce crime n'est pas seulement celui des hommes qui trafiquent de l'innocence d'autrui, mais aussi des hommes institués par Dieu pour perpétuer la société humaine. Malheur aux corrupteurs publics! ils porteront devant Dieu la responsabilité des désordres qu'ils auront fait naître, mais aussi malheur aux dépositaires de la puissance sociale! ils ne seront pas exempts de cette effrayante responsabilité.

Nous entendons répéter souvent que les ravages sont faits, que les mauvais livres sont répandus, et qu'on ne saurait arrêter le poison qui est mis en cir-

culation depuis si long-temps. Mais premièrement, ces mauvais livres, ces livres licencieux, qui souillent la pensée par le titre même, font principalement leur ravage dans des établissemens qui ne sont formés qu'avec l'assentiment de l'autorité publique. C'est dans les cabinets de lecture, avons-nous dit, qu'on les lit pour un sou; c'est de là qu'ils sont répandus par des colporteurs. Le mal semble donc se faire sous les auspices de l'autorité. Quoi! trois cents lieux de réunion seront formés dans une seule ville pour favoriser la circulation des livres pervers, et il n'est pas possible de modifier les lois ou les réglemens de police auxquels sont soumis de tels établissemens! Triste société que celle où il faut proclamer une si déplorable impuissance!

On dit que les mauvais livres ne peuvent être déférés aux tribunaux que lorsqu'ils ont été publiés depuis un certain temps déterminé par la loi. Mais si cette disposition est absurde, et elle l'est, par cela seul que chaque publication d'un livre coupable est évidemment un crime nouveau, n'a-t-on pas un pouvoir législatif à-peu-près per-

manent pour changer la loi ? Vous verrez qu'il faudra que la France périsse, parce qu'on lui a fait quelquefois des lois ridicules ; n'y a-t-il donc pas quelque moyen de lui en faire de raisonnables ?

Mais après tout, il ne faut pas penser que tous les livres pernicieux soient des livres qui échappent à la poursuite par la date de leur publication. Il y en a de récens, il y en a qui s'impriment tous les jours ; et bien que nous soyons loin de chercher des coupables, puisque, comme on l'a vu, nous ne désignons pas même leurs noms, nous croirions nous manquer à nous-même si, entre toutes les productions nouvelles, nous n'avions le courage de signaler celle que vient de publier un homme qui ne craint pas sa renommée, et dont le nom appartient déjà à l'histoire par les souvenirs de la Convention. Nous voulons parler de l'ouvrage de M. Dulaure, sur l'*Histoire des Cultes*; ouvrage d'une impiété licencieuse, ou l'auteur expose le triste étalage d'une érudition cynique et débauchée, et semble s'être proposé de confondre le christianisme, cette religion de chasteté et de pureté, avec

un culte abominable, avec le culte le plus hideux des temps idolâtres ; ouvrage tellement grossier, que notre plume n'oserait pas même transcrire les infamies qu'il reproduit à toutes les pages. Nous voulions d'abord répondre aux outrages que ce malheureux vieillard répand sur notre religion ; mais le courage nous a manqué. Et après tout, faut-il réfuter les blasphèmes ? et raisonne-t-on contre le délire ?

Voilà donc les livres qu'on jette aujourd'hui dans le public ; des livres dont on ne peut ni copier les titres ni analyser les sujets, par la crainte d'offenser à la fois la pudeur et la piété ! Après cela, qu'on dise encore que l'autorité est impuissante. Si cela était, il faudrait fuir un pays où il n'y a point de remède contre la perversité. Il faudrait à chaque moment attendre quelque coup de tonnerre qui vînt bouleverser cette terre souillée par tant de désordres. Cependant nous voyons de temps en temps des lois mises en vigueur, nous voyons une administration bien réglée dans l'Etat, nous voyons une hiérarchie dans les pouvoirs, nous voyons une armée nombreuse et fidèle ; comment donc

n'y a-t-il pas assez de force dans un tel empire? Mais ne sommes-nous pas dans l'erreur? n'y a-t-il pas de mauvais livres en ce moment-ci déférés devant les tribunaux? Oui, nous avons entendu parler d'un prêtre vénérable, d'un vicaire de Lyon, âgé de soixante ans, qui est accusé d'avoir fait un écrit contre les quatre articles de la Déclaration du clergé de France. Dieu soit béni! la religion est peut-être près d'être sauvée! Ajoutons que le *Mémorial Catholique* pourrait bien aussi être traduit en même-temps que ce saint prêtre. Ce sera toujours une première digue opposée aux mauvaises doctrines.

***

RÉQUISITOIRE

DE M. LE PROCUREUR-GÉNÉRAL

PRÈS LA COUR ROYALE DE PARIS,

CONTRE

Le Journal intitulé LE CONSTITUTIONNEL.

A M. le Conseiller d'Etat, Pair de France, Premier Président de la Cour Royale de Paris.

Le conseiller d'état, procureur général de S. M. près ladite cour royale, a l'honneur d'exposer ce qui suit :

Nos dissensions politiques ont cessé.

La démagogie, vaincue par la sagesse et les vertus de nos rois, a perdu toutes ses coupables espérances.

Elle a dû renoncer à tous ces rêves insensés d'un autre gouvernement, d'une autre dynastie.

Le peuple français s'est éclairé par ses malheurs.

Il veut la liberté, c'est-à-dire, le

règne des lois, et non pas cette licence qui mène au despotisme par l'anarchie.

Quelques brouillons s'agitent bien encore, qui cherchent à raviver des erreurs révolutionnaires, définitivement jugées par le bon sens de la France. La France se souvient des échafauds, des glacières et de tout le bonheur dont nous avons joui sous les hommes qui tenaient le même langage que les nouveaux protecteurs des droits du peuple.

Le peuple se confie dans cette race auguste et française, qui a juré nos institutions, placées naguère par notre roi lui-même sous la garantie céleste.

Le peuple laisse la voix des désorganisateurs se perdre dans le désert; il sait que son protecteur naturel est le trône, parce que le trône est au-dessus de tous les intérêts, de toutes les passions, et il souffre désormais impatiemment qu'on calomnie des vertus dont chaque jour il recueille les fruits, ou bien une autorité qu'il trouve, en tous les momens, fidèle à ses promesses.

Ces ennemis de tout ordre, qui sèment du trouble pour recueillir du pouvoir, ont dû changer de plan.

Ils en ont changé.

Ils ne se sont plus attaqués à la monarchie, parce qu'elle est dans nos cœurs, et que nous avons tous vérifié, qu'elle est aussi dans nos besoins.

Ils ont pris une route bien autrement funeste ; car celle-ci mène plus loin qu'à la destruction du trône ; elle mène à la destruction de la société elle-même, quelle que soit la forme de son gouvernement.

C'est la religion, qui, dans leurs noirs complots, est aujourd'hui devenue le point de mire de leurs attaques ;

La religion, unique refuge des puissances dans leurs peines de cœur et dans les catastrophes sans remède humain, dont on ne sait pas garantir même le diadème ;

La religion, ce sublime moyen de compensation des misères et des souffrances du pauvre ;

La religion, pour tous, la seule source infaillible et vraie du bonheur individuel ;

La religion, enfin, indispensable supplément de l'impuissance des lois.

Et pourquoi toutes ces tentatives furieuses contre cette fille du ciel ?

Parce qu'avec la religion, si le fanatisme philosophique l'emporte, tout ce qui existe croule encore une fois, et qu'au milieu de cette ruine immense, chaque ambitieux espère se saisir d'un débris pour s'en faire un piédestal.

Mais ces hommes sont trop habiles pour l'attaquer de front et toujours à découvert.

Ecrasez l'infâme est leur mot de ralliement secret : on peut s'en convaincre à leur idolâtrie pour le chef qui la leur donna

Ce n'est plus leur mot de ralliement public.

Ils savent qu'il révolterait.

Ils procèdent par des moyens plus adroits.

Ils emploient quelquefois encore l'audace, quand leur rage les trahit, mais plus souvent l'hypocrisie.

L'hypocrisie a gagné jusqu'à leurs journaux.

Parmi ceux-ci, il en est deux surtout dont elle est devenue l'arme favorite : ce sont *le Constitutionnel* et *le Courrier*, que le soussigné ne saurait tarder plus long-temps à dénoncer à la Cour pour leur tendance coupable à porter at-

teinte au respect dû à la religion de l'état.

C'est au nom de Dieu que ces apôtres nouveaux blasphèment Dieu et les choses saintes.

C'est souvent en professant une vénération apparente pour la religion de Jésus-Christ, qu'ils s'efforcent de la saper dans ses fondemens.

Ils cachent ordinairement leurs intentions, mais leurs intentions peuvent être reconnues à leurs œuvres.

Or leurs œuvres les voici :

Mépris déversés sur les choses et les personnes de la religion ;

Provocation à la haine contre les prêtres en général ;

Acharnement à propager contre eux des milliers d'accusations fausses, au milieu desquelles s'en produisent quelques-unes de vraies, qu'on a grand soin de ressasser et d'empoisonner.

Tels sont les moyens perfides employés à présent par ces deux journaux inculpés, pour arriver à leur but, qui est de détruire la religion catholique, pour y substituer le protestantisme, ou plutôt le néant de la religion.

C'est ce dont l'esprit le plus superfi-

ciel peut se convaincre en parcourant leurs feuilles.

Il est dans la religion catholique de pieuses pratiques qui ne sont nullement de préceptes, nullement obligatoires pour personne, mais qui plaisent aux âmes tendres dont elles entretiennent la ferveur.

L'Église ne les commande pas ; l'Eglise ne les défend pas non plus ; l'Eglise les voit même avec faveur, comme des hommages à la Divinité, d'autant plus louables qu'ils sont plus spontanés, et aussi comme autant d'occasions de rappeler aux fidèles réunis leurs obligations envers Dieu et leur prochain. C'en est assez pour exciter la colère des modernes iconoclastes. Aucune de ces pratiques ne saurait trouver grâce à leurs yeux. Les plantations de croix, les dévotions particulières à tels saints que la contrée regarde comme ses patrons, des pélerinages vers certains lieux consacrés ou par quelques-uns de nos saints mystères, ou par des traditions antiques, ou par le reconnaissant souvenir, soit de quelque péril conjuré, soit de quelques vœux exaucés, sont autant d'actes qu'ils dénoncent à la risée publique comme des

actes d'une fantasmagorie ridicule ; peu s'en faut qu'ils ne s'indignent contre les magistrats de ce qu'ils n'infligent aucun supplice à des hommes assez pervers pour ne pas rougir de leur croyance, et pour se complaire dans les cérémonies que leur a léguées la foi paternelle. Ce que voudraient, du moins, ces zélateurs si ardens de nos libertés, toujours prêts à pousser de grandes clameurs contre toute atteinte au droit qu'ont les citoyens de faire ce que la loi ne défend pas, c'est qu'on dissipât ces rassemblemens de prières, comme on chasse des malfaiteurs. Ah ! sans doute, que l'autorité se garde bien de troubler les grandes réunions formées pour le plaisir, les assemblées de danses, de jeu, de spectacles, et même trop souvent de débauche ; c'est là qu'il y aurait crime et scandale si elle ne souffrait pas tout. Mais il y a crime et scandale à souffrir que des fidèles se trouvent dans de mêmes lieux, ou pour chanter les louanges de Dieu, ou pour entendre d'édifiantes exhortations, ou bien enfin pour porter en triomphe l'auguste signe de notre rédemption, auquel nul vrai chrétien ne saurait refuser ses respects sans apostasie : rien ne doit contenir ce

qui est profane, il n'y a point assez de chaînes pour tout ce qui est sacré. Voilà la tolérance des philosophiques, voilà le christianisme de leurs journaux.

Ils pensent et parlent de même de points bien autrement vénérables pour les esprits religieux : les miracles, les canonisations, l'invocation des saints, ne sont pas seulement des articles d'édification, ce sont des articles de la foi catholique. Il est permis sans doute d'argumenter contre les canonisations, tant qu'elles ne sont pas prononcées, ou bien de nier tel miracle en particulier, pourvu qu'on ne sorte pas de la décence et du respect qui ne doivent jamais abandonner des controverses pareilles ; mais dégrader, par l'expression, comme le font les deux journaux, certains miracles ; mais tourner en dérision certaines canonisations ; mais n'en controverser les faits que pour faire rejaillir un mépris général sur toutes les canonisations, sur tous les miracles, sur l'invocation des saints ; mais enfin, ne porter dans une telle discussion, ainsi que le ton de moquerie perpétuelle le démontre, d'autre volonté que celle de présenter tous les actes de la re-

ligion comme un ramas de superstitions puériles, et la religion elle-même comme un mensonge qui n'a d'autre but que de tenir les hommes dans l'ignorance, d'éteindre toutes les lumières et de propager l'erreur, c'est un système anti-religieux, anti-social, qui ne saurait sans danger rester impuni.

L'acharnement des deux journalistes ne s'arrête pas là.

S'ils n'épargnent pas les cérémonies et les religions éphémères du culte, ils sont bien moins disposés au respect pour les réunions qui peuvent faire croire à quelque durée, comme celle des Trappistes, des frères de la Doctrine, des frères de la Charité, etc. C'est surtout sur ces institutions effrayantes qu'ils croient devoir lancer toutes les foudres philosophiques; à l'aspect de ces ambitieux d'une espèce nouvelle, dont les uns ne connaissent d'autres jouissances que des austérités surhumaines, d'autre monde que leur enclos, d'autres amis que les pauvres qu'ils soulagent, en partageant avec eux les fruits de leurs rustiques travaux; dont les autres ne veulent pour

élèves que des cliens, que des enfans grossiers, avec lesquels ils commettent en effet l'irrémissible crime, un peu trop rare dans quelques autres institutions, de leur enseigner la religion et la morale, et de veiller, même hors des écoles, sur leurs mœurs non moins que sur leurs exercices; dont les autres enfin aspirent à soigner, pour l'amour du Ciel, les plus hideuses et les plus redoutables infirmités humaines; ils demandent fièrement ce que deviennent les lois qui ne reconnaissent pas de corporations religieuses.

Nous leur demandons, à notre tour, ce que devient ce grand principe si juste au fond, le principe si souvent invoqué par eux, qui permet de faire tout ce que la loi ne défend pas.

Si la loi ne reconnaît pas les vœux perpétuels, elle ne dénie pourtant, à qui que ce soit, le droit de s'habiller comme il lui plaît, de régler l'emploi de son temps à sa fantaisie, de prier Dieu où il veut, et de se joindre à ses voisins ou bien à ses amis, pour le prier dans une maison commune.

Eh quoi! encore une fois, on peut se réunir, les théologiens disaient pour

pécher, tout le monde dira pour se livrer à des occupations frivoles et mondaines! et l'on ne poura se réunir pour adorer Dieu! Des sociétés de plaisir se forment sans opposition, et il faudra clore violemment des sociétés d'édification et de prières!

Qu'importe que ces sociétés s'appellent des couvens!

Les mots n'altèrent pas les droits.

Si les hommes qui se renferment dans les couvens n'y restent que par leur propre volonté; si au moindre mot, au moindre signe, les murs de leur retraite tombent devant eux; s'ils ont la liberté d'en sortir à tout jamais, aussitôt qu'ils en ont conçu même la pensée, en quoi donc la loi est-elle violée d'y laisser demeurer ceux qui n'en veulent pas sortir, au milieu de compagnons de leur choix, comme dans un port où ils sont à l'abri des tempêtes et des agitations de la vie?

C'est le propre des gouvernemens libres, qu'en tout ce qui ne blesse ni la la loi ni l'intérêt d'autrui, chacun puisse faire son bien-être à sa manière. De quel droit le *Constitutionnel* et le *Courrier* veulent-ils contraindre les re-

ligieux de la Trappe, de la Doctrine et de la Charité, à aller leur demander ce qu'ils doivent faire, avec qui ils doivent vivre et où ils doivent demeurer ?

Mais ici même on sort des limites étroites de la question.

Il ne s'agit plus d'une thèse religieuse.

L'existence des couvens, avec la liberté d'en sortir, est-elle prohibée, est-elle un mal social ?

La vrai philosophie, fût-elle toute seule et privée de la foi, ne serait pas embarrassée de la réponse, elle la trouverait dans l'expérience des siècles et dans les besoins du temps.

Toutes les religions, vieilles ou modernes, ont eu leurs lieux de retraite, de recueillement, d'expiation. Chez les païens même, la raison, d'accord avec la politique, les protégeait.

Éleusis et Memphis étaient sacrés; comment se ferait-il que ce fût dans la religion catholique toute seule que fussent proscrits ces sanctuaires ? Comment se ferait-il qu'ils dussent l'être, surtout après les terribles agitations que nous avons traversées ?

Que fera-t-on pour tant de maux irréparables qui en sont sortis ?

De grandes infortunes ont besoin d'un asile loin du spectacle des passions, devenu intolérable pour ceux qui en ont tant souffert.

Il faut aux coupables ignorés ou pardonnés par nos lois, mais auxquels n'a point pardonné leur conscience moins indulgente, un refuge dans la pénitence non-seulement contre le remords, mais peut-être, si on les condamnait au désespoir, contre la tentation de commettre de nouveaux forfaits.

Les plaisirs du cœur aussi sollicitent de tranquilles solitudes, où la douleur puisse s'épancher sans contrainte, et libre de tous les assujettissemens du monde. dans le sein de celui qui seul sait rendre le calme aux âmes profondément blessées.

Souvent enfin, et dans tous les temps, le désert fut à la fois une ressource et un remède pour les imaginations ardentes, pour les caractères farouches, pour les orgueils ombrageux, et pour une multitude d'autres infirmités intellectuelles. Trop faibles les hommes ainsi malheureusement organisés pour résister à leurs penchans de désordres dans le monde, ils ont du moins la sagesse,

en se dévouant à la vie cénobitique, de mettre une barrière entre eux et lui. Beaucoup d'exemples ont prouvé que leur courageuse résistance porte ses fruits. En s'éloignant de ce qui les irritait, en se retrempant dans la méditation des doctrines sublimes, qui recommandent pour soi l'humilité, et la charité pour les autres, ils ont trouvé la paix de l'âme, ils ont laissé la paix au monde; la société et la religion ont dû jouir à la fois de cette double conquête.

Ce n'est donc pas seulement impiété, c'est atteinte à l'intérêt social, de chercher à flétrir ces salutaires institutions, qui, sans pouvoir enchaîner jamais la liberté de personne, garantissent le bonheur de quelques-uns et la sécurité de tous.

Ces vérités devraient frapper de leur évidence même l'esprit de parti.

Mais l'esprit de parti ne se laisse pas éclairer.

D'ailleurs il n'a pas de bonne foi.

Quand les raisons lui manquent, il cherche des prétextes.

Il en est deux surtout dont il s'est armé contre les institutions religieuses.

A l'en croire, toutes dévorées d'une ambition monstrueuse, elles veulent faire irruption dans la politique, tyranniser la conscience et le gouvernement lui-même.

A l'en croire, toutes elles ne respirent qu'ultrà-montanisme, et destruction des libertés de l'Eglise gallicane.

L'excès des deux reproches en prouve par cela seul l'injustice profonde.

Non, toutes les institutions religieuses ne sont pas gangrénées d'ambition.

Non, toutes les institutions religieuses ne méditent pas la ruine de nos doctrines.

Qu'au sein de quelques-unes de ces institutions saintes, il se glisse des profanes; que quelques intérêts du siècle se couvrent du manteau respectable de la piété pour servir des ambitions isolées; que quelques esprits extrêmes ou peu éclairés s'exagèrent la soumission due, dans les limites si bien connues, au chef de l'Eglise : qui le nie? Où est-il l'ouvrage des hommes qui soit également pur dans chaque partie, et où leur esprit ne dépose son caractère es-

sentiel, celui de l'imperfection? Mais, avec cette concession même, faite par la bonne foi, quel si grand danger en pourrait-il naître, surtout dans l'état actuel de l'opinion religieuse?

Ne fermons pas volontairement les yeux à la lumière.

Non, non, ce n'est pas aujourd'hui le fanatisme, ce n'est pas ce vieux fantôme de l'ambition du clergé, évoqué de la poussière des tombeaux où repose sa puissance détruite, qui est à craindre : l'esprit du siècle, quand ce ne serait pas le devoir, la raison et l'intérêt du gouvernement de résister, y ferait tout seul un contre-poids suffisant.

C'est l'athéisme, c'est le matérialisme, ces deux grands dissolvans de toute organisation sociale, qui, sous quelque masque qu'ils prennent, sont à réprimer, parce que là est le péril commun; ce sont là les ennemis qu'il faut combattre, sous peine de périr. Il faut les combattre sans se laisser détourner de cette guerre forcée par de vaines terreurs, qui ne sont répandues avec tant de perfidie que pour donner le change aux esprits crédules.

Toutefois, que ceux-ci se rassurent.

S'il était vrai que des actes matériels et extérieurs se produisissent jamais pour soumettre le sceptre à l'encensoir; si jamais, ce que, grâces à Dieu, rien ne présage, la dignité de la couronne devenait l'objet d'entreprises qui n'en seraient pas moins coupables pour être qualifiées de religieuses, la résistance ne se ferait pas long-temps attendre.

On verrait que l'esprit de la vieille magistrature n'est pas éteint dans la nouvelle.

Chrétiens sincères, sujets loyaux, les magistrats connaissent leurs doubles devoirs.

Ils ne confondent point la vénération profonde qu'ils ne cesseront de porter au chef visible de l'Eglise, avec l'obéissance servile à des volontés politiques d'un souverain étranger.

Ils scelleraient leur foi de leur sang; de leur sang aussi ils scelleraient leur fidélité au prince

Toujours prêts à rendre à Dieu ce qui est à Dieu, ils sont également prêts à défendre pour César ce qui est à César.

Mais les magistrats, pour rechercher

personne, ne prennent pas l'ordre des factieux.

Ils n'accueillent pas avec docilité toutes ces vaines rumeurs qui dénoncent des soupçons vrais ou affectés, au lieu de dénoncer des faits légaux ; et, respectueux gardiens de la liberté civile comme de la liberté religieuse, ils ne poursuivent pas ceux que la loi ne permet pas de poursuivre.

Disons-en autant des doctrines.

Non, les libertés de l'Eglise gallicane ne sont pas en danger, même quand quelques rêveurs ascétiques se proposeraient d'y porter des atteintes.

Viennent des attaques vraies, et le courage des défenseurs ne manquera pas à la cause, sans qu'ils aient besoin de la traître alliance des nouveaux Pères de l'Eglise qui vont s'instruire de la religion chrétienne dans *le Courrier* et dans *le Constitutionnel*.

Elles ne sont pas toutes éteintes, les lumières de l'Eglise de France.

Elles brillent sur plus d'un trône épiscopal, prêtes à répandre tout leur éclat au moment du besoin.

Ils existent ces véritables débris de la vieille Sorbonne, de cet auguste

corps conservateur de la foi et de nos disciples, qui mérita le beau titre de Concile perpétuel des Gaules; de ce corps utile et sage autant que saint, qui vient, pour ainsi dire, sous une forme nouvelle, d'être tiré de ses décombres par la piété royale, et autour duquel, à la voix des pasteurs, accourraient en foule tous les soldats de la religion, pour combattre avec ordre autant qu'avec science, avec vérité autant qu'avec simplicité, toutes les thèses dangereuses, même celles qui s'attaqueraient aux vérités reconnues par les plus grands prélats, l'illustre Bossuet à leur tête, et par l'assentiment universel et constant de l'Eglise de France.

Voilà les hommes qu'il faut attendre.

Voilà les hommes qu'il faut entendre.

Mais les hommes à qui la justice doit imposer silence jusque-là, ce sont ceux qui ne touchent aux matières théologiques que pour les souiller, qui ne soulèvent toutes ces grandes questions que pour allumer les passions et les désordres; qui ne feignent de tant s'alarmer de l'ambition des prêtres, que parce qu'ils voudraient tout immoler à la leur, et qui ne font si grand bruit des attein-

tes portées, selon eux, aux libertés de l'Eglise gallicane, que parce que, libertés de l'Eglise gallicane, Eglise et religion, ils voudraient tout anéantir, s'ils le peuvent.

Et comment en douter, lorsqu'on observe la marche de ces zélés défenseurs de notre Eglise; lorsque des choses, dont ils ne parlent qu'avec dérision, passant aux personnes, qu'ils ne veulent pas épargner davantage, on les voit persécuter tout ce qui porte l'habit sacerdotal et religieux avec un acharnement déplorable; lorsqu'ils ne parlent jamais dans leurs feuilles des hommes consacrés au culte, que pour les livrer à un avilissement commun et général; lorsqu'ils dénaturent leurs discours, leurs démarches, leurs actions, leurs intentions, pour les présenter à la société comme des artisans de haine et de discordes, comme des spoliateurs des autres cultes, comme d'avides spéculateurs qui trafiquent des choses saintes, lorsqu'ils leur reprochent sans cesse leur faste et leur cupidité; lorsqu'ils entretiennent sans relâche la malignité publique ou des fautes réellement commises par quelques-uns d'eux, et bien plus sou-

vent des griefs supposés et menteurs, pour attirer sur la classe toute entière l'animadversion de leurs concitoyens; lorsqu'enfin ils vont fouiller jusque dans le rebut des chroniques étrangères toutes les anecdotes propres à déconsidérer la religion catholique et ses ministres?

Dans ce coupable but, il n'est rien que rejettent les deux journalistes; tout est bon à leur envie de nuire; elle fait son domaine de tout: injures, outrages, ironies. rien n'est épargné. Chaque jour ramène le développement du même plan de déchirer et de nuire, et il n'est pas peut-être une seule de leurs feuilles où ne perce plus ou moins cette manie déchirante d'attaquer la religion et le sacerdoce.

Ainsi, les journalistes parlent-ils des ordres religieux en général, ce sont des moines oisifs, disent-ils du ton le plus outrageant, qui ne produisent rien et qui ne se reproduisent pas eux-mêmes. Un Franciscain paraît-il dans une ville, toute la ville est choquée du spectacle grotesque que lui offre ce capucin sale et barbu.

Les Frères de la Doctrine chrétienne, ces respectables frères, à qui la demo-

cratie, si elle pouvait être juste, semblerait devoir une reconnaissance spéciale pour les soins qu'ils donnent à l'éducation des indigens; ces respectables frères, à qui leur humilité a fait une loi de ne pas avoir plus de science qu'ils n'en ont besoin d'en transmettre à leurs élèves pour le bonheur de ceux-ci, n'échappent point à leur mépris. Ces journalistes prennent au mot l'humilité des frères : ce sont des *Ignorantins*. Jamais ils ne sont autrement désignés dans leurs feuilles.

Les prêtres sont des tartufes; partout aux représentations theâtrales, le peuple saisit avec transport les allusions qui les désignent ainsi.

Ils sont les ennemis de la civilisation; ce sont des charlatans

Les missionnaires ne cherchent, dans leur vie ambulante, que des distractions gaies et aventureuses, des caravanes *mondaines*, de *jeunes filles* à qui ils apprennent des cantiques, des prédications *nocturnes*, des dîners *somptueux* où se succèdent les mets renommés des pays qu'ils parcourent; voilà ce qui a des attraits pour eux, voilà leur but et leur mobile.

Les écoles de théologie sont à peine rétablies, elles sont calomniées; déjà le règne des subtilités va reprendre. On va renouveler les discussions religieuses. On pourra d scuter encore sur la grâce efficace. Ce qu'on n'apprendra pas dans ces écoles, ce sera la fidélité au souverain et aux institutions de la patrie.

Même fureur à travestir, dans les ecclésiastiques, les intentions les plus pures.

Un livre d'examen de conscience effarouche la pudeur du *Constitutionnel* et du *Courrier*. C'est un recueil d'obscénités qui doit faire horreur aux pères de famille, ainsi que les prêtres qui les distribuent

Si, par respect pour les convenances, qui enseignent à ne pas mêler ce qui est saint avec ce qui est profane, les prêtres paraissent croire que les laïques, dans les funérailles, ne doivent pas élever la voix pour prononcer les éloges, c'est irrévérence pour les morts.

C'est fanatisme si, par hasard, un confesseur, parmi les nombreux élèves des écoles élémentaires, qui se présentent pour la première communion,

croit qu'il en est un que, pour des motifs dont il est seul juge, il ne doit pas admettre encore.

Quelques précautions paternelles, prises par un évêque pour prévenir la distribution des livres non vérifiés dans les écoles soumises à sa sollicitude, sont des abus d'autorité abominables.

Quelques commodités offertes par les ermites du Mont-Valérien aux fidèles qui, selon un antique usage, vont y vénérer les mystères de la Croix, deviennent des caravansérails, des retraites voluptueuses; peu s'en faut qu'on ne dise des lieux honteux. C'est une honte de tolérer une telle licence.

C'est aussi de la part des ermites une spéculation. Pure cupidité.

Pure cupidité qui fait distribuer des rosaires et des images aux pauvres gens de campagne qui ne savent pas lire, et dont la ferveur a besoin, pour s'entretenir, de signes matériels. C'est là aussi un commerce aussi scandaleux, bien autrement scandaleux surement que celui qui distribue aux chaumières les œuvres philosophiques de Voltaire, mises à la portée de l'indigence ellemême.

A Besançon, une location de chaise rapporte 11,000 fr.; quelle concussion, quelle dilapidation de deniers des familles! Passe pour les représentations théâtrales, qui quelquefois produisent la même somme en un seul jour. Dans ce cas, la perception devient édifiante et morale; aussi, à Besançon, le commerce tombe-t-il tout-à-fait.

De jeunes néophytes sont confirmés; ils se cotisent; chacun d'eux paye cinq sous pour parer l'église. Comment les tribunaux ferment-ils les yeux sur d'aussi affreuses exactions, et comment se trouve-t-il des prêtres assez cupides pour se les permettre?

Une chapelle, dans un hôpital, est rendue à l'hôpital même à qui elle appartenait, par l'autorité compétente, qui juge qu'elle a dû être délaissée par les protestans faute de titres suffisans de ceux-ci. Selon un usage invariable de l'Eglise, d'adresser à Dieu le cantique d'action de grâces, lors de la bénédiction de tout lieu consacré au culte, le *Te Deum* est chanté par le chapelain. Les catholiques n'ont chanté le *Te Deum* que pour triompher des protestans; haine aux catholiques!

Un évêque s'agenouille dans les temples sur un carreau. Quelle mollesse ! blâme aux évêques! Des pierres brillent, dans quelques grandes cérémonies, sur les habits sacerdotaux ! Quel faste ! blâme aux évêques !

Dans ce siècle d'éminente simplicité, ils montent bien quelquefois en carrosse. Vit-on jamais un tel orgueil ! et comment s'alimente-t-il cet orgueil ? par l'inégale répartition des salaires ecclésiastiques. Les pauvres curés de campagne n'ont rien; les évêques jouissent d'une opuleuce scandaleuse : haine aux évêques !

Haine aux prêtres de Saint-Vincent aussi ! haine aux Frères de la Charité. Leurs intérêts terrestres et la fiscalité, voilà le mobile des premiers. Les seconds veulent évidemment rentrer dans tous les hôpitaux. Rentrer dans les hôpitaux! reconquérir ambitieusement le titre de serviteurs des malades tourmentés par les plus degoûtantes infirmités ! vouloir goûter de nouveau l'ineffable jouissance de soigner la peste, les maladies contagieuses, de partager, de soulager les souffrances de pauvres blessés, se dévouer sans réserve à

consoler et assister les indigens! Qui, en effet, ne s'y méprendrait ? Quel bon esprit ne voit clairement qu'il n'y a là que cupidité, ambition et usurpation ?

Puis, à l'appui de toutes ces déclamations générales, sont répandues en foule dans les deux journaux toutes les anecdotes exotiques et indigènes, propres à aigrir les esprits irréfléchis; anecdotes qu'on ne prend pas même la peine de vérifier, et encore moins de prouver.

Là, c'est un boucher de Rome flétri dernièrement par le bourreau pour avoir mangé des côtelettes le vendredi. Conte absurde autant que faux.

Ici, c'est un procureur du Roi, plus doux, qui ne requiert qu'un an d'emprisonnement pour un délit pareil, et surement tout aussi vrai.

Il y a une ville où l'on a forcé des enfans protestans d'assister à une procession.

Dans une autre, un curé a fait renoncer d'autres enfans à leur première communion, comme l'ayant faite sous les auspices d'un mauvais prêtre.

Dans les Pays-Bas, il y a des ecclé-

siastiques qui font des exorcismes pour de l'argent.

Ailleurs, un prêtre qu'on ne nomme pas, et dont on n'indique pas le pays, fait une remontrance publique à une femme qu'on ne nomme pas davantage.

A Perpignan, des prêtres ont eu l'indécence de faire signe à des catholiques de s'agenouiller, pendant que M. l'évêque donnait sa bénédiction.

Dans un lieu qu'on ne désigne pas, un prêtre, qui portait le Viatique sous un dais, s'étonne de ce qu'un marchand catholique reste debout sur la porte, et le marchand entre en conversation avec le prêtre, pour se moquer de son étonnement.

Dans un autre lieu qui n'est pas plus désigné, une autre conversation, également édifiante, entre un catholique qui veut faire passer son cabriolet à travers une procession du saint-sacrement, et un curé auquel le pieux voyageur demande de quel droit il fait une procession le jour de l'octave.

Les citations ne finiraient pas, si le soussigné voulait rapporter tous les méfaits reprochés par les deux journalistes aux prêtres.

Ces coups ainsi portés au culte et à ses ministres se renouvellent tous les jours dans chaque feuille ; et ce qui achève d'éclairer sur les perverses intentions qui inspirent le débordement de malveillance contre eux, c'est qu'il n'est jamais question d'eux que pour les dénigrer ; du reste, jamais un mot, un seul mot en faveur des vertus ou des bienfaits qui naissent d'une piété sage et éclairée ; de manière que tous ceux qui, chaque matin, forment leur opinion sur celle du journal, sont amenés par une pente insensible à ne voir dans la religion catholique qu'une source de fanatisme, d'orgueil et de persécution.

Et c'est en effet là que veut arriver le parti dont les deux journaux sont les trompettes.

En attendant le néant religieux, le protestantisme est ce qu'ils appellent.

C'est ainsi qu'ils applaudissent à la résolution qu'ils prêtent calomnieusement à la commune de Versoix, d'apostasier, si on ne lui donne pas un curé qui agrée aux libéraux.

C'est ainsi que ces pieux catholiques

dénoncent aux Génevois les manœuvres pratiquées, disent-ils, par les prêtres, pour convertir leurs enfans, et avertissent les pères de famille de se mettre bien en garde contre des tentatives pareilles : tolérance un peu restreinte, il est vrai, et qu'on pourrait s'étonner aussi de ne pas voir s'étendre aux sauvages, que nos missionnaires veulent, au prix même du martyre, conquérir à la religion chrétienne.

C'est ainsi qu'ils font dire au menuisier de Troyes, Jacquot, le même qui dernièrement plaidait contre le chapelain de l'hôpital de cette ville, pour se faire restituer un mauvais livre saisi par le chapelain, que pour échapper aux tracasseries des prêtres il reste un moyen, celui de se faire huguenot.

C'est ainsi qu'ils peignent le catholicisme opposé partout à la liberté, et ayant ruiné, par cette opposition, l'affranchissement des catholiques d'Irlande.

C'est ainsi qu'ils indiquent aux fidèles, apparemment comme un moyen de salut, de cesser d'aller dans les églises et de s'adresser aux prêtres; qu'ils conseillent, si les prêtres ne veulent pas

les recevoir, de secouer la poussière de leurs pieds et d'aller ailleurs; qu'ils insinuent, enfin, aux parrains et marraines que n'admettent pas les prêtres catholiques, de frapper à des portes moins inexorables, et de demander à d'autres ministres du Dieu des Chrétiens la prière et l'eau sainte que les catholiques leur refusent.

Et ces conseils fructifient.

Ce sont ces journalistes eux-mêmes qui, par une sorte de bravade philosophique, se chargent d'en fournir la preuve.

Ils publient la lettre d'un individu ignoré, qui, mécontent, de son propre aveu, d'une suppression de gravures obscènes, prononcée du consentement des parties intéressées, par cette autorité à laquelle est confiée la surveillance des mœurs; plus mécontent d'un prêtre assez hardi pour n'avoir pas voulu donner à l'enfant d'un chrétien un nom du paganisme, s'applaudit d'être allé présenter son nouveau-né à un ministre protestant plus complaisant, et d'avoir apostasié.

Sur quoi peut-on juger l'exquise bonne foi de ces ennemis du prosély-

tisme, qui crient aux protestans de se garder des catholiques appliqués à les convertir, et aux catholiques d'abjurer leur foi pour se faire protestans.

En dépit de leur hypocrisie, leurs desseins sont donc mis à nu!

Leur odieux projet de ruiner la religion marche.

Il est temps que la justice ouvre les yeux sur de telles fureurs pour les refréner.

Ce considéré, le procureur-général du Roi requiert qu'il plaise à M. le premier président l'autoriser d'assigner les auteurs responsables des journaux intitulés *le Constitutionnel* et *le Courrier Français*, à tels jour et heure qu'il plaira à M. le premier président d'indiquer, par-devant la Cour, en audience solennelle de deux chambres, qu'il semblera également bon à M. le premier président de désigner, pour y voir dire, qu'attendu que l'esprit desdits journaux, résultant de l'ensemble de leurs feuilles, et notamment d'une succession d'articles cités en entier par l'exposant, dans un cahier signé de lui, joint au présent réquisitoire, et qui, en même temps qu'icelui, sera notifié aux-

dits éditeurs, est de nature à porter atteinte au respect dû à la religion de l'Etat, lesdits deux journaux seront et demeureront suspendus, savoir, *le Constitutionnel* pendant un mois, et *le Courrier Francais*, attendu la récidive, pendant trois mois.

Pour répondre à toutes autres fins de droit, et pour, en outre, se voir condamner aux dépens.

Fait au parquet de la Cour royale de Paris, le 30 juillet 1825.

Signé BELLART.

PÉRORAISON

DU DISCOURS DE M. DE BROË,

AVOCAT-GÉNÉRAL.

Nous nous arrêtons, Messieurs; et nous ne trouvons plus la défense armée que d'un seul mot : *Les libertés de l'Église gallicane!*......... Et vraiment, l'homme impartial qui lit les articles dénoncés, n'est-il pas étonné de voir intervenir ce mot? Eh quoi! c'est pour défendre les libertés de l'Église gallicane, qu'exhumant un livret non blâmé depuis vingt et un ans, on le rajeunit mensongèrement, pour présenter des prêtres comme distribuant *dans les pensions* UN EXPOSÉ COMPLET DE COMBINAISONS LES PLUS MONSTRUEUSES *de la débauche*, UN TRAITÉ DE CORRUPTION! C'est pour défendre ces libertés qu'on accuse calomnieusement des prêtres, qu'on ne nomme pas, de refuser de *faire faire la première communion aux enfans qui vont aux écoles mutuelles*, d'exclure *des secours de la charité* les parens malheu-

reux qui y envoient leurs enfans ; d'effrayer les uns par la *terreur* et la *persécution*, et de subjuguer les autres par la *misère*, LA FAIM ET TOUTES SES HORREURS ! C'est pour défendre ces libertés, qu'on se plaît à montrer d'autres prêtres comme *colportant des* BOUTIQUES AMBULANTES, *faisant le commerce en prêchant contre les négocians*, *vendant des petits livres à deux sous*, *où la* LICENCE DES EXPRESSIONS RÉVOLTE LA PUDEUR TIMIDE *et ne blesse pas moins* LA CHASTETÉ DU COEUR *que celle du langage*, n'aimant que des CARAVANES MONDAINES, une VIE AVENTUREUSE, des DÎNERS SOMPTUEUX, des PRÉDICATIONS NOCTURNES, où on réunit dans de MYSTÉRIEUSES CHAPELLES des JEUNES FILLES, des FEMMES, où l'on se livre aux ÉLANS d'une ARDEUR ÉQUIVOQUE ! C'est pour défendre ces libertés, qu'on publie tous les récits arrangés à plaisir de ces *commis voyageurs* auxquels, par dégoût, nous ne pouvons que vous renvoyer ! C'est pour défendre les libertés de l'Eglise gallicane, qu'on présente mensongèrement les écoles chrétiennes comme pesant sur le peuple par l'*impôt*, et les écoles mutuelles comme dépouillées même de *dons vo-*

lontaires, quand c'est précisément le contraire qui est vrai ! C'est pour défendre ces libertés, qu'on fait l'objet d'une juste inquiétude du passage à Nantes d'un capucin qui s'y embarque ; qu'on y place des *acquisitions de terrains*, des *édifications de couvens*, qui sont autant de fables; qu'on dénonce la *fortune colossale* de ces trapistes de la Meilleraye *dont le pays se passerait bien*, quand une province entière est fertilisée, enseignée, secourue par eux ! C'est pour défendre ces libertés, qu'on signale calomnieusement les curés des campagnes comme *percevant les redevances d'autrefois à la* MANIÈRE TURQUE, AU MOYEN D'AVANIES; puis les *diamans*, les *pierreries*, *l'or*, les *précieuses dentelles*, les *équipages de cet épiscopat*, dont vous connaissez le traitement ! puis les *palais*, les *cellules* des religieux *resplendissantes d'or*, de *diamans*, d'*élégantes broderies*.

C'est pour défendre nos libertés gallicanes, qu'on publie cette *Gazette ecclésiastique* dans laquelle on s'interpose encore dans l'administration de la communion, où on diffame si indignement un curé voisin de Paris, qu'on ne

nomme pas ; où on invente à Châlons des quêtes ridicules qui n'ont pas existé ! C'est pour défendre ces libertés, qu'on accepte la clientelle de cet individu prévenu d'insultes envers une procession, et dont nous vous engageons par curiosité, à lire, au dossier, seulement les conclusions ! C'est pour défendre ces libertés, qu'on se plaît à fixer sans cesse les yeux du peuple sur l'immoralité, les crimes, les délits des prêtres ! C'est pour défendre ces libertés, qu'on impute calomnieusement à l'évêque de Moulins des instructions qu'il n'a pas données ; qu'on parodie les paroles de l'évêque de Perpignan à des hommes qui ne se découvraient pas devant la Croix ; qu'on tronque la circulaire de l'évêque de Châlons, et qu'à propos d'une mesure pour les livres d'école, on le présente comme ne reconnaissant *ni l'existence des lois, ni les droits du pouvoir exécutif !* C'est pour défendre les libertés de l'Eglise gallicane, qu'on se scandalise si des protestans ont à saluer la Croix, si un curé va deux fois chez un de ses paroissiens pour l'engager à remplir ses devoirs de catholique ! C'est pour dé-

fendre ces libertés, qu'on engage les citoyens à déserter les temples où, dit-on, on prie Dieu avec scandale ; qu'on les exhorte à se débarrasser de *vieilles habitudes*, de *préjugés*, de *coutumes religieuses*, à ne pas faire confirmer leurs enfans, plutôt que de donner *cinq sous !* C'est pour défendre les libertés de l'église gallicane, enfin, qu'on excite à abjurer la religion de cette église, tantôt par l'exemple de toute la population d'une commune, tantôt par d'autres exemples particuliers ; là, offrant des PORTES MOINS INEXORABLES ; ici, la CHARITÉ D'UN PASTEUR PROTESTANT ; partout, poursuivant, déchirant les personnes et les choses ?

C'est à vous, Messieurs, à voir si vous voulez encourager de semblables désordres. Quel homme sincère peut nier le mal que font ces déclamations, ces mensonges quotidiens transportés chaque jour, et adoptés sans contrôle jusqu'au fond du dernier village ?

Et s'il est vrai que des fautes ont été commises, est-ce donc une raison pour donner un libre cours à l'impiété ? La magistrature, dans cette auguste pro-

tection qu'elle doit à la religion, base de toute société, doit-elle donc déserter la loi qui s'en est reposée sur elle ?

Des fautes, répète-t-on ! Mais pense-t-on bien qu'autoriser, qu'exciter contre le clergé cette persécution funeste, qui le place en dehors de la société, ce soit porter au mal un remède salutaire ! Ne craindrez-vous pas que tous les jours, flétri, dégradé, le sacerdoce ne puisse plus désormais recruter ses rangs que dans des classes sociales, où la nature de la première éducation, et ensuite le contraste même des situations. peuvent ne devenir qu'une cause de plus et de fautes et d'erreurs ? Ah ! s'il nous appartenait de la développer ici, cette pensée juste et féconde, ne remonterions nous pas aussitôt à ces temps déplorables où l'on commença comme on recommence aujourd'hui ? Malheur alors aux hommes qui ne virent que le moment, l'accessoire, et qui ne mesurèrent pas d'un œil profond les temps, les bases des choses ! Qu'il fut cruel et sanglant leur réveil ! et qui sait ce que plus d'une fois leur dit cette conscience qu'on retrouve froide et sévère après les jours donnés aux entraînemens funestes ?....

Mais, Messieurs, elles n'ont jamais été les vôtres, ces préoccupations si éloignées de cette haute et salutaire inspection qu'aussi nous demandons. Et que venons-nous ici vous répéter, si ce n'est les leçons que, depuis dix ans, nous recevons de vous ? Non, non, jamais la chose publique ne courra de pareils dangers, tant que la défense de la religion sera confiée à la Cour Royale de Paris.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pag.

